



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

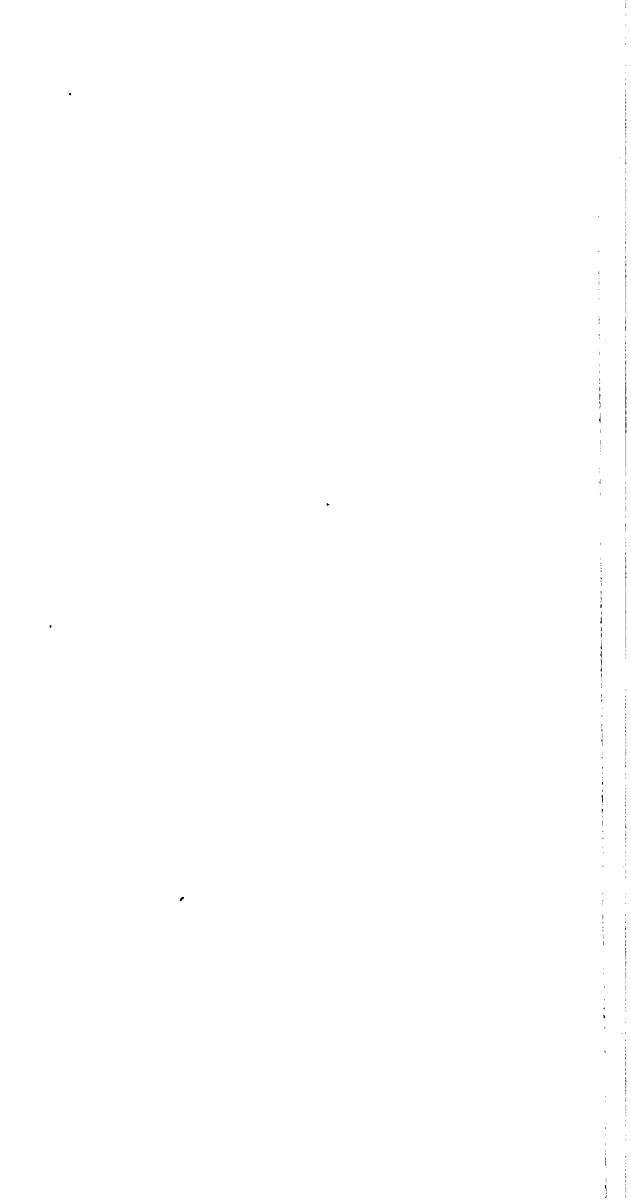
NYPL RESEARCH LIBRARIES

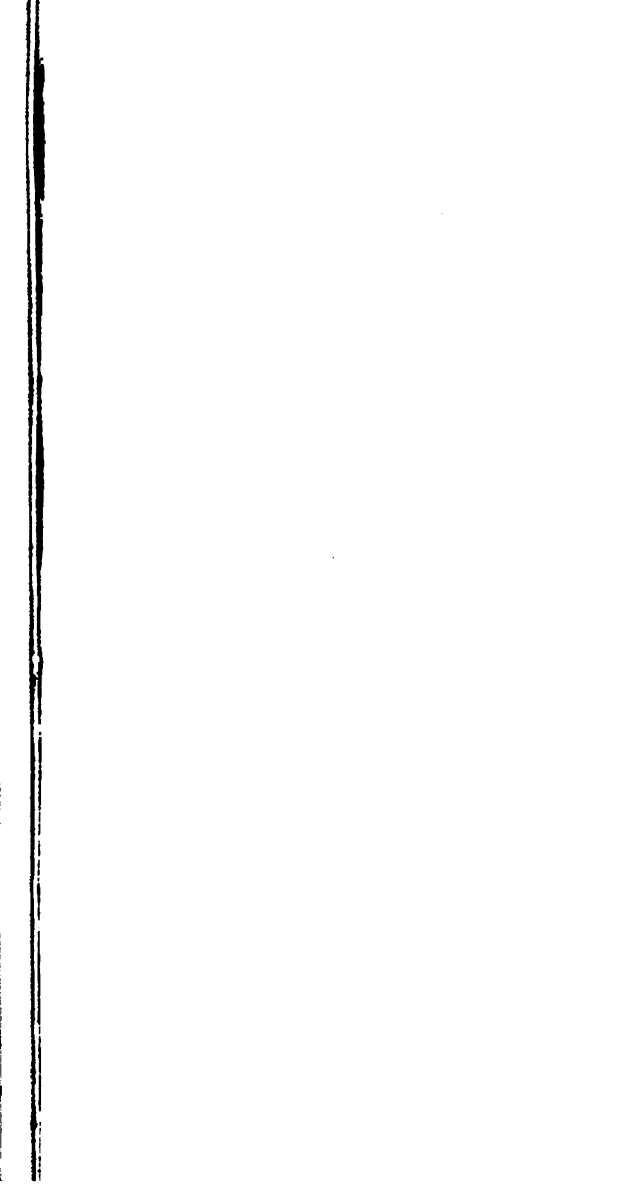


3 3433 07598827 3

257

12-10-10







BIBLIOTHÈQUE DU PÈRE DE FAMILLE,

O U

COURS COMPLET D'ÉDUCATION:

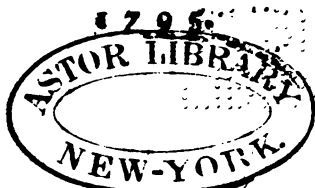
Ouvrage destiné non-seulement aux pères de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; & particulièrement aux personnes dont les études ont été négligées, & qui désireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

„ L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. ”

PAR MR. LANTÉIRES,
PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME I.^{er}

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & Comp. :



NOV 19 1964
ALBANY
VIA AIR

P R É F A C E.

Nous n'avons point eu le dessein de publier un cours d'éducation méthodique qui conduise des élémens de l'Alphabet jusqu'aux sciences abstraites. Notre but a été seulement de chercher à donner, autant que le pourraient permettre les bornes que nous avons dû nous imposer, un recueil où toutes les classes de la société pussent trouver des sujets de lectures instructives & variées. Un tel ouvrage nous a semblé pouvoir être une nouvelle ressource dans l'Instruction. Nous devons laisser aux personnes éclairées de juger de la distance dont nous sommes restés éloignés de notre but. Elles connaîtront les difficultés que nous avons eues à combattre, elles nous tiendront compte de nos efforts pour les surmonter, ne nous jugeront que d'après la lecture entière de tout l'ouvrage; ne se hâteront donc point d'apprécier notre travail d'après quel-

ques articles, ou même quelques volumes qui n'obtiendraient pas toute leur approbation. Et l'indulgence d'un Lecteur instruit, en conséquence bienveillant; nous dédommagera toujours d'une critique ou injuste ou trop sévère.

Nous ne parlerons point de notre desir bien sincère d'être utiles; ce desir, tout louable qu'il est, ne doit pas suffire pour se concilier la bienveillance du Lecteur. Nous ne chercherons point non plus à nous faire un mérite d'avoir, autant qu'il nous a été possible, puisé dans les meilleures sources que nous offrait la Littérature; c'était-là un devoir tout simple que nous avions à remplir, & qui était tout aussi naturel qu'indispensable. Mais nous ne pourrions taire nos regrets sur la nécessité où, pour ne pas embarrasser notre marche, nous avons été si souvent de ne point nommer les auteurs de qui nous empruntions. Il nous a été impossible de nous affranchir de cet entrave, sans éprouver ce sentiment pénible dont le cœur est affecté, quand on est contraint de cacher le nom de ses bienfaiteurs.

Peut-être quelques-uns de nos Lecteurs auraient désiré que chaque volume eût une table des matières, mais nous avons cru que le plus grand nombre trouverait suffisant que nous en plaçassions, à la fin de l'ouvrage, une qui fut générale & par ordre alphabétique.

ERRATA. Page 114, ligne 26, *Es grossiers* jusqu'à la *grossièreté*: lisez : & grossiers jusqu'à la brutalité.



P R I V I L E G E.

NOUS L'ANVOYER & Conseil de la Ville & République de Berne, par les présentes savoi-
 faisons : que Docte & Spectable Notre cher &
 féal le Professeur Lanteires, à Lausanne, Nou-
 ayant dûment fait représenter son intention de
 faire imprimer un manuscrit intitulé *Bibliothèque
 que du pere de famille*, en nous priant de vou-
 loir bien lui accorder Notre approbation & un
 privilège exclusif pour cette entreprise : Nous,
 sur ce, avons bien voulu acquiescer à sa demande
 & lui avons accordé un privilège exclusif pour
 imprimer le dit ouvrage.

En conséquence de quoi, Nous défendons à
 un chacun dans nos Etats, d'imprimer ou de
 débiter des contrefactions du dit ouvrage, sous
 peine de confiscation & des peines portées dans
 nos ordonnances. L'Auteur sera tenu cependant
 de soumettre son manuscrit à la Censure avant
 que le publier, & d'en remettre ensuite deux
 exemplaires reliés, l'un à la grande Bibliothèque
 de notre Capitale & l'autre à celle de Lausanne.
 En foi de quoi, Nous avons fait munir les
 présentes de notre sceau accoutumé & contre-
 signer par Notre bien-aimé Chancelier, ce 21
 Janvier 1795.

(L. S.)



BIBLIOTHÈQUE

DU PERE DE FAMILLE.

De la Religion.

IL n'est point vraisemblable que parmi nos compatriotes il en soit qui manquent de moyens de s'instruire sur un objet d'une aussi haute importance que l'est celui de la Religion.

Par-tout le Gouvernement a établi les plus grandes facilités pour acquérir les connaissances nécessaires dans cette partie indispensable de l'éducation.

Par-tout, dans ce pays DE PAIX ET DE BONHEUR, l'on trouve des Ministres de la Religion; l'on peut assister à des assemblées religieuses, se procurer, & à un prix à la portée de tout le monde, d'excellens ouvrages sur les devoirs à remplir envers Dieu & les hommes; l'on peut obtenir sur les regles de conduite morale, sur les dogmes religieux des conseils, des éclaircissemens, des lumie-

res. Malheur ! donc, à celui d'entre nous qui négligerait des secours aussi précieux. Il affaiblirait son existence par la privation de ce qui peut lui donner le plus d'énergie ; il dédaignerait , pour parvenir à la vraie félicité, la route la plus douce, la plus sûre & la plus facile. — En pourrait-on douter ? „ La Religion est le lien qui attache l'homme à Dieu & à l'observation de ses loix par les sentimens de respect, de soumission & de crainte qu'excite dans notre esprit les perfections de l'Être Suprême, & la dépendance où nous sommes de lui comme de notre Créateur tout sage & tout bon. La Religion Chrétienne, qui a en particulier pour objet la félicité d'une autre vie, fait déjà notre bonheur dans celle-ci. Elle donne à la vertu les plus douces espérances, aux vices impénitens de justes allarmes & au vrai repentir, les plus puissantes consolations : mais elle tâche, sur-tout, d'inspirer aux hommes de la douceur & de la pitié pour leurs semblables.”

*De la COSMOGONIE, ou de l'origine
du Globe que nous habitons.*

Après être remontés à l'Auteur de tou-

tes choses, la Cosmogonie ou formation de la terre est un des premiers objets qui doivent fixer notre attention. Nous n'avons qu'une seule source pour nous éclairer sur un tel objet, & cette source c'est l'Écriture-Sainte.

Les peuples qui ont été privés de ses lumières ont imaginé cent systèmes divers sur la création de notre globe. L'ignorance, le desir de se faire un nom, le délire philosophique ont concouru à la diversité, au grand nombre de ces systèmes & à l'absurdité qui en distingue plusieurs.

Ocellus Lucanus, ancien philosophe Grec, affirme, dans ses ouvrages, que le monde n'est nullement susceptible ni de commencement ni de fin. Aristote tranche de même la question en soutenant l'éternité de l'Univers.

Hésiode, Diogène, Héraclite, Thales virent chacun l'origine des corps dans un élément particulier. Hésiode assure que la terre sortit la première du chaos : Diogène dit que c'est l'air ; Héraclite veut que ce soit le feu, & Thales prétend que c'est l'eau.

Selon les anciens Egyptiens : au commencement le ciel & la terre étaient mêlés ensemble, & le monde commença

à s'arranger au moment où ils se séparèrent. Par le mouvement de l'air, les parties ignées vîlerent en haut ; la matiere boueuse tomba par sa pesanteur ; les parties aqueuses, agitées par un mouvement intérieur, se détachèrent & formerent la mer. La terre humide devint féconde par la chaleur du soleil, & il se fit une fermentation qui produisit les créatures vivantes. (†)

(†) Parmi les origines erronées & absurdes que des peuples se sont données , l'opinion de se croire issus de divers animaux peut paraître une des plus étrange, & toutefois elle semble avoir été la plus commune. Nous nous contenterons d'en citer ici trois exemples, celui d'un peuple sauvage, celui d'un peuple savant & libre, celui enfin d'un grand peuple réuni sous un maître souverain.

Les trois familles principales des Iroquois s'appellent la famille de l'ours, celle de la tortue & celle du loup. Ce n'est peut-être qu'un surnom pour les distinguer des autres ; mais les sauvages du Canada ont aussi trois familles principales, dont l'une dit qu'elle descend d'un grand lièvre, l'autre d'une femme belle & courageuse, qui eut pour mère une carpe, dont l'œuf fut échauffé par le soleil, & la troisième d'un ours.

Les Athéniens croyaient descendre des fourmis d'une forêt de l'Attique ; & les individus des maisons qui parmi eux se piquaient d'ancien-

Nos philosophes, nos savans modernes sont tombés aussi dans d'autres erreurs, & se sont distingués par des opinions qui leur ont été particulières. Nous n'en citerons que trois, Burnet, Wiston, célèbres écrivains Anglais, & le Plin de nos jours, l'illustre M. de Buffon.

Burnet prétend que la terre est sortie d'un chaos composé des principes de tous les corps terrestres. Il la compare à un œuf : les parties du centre sont représentées par le jaune, le grand abîme d'eau par le blanc, & les parties extérieures par la coque.

Wiston veut que le chaos, origine de la terre, ait été l'atmosphère d'une comète. Il dit que par les six jours de la création, il faut entendre six ans. Un jour & un an, soutient-il, étaient la même chose avant la chute de l'homme; car ce n'est

neté, portaient dans leurs cheveux des fourmis d'or pour marque de leur origine.

Une des premières Castes des Indiens du Maduré se glorifie de descendre d'un âne. Ils traitent les ânes comme leurs frères, ils prennent leur défense, poursuivent en justice & font condamner à l'amende quiconque les charge trop, ou les bat sans raison ou par emportement.

qu'à cette époque que la révolution de la terre sur son axe a commencé.

M. de Buffon a donné, ou plutôt proposé, trois systèmes ; l'un sur la formation des planètes, l'autre sur la théorie de la terre ; & le troisième sur l'origine des êtres organisés. Mais l'on ne doit pas oublier ce qu'il en dit : „ Je n'ai , déclare-t-il, eu aucune intention de contredire le texte de l'Écriture Sainte : je crois fermement tout ce qui y est rapporté sur la création, soit pour l'ordre des tems, soit pour les circonstances des faits ; j'abandonne ce qui, dans mon livre, regarde la formation de la terre, & en général tout ce qui pourrait être contraire à la narration de Moïse, n'ayant présenté mon hypothèse sur la formation des planètes que comme une pure supposition philosophique.” Cet hommage d'un des plus grands Naturalistes qui ait jamais existé, rendu à la vérité, à l'authenticité de l'Écriture Sainte, ne saurait trop être connu de cette foule de petits esprits qui donnent aux bornes de leur foi celles de leur intelligence.

Après s'être occupé de la formation de la terre, l'on a voulu l'étudier dans son mouvement & dans les parties qui la composent.

On convient, généralement, que ce globe a deux mouvemens; l'un diurne, par lequel il tourne autour de son axe, dont la période est de vingt-quatre heures, & qui forme le jour. L'autre, annuel & autour du soleil, lequel dure l'espace de 365 jours & 6 heures, ou plutôt 365 jours, 5 heures, 49 minutes qui forme l'année. (†)

C'est du premier mouvement qu'on déduit la diversité de la nuit & du jour, & c'est par le dernier qu'on rend raison de la vicissitude des saisons.

On distingue dans la terre trois parties ou régions; savoir, 1°. La partie extérieure, c'est celle qui produit les végétaux, dont les animaux se nourrissent. 2°. La partie du milieu ou la partie intermédiaire, qui est remplie par les fossiles, lesquels s'étendent plus loin que le travail de l'homme ait jamais pu pénétrer. 3°. La partie intérieure ou centrale qui nous est inconnue: quoique bien des auteurs la supposent d'une nature magnétique, que d'autres la regardent

(†) Nous reviendrons sur cet objet en parlant du calendrier, ou de la manière de mesurer le tems.

comme une masse ou sphere de feu ; d'autres comme un abîme où amas d'eau , surmonté par des couches de terre ; & d'autres enfin , comme un espace creux & vide , habité par des animaux qui ont , selon eux , leur soleil , leur lune , leurs plantes , & toutes les autres choses nécessaires pour leur subsistance.

Le grand point qui distingue le système de Ptolomée & celui de Copernic , c'est que le premier de ces auteurs suppose la terre en repos , & que l'autre la fait mouvoir ; c'est-à-dire , que l'un la met dans le centre , & fait tourner autour d'elle , de l'Orient à l'Occident , le soleil , les cieux & les étoiles ; au lieu que l'autre , supposant les cieux en repos , fait mouvoir la terre de l'Occident à l'Orient.

Aujourd'hui , les preuves qu'on a obtenues , par le génie & l'industrie d'habiles astronomes , du mouvement périodique de la terre , portent à l'esprit une évidence à laquelle on ne saurait se refuser ; & l'on est bien persuadé , que lorsque l'Esprit Saint dit dans l'Ecclésiaste : *le soleil se leve , se couche , & revient à l'endroit d'où il était parti* , il n'entend par-là rien autre chose , sinon que le soleil , qui auparavant avait été caché , se voit de nou-

veau sur l'horifon ; & qu'après avoir paru, il se cache de nouveau pour reparaitre ensuite à l'Orient. Il en est de même, lorsque dans Josué il est dit, que le soleil & la lune se sont arrêtés. Ce qu'on doit entendre dans cet endroit par le mot de station, c'est que ces luminaires n'ont point changé de situation par rapport à la terre.

D'ailleurs supposer la terre en repos, c'est confondre & détruire tout l'ordre & toute l'harmonie de l'univers ; c'est en renverser les loix ; c'est en faire combattre toutes les parties les unes contre les autres ; c'est vouloir enlever au Créateur la moitié de la beauté de son ouvrage, & aux hommes le plaisir de l'admirer. C'est rendre enfin inexplicables & inutiles les mouvemens des planetes.

Pour peu qu'on soit observateur de la nature, on s'apperçoit que notre globe est recouvert d'un grand nombre de couches variées dans leurs directions, leur épaisseur & la matière qui les compose. L'on n'a pu douter qu'elles ne fussent l'effet des eaux ; & comme l'Histoire ne nous a point conservé le souvenir d'une inondation plus universelle que celle du déluge, la plupart des Naturalistes l'ont regardé comme le seul auteur de

ees couches. Cependant, le déluge n'est point propre à en rendre raison ; on ne peut nier qu'il n'en ait produit quelques-unes ; mais ce serait se tromper, que de les lui attribuer toutes indistinctement, comme on le fait pour l'ordinaire. En effet, comment concevoir qu'une inondation passagere qui, suivant le recit de Moïse, n'a pas même duré une année, ait pu produire toutes les couches de substances si différentes, dont les différentes parties de notre globe sont composées ? Le sentiment le plus vraisemblable sur leur formation est celui qui en attribue la plus grande partie au séjour des mers, qui ont successivement, & pendant plusieurs siècles, occupé les continens qui sont aujourd'hui habités. Nous citerons la ville de Damiette en Egypte, aujourd'hui éloignée de la mer de plusieurs lieues, & qui, du tems de St. Louis, en 1243, était un port de mer.

L'on ne peut s'occuper de ces grands objets, de la formation de notre globe, de sa marche, de sa destination, de l'ensemble auguste & organisé de l'univers, sans être saisi de la plus grande admiration, de la plus profonde reconnaissance pour leur Créateur Suprême.

Etre par soi, dit M. Bonnet, pouvoir

tout, & vouloir avec une sagesse infinie font les perfections adorables de la cause première. Quelle pensée exprimera la PUISSANCE, *qui appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient?*

Dieu veut que l'Univers soit, & l'Univers est.

Il est donc tout ce qui est, & tout ce qui pouvait être.

Ces globes qui paraissent errer dans l'armée des cieux sont les planetes, dont les principales ont le soleil pour centre commun de leurs révolutions périodiques, & dont les autres, qu'on nomme secondaires, tournent autour d'une planète principale qu'elles accompagnent, comme des satellites, dans sa révolution annuelle.

Le diamètre du grand orbe, que notre planète décrit autour du soleil, est de plus de soixante millions de lieues, & cette vaste circonférence s'évanouit & devient un point, lorsque l'astronomie veut s'en servir à mesurer l'éloignement des étoiles fixes.

Quelle est donc la masse réelle de ces points lumineux, pour être encore sensibles à cette énorme distance?

Le soleil est environ un million de fois

plus grand que la terre, & cent & dix fois plus grand que toutes les planetes prises ensemble. Si les étoiles sont des soleils, comme leur éclat le persuade, beaucoup peuvent surpasser le nôtre en grandeur, ou du moins l'égal.

La terre, si vaste aux yeux des fourmis qui l'habitent, & dont la circonférence est de neuf mille lieues, est environ mille fois plus petite que Jupiter, qui ne paraît à l'œil nud que comme un atôme brillant. (1)

Si des globes dont la grandeur égale ou surpasse même de beaucoup celle de notre planete, si des globes qui tournent comme la terre autour du soleil & sur eux-mêmes, si des globes qui sont le centre commun des révolutions d'une ou de plusieurs lunes; si des globes où l'on apperçoit diverses choses semblables ou analogues à ce qu'on voit sur la terre, si ces globes, dis-je, étaient sans habitans, quelle serait leur destination, leur fin?

(1) Jupiter est bien au-delà de mille fois plus grand que la terre, il l'est de 1479 : Saturne de 1030 fois, Mars les trois dixiemes, Vénus les onze douziemes, & Mercure les sept centiemes.

Que l'Univers paraîtrait chétif & peu digne de la MAJESTÉ ADORABLE DU CRÉATEUR, s'il était resserré dans les bornes étroites de ce petit amas de boue sur lequel nous rampons ! (2)

Mortel orgueilleux & ignorant ! leve maintenant les yeux au ciel & réponds-moi : quand on retrancherait quelques-uns de ces luminaires qui pendent à la voûte étoilée, tes nuits en deviendraient-elles plus obscures ? Ne dis donc pas : les étoiles sont faites pour moi, c'est pour moi que le firmament brille de cet éclat

(2) „ Il est évident , dit le docteur Guillaume King , que nous sommes attachés à cette terre , que nous y sommes confinés comme dans une prison , & que nos connaissances ne s'étendent pas au-delà des idées qui nous viennent par les sens. Mais puisque tout l'assemblage des élémens n'est qu'un point par rapport à l'Univers entier , est-il surprenant que nous nous trompions , lorsque sur la vue de cette petite partie nous voulons juger de l'ordre & de la beauté du tout ? Notre terre est peut-être la basse fosse de l'Univers , un hôpital de fous , ou une maison de correction pour des malfaiteurs. ” --- Cette hypothèse erronée & si singulière a trouvé quelques partisans , mais à qui , sans doute , ainsi qu'au célèbre archevêque qui l'a hasardée , des circonstances particulières avaient donné de l'humeur contre le genre-humain. •

majestueux. Insensé ! tu n'étais point le premier objet des libéralités du CRÉATEUR, lorsqu'il ordonnait *Syrius* (1) & qu'il en compassait les sphares. . . .

Agrandissons notre esprit en reculant les limites de l'Univers. Les étoiles, vues au télescope, sont innombrables : leur scintillement prouve qu'elles brillent d'une lumière qui leur est propre, & puisqu'elles sont encore visibles à des distances incomparablement plus grandes que celle de *Saturne*, nous pouvons en inférer qu'elles sont autant de soleils. (2) Notre soleil, vu d'une étoile, ne paraîtrait lui-même qu'une étoile. Il existe donc un nombre innombrable de soleils ; & quelle serait leur utilité , s'il n'y avait point d'êtres qui participassent aux avantages de leur lumière & de leur chaleur ? N'est-il donc pas naturel de penser qu'ils éclaireront d'autres mondes que leur prodigieux éloignement nous dérobe, & qui ont, comme le nôtre , leurs productions & leurs habitans ?

(1) La plus brillante & la plus grande de toutes les étoiles du ciel.

(2) Les astronomes présumant que la distance de l'étoile fixe la plus voisine de notre terre est cinq cents mille fois la distance de cette dernière au soleil.

L'imagination succombe sous le poids de la création. Elle cherche la terre & ne la démêle plus : elle se perd dans cet amas immense de corps célestes, comme un grain de poussière dans une haute montagne. Qui fait pourtant, si au centre de chacun de ces mondes il n'y a pas encore un système qui a son soleil, ses planètes, ses satellites, ses habitans ? Qui fait si au centre de chacune de ces petites planètes il n'y a pas encore un système proportionnel ? Qui fait enfin, le terme où cette dégradation expire ?

Mais élevons-nous plus haut, & portés sur les ailes majestueuses de la RÉVÉLATION ; traversons ces myriades de mondes, & approchons-nous du ciel où Dieu habite.

Parvis resplendissans de la gloire céleste ! demeures éternelles des *Esprits bienheureux* ! SAINT DES SAINTS de la création ! Lumière inaccessible ! Trône auguste de celui qui est ! un vermisseau pourrait-il vous décrire ? (1)

(1) Il faut lire & méditer l'admirable *Système du Monde* du profond Lambert. J'invite mon lecteur à contempler avec ce merveilleux télescope, l'étonnante magnificence de la création universelle. Quel ne sera point son ravissement

Si nous avons été encore dans ces tems d'absurdités & d'erreurs, où l'homme ignorant, faible ou fanatique criait à l'impiété, dès que quelque génie supérieur s'élevait au-dessus de la sphere étroite où le manque de lumieres nous retenait ; peut-être nous aurions eu à craindre un sort pareil à celui de Galilée, (2) en rappor-

à la vue de ces milliers, que dis-je, de ces millions de comètes qui circulent autour de notre soleil, dans des orbes de plus en plus excentriques & sous toutes sortes de directions & d'inclinaisons ! Mais combien son étonnement & son admiration accroîtront-ils, quand il viendra à découvrir que notre soleil & ces milliers de soleils, que nous nommons des étoiles, circulent eux-mêmes autour d'un corps central & opaque qui, par la supériorité de sa masse, domine sur tous ces soleils & sur leur immense cortège de planetes & de comètes ; tandis qu'il est dominé à son tour par un corps central plus puissant, dont il n'est lui-même qu'un satellite ! Ici l'esprit perd la force d'admirer, & l'étonnement se change en stupeur.....

(2) Galilée adopta le système de Copernic & l'établit par des raisons très-solides. Scheiner, Jésuite allemand, jaloux de l'astronome Florentin, à qui il avait vainement disputé la découverte des taches du soleil, se vengea de son rival, en le déferant à l'inquisition de Rome en 1615. --- Dès l'an 1611, ce tribunal avait fait un décret contre l'opinion de Copernic, abso-

tant ici ces hypothèses si sublimes du célèbre Bonnet ; mais, de nos jours , pourvu que dans le système de création qu'on propose , l'on ne s'écarte point de celui que la Genèse nous indique , loin d'avoir à craindre d'être blâmé , l'on peut être

lument contraire , selon lui , à la Sainte Ecriture. Galilée , dont on respectait les talens en attaquant les idées , en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir son système ni de vive voix , ni par écrit. Galilée promit tout ce qu'on voulut ; il tint sa parole jusqu'en 1632 ; mais , cette année-là , ayant publié des dialogues pour établir l'immobilité du soleil & le mouvement de la terre autour de cet astre , l'inquisition le cita de nouveau & le condamna , par un décret signé de sept Cardinaux , à être emprisonné , & à réciter les sept psaumes pénitentiels une fois chaque semaine , pendant trois ans , comme relaps. . . . Galilée , à l'âge de 70 ans , demanda pardon *d'avoir soutenu une vérité* , & l'abjura , les genoux à terre & les mains sur l'Evangile , comme une absurdité , une erreur , une hérésie. Au moment qu'il se releva , agité par les remords d'avoir fait un faux serment , les yeux baissés vers la terre , il dit en frappant du pied : cependant elle remue (*E pur si move.*) Sa femme fut du nombre de ses persécuteurs ; aussi peu philosophe , aussi peu éclairée que l'était son mari , elle donna , après sa mort , ses écrits à son Confesseur pour qu'il les livrât aux flammes.

assuré de fixer utilement l'attention, sans avoir aucun désagrément à craindre ; l'on peut s'attendre, au contraire, à obtenir le plus vif intérêt, même un degré d'admiration aussi flateur qu'il est juste, quand on pense, quand on écrit, quand on peint, comme l'a fait le digne & célèbre Naturaliste de Geneve dont nous venons de nous servir des propres expressions.



HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

Quis est homo ? Omne est , nihil est. (1)

ON nous saura gré , sans doute , de citer & de suivre M. de Buffon , autant qu'il nous sera possible , dans un sujet aussi intéressant que l'est celui dont nous allons nous occuper.

„ L'homme, dit-il, est le seul des animaux qui se soutienne habituellement dans une situation droite & perpendiculaire. Tout annonce dans lui le maître de la terre, tout marque dans lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur les êtres vivans. Il se tient droit & élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel & présente une face auguste , sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels & anime d'un feu divin les traits de

(1) Qu'est-ce qu'est l'homme ? C'est un tout , ce n'est rien.

son visage. Son port majestueux , sa démarche ferme & hardie annoncent sa noblesse & son rang : il ne touche à la terre que par les extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin & semble la dédaigner."

Cependant, malgré tous ces caractères de prééminence sur les autres animaux, il n'en est point qui reste aussi long-tems dans un état de faiblesse & d'impuissance. Il n'en est point qui commence aussi tard que lui à jouir du plein exercice de toutes ses facultés. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes, l'enfant qui naît a besoin de secours de toutes espèces; c'est une image de misère & de douleur.

Dans le sein de la mère, il nage dans un fluide & vit sans respirer ; en naissant, passant de ce fluide dans un autre, il éprouve dans l'instant l'effet de ce passage. L'air agit chez lui sur les nerfs de l'odorat & sur les organes de la respiration. Cette action produit une secousse, une espèce d'éternûment qui soulève la capacité de la poitrine & donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons. La respiration alors commence & ne finit qu'à la mort.

Les animaux ont encore les yeux fer-

més quelques jours après leur naissance : l'enfant les ouvre aussi-tôt qu'il est né ; mais ils sont fixes, ternes, & communément bleus. Le nouveau-né ne distingue rien , car ses yeux ne s'arrêtent sur aucun objet. Il ne commence à entendre & à rire qu'au bout de quarante jours ; c'est aussi le tems auquel il commence à pleurer. Auparavant, les cris & les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes.

La grandeur de l'enfant né à terme est ordinairement de vingt un pouces , & ce fœtus , qui pèse alors dix à douze livres , quelquefois plus , tirait son origine, neuf mois auparavant , d'une bulle qui n'avait que dix lignes dans un de ses diametres.

Sept jours après , on peut appercevoir quelques petites fibres réunies, qui sont les ébauches du fœtus.

Quinze jours après , on commence à bien distinguer la tête & à reconnaître les traits les plus apparens du visage. Le nez n'est encore qu'un petit filet prééminent & perpendiculaire à une lèvre qui indique la séparation des deux lèvres. On voit deux points noirs à la place des yeux , deux petits trous à celle des oreilles.

A un mois , le fœtus a plus d'un pouce

de longueur ; la figure humaine n'est plus équivoque ; toutes les parties de la face sont déjà reconnaissables ; toutes les parties du corps sont dessinées.

A six semaines, le fœtus a près de deux pouces de longueur ; on apperçoit à peu près dans ce tems le mouvement du cœur.

A deux mois, le fœtus a plus de deux pouces de longueur ; l'ossification a commencé.

Il a plus de trois pouces à trois mois, & pèse environ trois onces : c'est à peu près dans ce tems qu'il donne des signes d'existence, & que la mere commence à en sentir les mouvemens.

A quatre mois & demi, la longueur du fœtus est de six à sept pouces : les ongles paraissent aux doigts des pieds & à ceux des mains ; toutes les parties de son corps sont repliées de maniere à occuper le moins de place possible ; les genoux touchent presqu'aux joues. Il achève de grossir, de se fortifier le reste du tems de la grossesse, qui dure ordinairement neuf mois ; à vingt jours de différence. Les enfans venus à sept mois peuvent vivre ; plutôt ils ne le peuvent pas.

Il est faux que les enfans venus à huit mois ne vivent jamais.

Il en est qui n'arrivent qu'à dix mois, & même plus tard.

L'on soutient que les filles naissent plus tard que les garçons.

On prétend que c'est le défaut de respiration qui fait faire au fœtus les efforts nécessaires pour naître.

On fait combien le nombre d'enfans que la femme fait varier. Mais on voit des cas qui sortent bien étrangement du cours ordinaire de la nature. En 1755, le 21 mars, on présenta à l'Impératrice de Russie un payfan Moscovite, nommé Jacques Kirillof & sa femme. Ce payfan, marié en secondes nœces, était âgé de 70 ans : sa première femme était accouchée vingt-une fois ; savoir, quatre fois de quatre enfans : sept fois de trois, & dix fois de deux. Total 57 enfans qui vivaient alors. Sa seconde femme qui l'accompagnait, comptait déjà sept couches, une de trois enfans à la fois, & six de deux jumeaux chacun. En tout 62 enfans.

Revenons à nous occuper du moment où l'enfant vient de naître. La forme de son corps & de ses membres n'est pas alors encore bien exprimée ; toutes les parties en sont gonflées ; au bout de trois jours, il lui survient ordinairement une jaunisse.

Une des premières opérations importantes de la nature dans les enfans est l'émission des dents. Dans l'homme, le nombre ordinaire n'en est que de trente-deux (†) : seize à chaque mâchoire ; elles sont toutes placées dans des loges particulières qu'on nomme alvéoles.

Il y a de trois sortes de dents ; celles qui sont à la partie extérieure de chaque mâchoire se nomment incisives , elles sont larges , minces & plates , & au nombre de quatre à chaque mâchoire. A chaque côté de la mâchoire , & à côté des deux dents incisives se trouve une dent pointue & un peu plus éminente ; on les appelle *canines* , & vulgairement dents de l'œil , parce qu'une partie des nerfs qui fait mouvoir les yeux s'y distribue. Derrière les *canines* sont les molaires ; cinq de chaque côté.

Les dents ne commencent pas toutes à la fois à paraître ; & cette opération , quoique naturelle , ne suit pas les loix ordinaires de la nature , qui agit à tout

(†) Quelques auteurs soutiennent qu'il s'est trouvé des personnes qui n'avaient qu'une seule dent , laquelle occupait toute la mâchoire , & sur laquelle on voyait quelques lignes distinctes qui faisaient paraître l'effet de plusieurs.

instant

instant dans le corps humain sans y causer la moindre douleur. Ici, il se fait un effort violent & douloureux, qui est accompagné de pleurs & de cris.

Les dents incisives paraissent vers le septieme, le dixieme, & quelquefois le douzieme mois après la naissance ; les canines le neuvieme ou dixieme mois, les molaires, au nombre de seize, seulement à la fin de la premiere ou seconde année. Vers l'âge de vingt-un an, les deux dernieres des dents molaires paraissent & sont nommées, comme chacun le fait, dents de sagesse ; parce qu'elles forment à l'âge de discrétion.

Quelque délicat que l'on soit dans l'enfance, on est, à cet âge, moins sensible au froid que dans tous les autres tems de la vie ; la chaleur intérieure est apparemment plus grande.

La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans ; mais dans les deux ou trois années suivantes elle s'affermi, & l'enfant de sept ans est plus assuré de vivre qu'on ne l'est à tout autre âge.

Selon des tables, faites à Londres, sur les degrés de la mortalité du genre-humain dans les différens âges, il paraît que d'un certain nombre d'enfans nés

en même tems, il en meurt au moins la moitié dans les premières années. Il en résulterait, donc, que la moitié du genre-humain devrait périr avant l'âge de trois ans, & que par conséquent tous les hommes qui ont vécu au-delà, loin de se plaindre de leur sort, devraient, au contraire, se regarder comme traités plus favorablement que les autres ; mais cette mortalité des enfans n'est pas, à beaucoup près, aussi grande par-tout qu'elle l'est à Londres.

Voici une table du nombre probable d'années que des personnes d'un âge donné peuvent encore espérer de vivre, laquelle, malgré qu'il fut de la plus grande extravagance de trop compter dessus, n'en est pas moins aussi digne de foi que les calculs faits à Londres, dont nous venons de parler.

	Ans, mois:	
Un enfant nouveau-né . .	34	— 6.
An		
Ceux qui ont passé 1 .	41	— 6.
3 .	45	— 7.
5 .	46	— 4.
10 .	44	— 9.
15 .	41	— 6.
20 .	38	— 3.
25 .	35	— 3.
30 .	32	— 3.

Ceux qui ont passé	35	.	29	—	8.
	40	.	25	—	6.
	45	.	23		
	50	.	20	—	11.
	55	.	17		
	60	.	14	—	2.
	65	.	11	—	5.
	70	.	8	—	11.
	75	.	6	—	8.
	80	.	4	—	10.
	85	.	3	—	3.
	90	.	2		

L'éducation physique des enfans est , personne n'en doute , un objet de la plus grande importance pour procurer à l'Etat des hommes bien constitués , en conséquence propres à le faire fleurir : & le succès de la première éducation dépend presque toujours de la première enfance.

On possède dans l'Encyclopédie , article *Allaitement* , un petit traité savant , sage & à la portée de tout le monde , lequel prescrit des directions propres à faire donner à l'enfance des soins heureux. Nous avons toujours désiré de le voir imprimé à part , & par-là rendu à la circulation parmi cette classe nombreuse du public , dont les facultés ne lui permettent pas d'acquérir une Encyclopédie.

pédie. Nous en donnerons un extrait dans un article séparé.

Reprenons le précis historique du physique de l'homme, depuis qu'il a été conçu, jusqu'à sa mort.

Les enfans commencent à parler à l'âge de douze ou quinze mois, mais la plupart ne savent s'exprimer qu'à deux ans & demi. On doit cesser d'être surpris que dans toutes les langues & chez tous les peuples ils commencent à bégayer *ba-ba*, *mama*, *papa*, *abada*; ces syllabes sont, pour ainsi dire, les plus naturelles à l'homme, parce qu'elles demandent le moins de mouvement dans les organes de la parole.

A l'état d'enfance succede celui d'adolescence ou de la puberté.

Dans tous les tems & dans tous les pays, peut-être, les auteurs se sont plus à chanter les charmes brillans de cet âge; ils l'ont regardé comme la saison du bonheur, comme l'âge des vrais plaisirs. Nous n'oserons point être *seuls* d'un avis contraire; mais nous nous permettrons de soumettre au jugement de nos Lecteurs instruits & éclairés quelques réflexions sur cet objet.

Par un bienfait inappréciable de la Nature, l'impression des plaisirs que nous

avons goûtés ne dure-t-elle pas plus longtemps chez nous que celle des peines que nous avons essuyées ? Les hommes ne regrettent-ils pas sans cesse le passé ? Chaque année qui s'ajoute à leur âge ne paraît-elle pas les éloigner du bonheur ? Ne voit-on pas même que les malheureux, que ceux qui ont éprouvé les revers les plus accablans ne laissent pas toutefois que de trouver une espèce de satisfaction à en parler ? Avec quel feu, quel souvenir délicieux & illusoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne doivent pas se retracer chez l'homme les momens qu'il a passés dans l'attente de toutes les délices de la vie ! Mais cette félicité, il ne l'a point réellement goûtée ; elle était, si on oserait le dire, dans la fièvre, dans les douces illusions de l'espérance. C'est lorsque nos rapports avec la société se sont étendus, c'est lorsque l'expérience a orné notre esprit, éclairé notre ame, que notre cœur peut avoir les sensations les plus vives & les plus pures. — Mais qu'est-ce que le bonheur ? Question mille fois répétée. Nous oserions répondre „ c'est jouir de toute notre existence, avec l'approbation de nos lumières & de notre conscience." Peut-être nous sommes-nous trop écartés de notre plan, en laissant

échapper de notre plume ses réflexions auxquelles le sujet que nous traitons nous a entraînés.

On entend par l'âge de puberté, dit M. de Buffon, celui où l'on est parvenu à l'âge de pouvoir reproduire son semblable. Dans la plupart des climats chauds de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, le plus grand nombre des filles sont pubères à dix & même à neuf ans; parce que leur sang, soumis chez elles à une révolution, la subit beaucoup plus-tôt que dans les pays froids.

C'est ordinairement à l'âge de puberté que le corps acheve de prendre son accroissement en hauteur; les jeunes gens grandissent presque tout-à-coup de plusieurs pouces.

Le corps d'un homme bien fait doit être quarré; les muscles doivent être durement exprimés; le contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués. Dans la femme tout est plus arrondi, & les traits sont plus fins. L'homme a la force & la majesté, la femme les graces & la beauté. Dans le cours ordinaire de la nature, les femmes ne sont en état d'être meres qu'après avoir commencé à être sujettes à la révolution dont nous avons parlé; & lorsqu'elles

en font délivrées, ce qui arrive ordinairement à l'âge de quarante ou cinquante ans, elles ne font plus d'enfans. Mais cette regle est loin d'être sans exception ; on a vu en France des filles meres à dix & à onze ans ; on a vu des femmes faire des enfans à soixante, à soixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé.

L'âge auquel l'homme peut devenir pere n'a pas des termes aussi marqués ; de quatorze à dix-huit ans en est communément la premiere époque, & soixante & dix ans la derniere. Mais il est une foule d'exceptions. (†)

Lorsque le corps a acquis toute son étendue en hauteur & en largeur, par le développement entier de toutes ses par-

(*) On a vu, dans un village près d'Alais, un enfant nommé Viala, qui, à l'âge de cinq ans, donna des marques évidentes de virilité. Sa voix mua, la barbe lui crût, sa taille égala à cet âge celle des enfans de quatorze à quinze ans ; mais sa raison était inférieure à celle des enfans de son âge ; il devint rachitique & contrefait vers la dixieme année, & n'augmenta point de jugement : il semblait enfin, que la nature se fut entierement épuisée en lui ; & le terme de son accroissement se borna à ce premier & singulier effort.

ties, il augmente en épaisseur. Le commencement de cette augmentation est le premier point de son dépérissement, car cette extension n'est pas une continuation de développement ou d'accroissement intérieur de chaque partie, par lequel le corps continuerait à prendre plus d'étendue dans toutes ses parties organiques, & par conséquent plus de force & d'activité, mais c'est une simple addition de matière surabondante, qui enfle le volume du corps & le charge d'un poids inutile. Les os sont privés insensiblement de leurs sucs nourriciers; ils deviennent plus solides, plus fragiles; toutes les fibres plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment peu à peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe, les jambes ne peuvent plus le soutenir, &c.

Les premières nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans; elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés assez rapides jusqu'à soixante & dix. La caducité commence à ce dernier âge; elle va toujours en augmentant; la décrépitude suit, & la mort termine ordinairement avant l'âge de 90 ans ou cent ans la vieillesse & la vie.

D'abord après la création, où il n'y

avait au monde qu'un seul homme & qu'une seule femme, l'âge ordinaire fut de neuf cents ans & plus. Immédiatement après le déluge, où il y avait trois personnes pour renouveler le monde, il ne fut accordé qu'un âge moins long; & de ces trois patriarches il n'y en eut que Sem qui soit arrivé à 500 ans. Dans le second siècle du monde, nous ne voyons personne qui ait atteint deux cents quarante ans : dans le troisième presque personne qui soit parvenu à deux cents ans; le monde, où au moins une partie, était si bien peuplé, qu'on y avait déjà bâti des villes & formé des établissemens à d'assez grandes distances les uns des autres. Peu à peu, & à mesure que les peuples se sont accrus en nombre, la durée de la vie a diminué jusqu'au point où elle est de nos jours. Nous avons toutefois de tems en tems; des hommes qui parviennent à un âge très-avancé. — On a de la peine à le croire: Jean Ro-
vin de Szarlovacaransbetscher ayant vécu en mariage avec sa femme Sara Desson l'espace de 147 ans, mourut à l'âge de 172 ans, & sa femme à celui de 164. A sa mort, le cadet de ses fils avait 90 ans (1)

(1) Ainsi que nous l'avons observé, l'on aura

Jean Jenkins mourut à Ellerton dans Yorkshire l'an 1670, âgé de 169 ans.

Hupazoli nâquit à Casal le 15 mars 1587, & mourut le 27 Janvier 1702, dans la cent & dix-huitieme année de son âge; ainsi il vécut dans trois siecles.

Thomas Parre, payfan de Shrophshire, mourut à Londres, où Charles I, roi d'Angleterre, l'avait fait venir, à l'âge de 152 ans 9 mois. Il s'était remarié dans la cent vingtieme année & vécut encore 32 ans.

Un invalide de Marseille, que plusieurs personnes nous ont dit avoir connu, y est mort, il y a quelques années, âgé de cent & vingt-deux ans; il mangeait ou mâchait sans cesse de la racine qu'on nomme *galanga*. Il s'appellait Annibal.

Il y a trois ou quatre ans, un vieillard du même âge se présenta à l'Assemblée Nationale de France, qui se leva en entier debout pour rendre hommage au Doyen du genre-humain.

peine à croire à une aussi grande longévité, & l'on pourra regarder notre citation comme puisée dans quelque Almanach. Mais les transactions philosophiques de Londres, l'Encyclopédie, M. de Buffon en parlent, & d'une manière à ne pas douter de la vérité du fait.

Il est fait mention , dans les registres déposés aux archives du château de Lausanne, d'un habitant d'Ouchy , âgé aussi de cent vingt-deux ans , lequel y est nommé pour avoir comparu, comme témoin, dans une affaire litigieuse concernant les droits de rivage.

La mort, avons-nous dit, d'après Buffon, vient ordinairement terminer notre vie avant 90 ou cent ans : & ce moment est regardé par le plus grand nombre des hommes, comme le plus terrible qu'on ait à redouter. Mais il n'est point aussi terrible que nous nous l'imaginons. La mort n'est point à craindre quand on a assez bien vécu pour n'en pas redouter les suites ; & les douleurs qui accompagnent cet instant sont ou nulles ou très-faibles. Que l'on interroge les médecins & les ministres du St. Evangile accoutumés à observer les actions des mourans & à recueillir leurs derniers sentimens, ils conviendront, qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës , on meurt tranquillement, doucement & sans douleurs , & même ordinairement sans s'en appercevoir. Dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un

qui ne conserve en même tems de l'espérance , & qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. La durée de notre existence est si courte ! pourquoi donc la troubler & l'abréger par des frayeurs de la voir finir.

Attendons que la Parque
 Tranche d'un coup de ciseau
 Le fil du même fuseau ,
 Qui dévide les jours du peuple & du Monarque ;
 Lors satisfaits du tems que nous aurons vécu ,
 Rendons grace à la Nature
 Et remettons-lui sans murmure
 Ce que nous en avons reçu.



DES SENS.

SANS le secours des sens, l'homme ne pourrait acquérir aucune connaissance corporelle. Ce sont autant de sentinelles qui nous avertissent de nos besoins & qui veillent à notre conservation au milieu des corps utiles ou nuisibles qui nous environnent.

On compte ordinairement cinq sens, mais on pourrait en étendre le nombre ou le diminuer. Ces sens sont les impressions que reçoivent les nerfs & qu'ils transmettent à l'ame.

Le **TOUCHER** (1) est la sensation la plus générale ; par tout notre corps, où il y a des nerfs & de la vie, il y a aussi de ce sentiment. Les Naturalistes disent que les araignées, les mouches & les fourmis ont la sensation de l'attouchement

(1) L'emblème du Toucher a été chez les Anciens tantôt une hermine, tantôt un hérisson, comme présentant tous deux les effets extrêmes du toucher. Ou bien, on le représentait sous la figure d'une femme dont le bras droit est tout nud, & sur la main gauche de laquelle est un faucon. A ses pieds on voit une tortue qui,

beaucoup plus parfaite que les autres animaux. En général, le toucher est bien de nos sens le plus grossier; cependant, on l'a vu quelquefois faire, pour ainsi dire, la fonction des yeux, & dédommager en quelque façon des aveugles de la perte de la vue. Un organiste de Hollande, devenu aveugle, ne laissait point de faire parfaitement son métier. Il acquit de plus l'habitude de distinguer au *toucher* les différentes espèces de monnaie, & même les couleurs; celles des cartes à jouer n'avaient pas échappé à la finesse de ses doigts, & il devint par-là un joueur redoutable; car en maniant les cartes, il connaissait, dit-on, celles qu'il donnait aux autres, comme celles qu'il avait lui-même.

Le sculpteur Ganibasius de Volterre l'emportait encore sur l'organiste dont nous venons de parler; il suffisait à cet aveugle d'avoir touché un objet pour faire ensuite une statue d'argile qui était parfaitement ressemblante.

Le GOUT [2] n'est qu'une espèce de

ainsi que le faucon, était chez les Egyptiens la figure hieroglyphique de l'attouchement.

(2) Le faucon est quelquefois pris pour l'emblème du Goût; parce que les Anciens lui croyaient le goût si délicat, qu'il préférait mou-

toucher qui n'a pas pour objet les corps solides, mais seulement les sucres ou les liqueurs dont ces corps sont imbus. Le goût, examiné superficiellement, paraît être une sensation particulière à la bouche & différente de la faim & de la soif; mais allez à la source, & vous verrez que cet organe qui dans la bouche nous fait goûter un mets est le même qui dans cette même bouche, dans l'œsophage & dans l'estomac nous sollicite pour les alimens & nous les fait désirer. Ces trois parties ne sont proprement qu'un organe continu, & elles n'ont qu'un seul & même objet : si la bouche nous donne de l'aversion pour un ragoût, le gosier ne se resserre-t-il pas à l'approche d'un mets qui lui déplaît ? L'estomac ne rejette-t-il pas ceux qui lui répugnent ? La faim, la soif & le goût sont donc trois effets du même organe ; la faim & la soif sont des mouvemens de l'organe désirant son objet ; le goût est le mouvement de l'organe de cet objet : bien entendu que l'ame, unie à l'organe, est seule le vrai

rir de faim à se repaître de charognes. Nous l'avons vu représenté par une femme portant sous un bras une corbeille de divers fruits, & tenant à la main une pêche.

sujet de sensation. Mais il faut avouer cependant, que la langue est le grand, le principal organe du goût.

Il est facile d'expliquer, par la texture & la disposition des nerfs, comment le même objet excite souvent des goûts si différens, selon l'âge, le tempérament, les maladies, le sexe, l'habitude & les choses qu'on a goûtées auparavant.

Ajoutez que l'imagination exerce ici, comme ailleurs, son souverain empire. L'ame, se rappelant les mauvaises qualités d'un aliment puant, les nausées & les tristes effets d'un purgatif, s'en renouvelle l'idée à l'odeur; & cette idée trouble en un moment les organes du goût, de la déglutition & de la digestion. Aussi voit-on que les personnes dont l'imagination est fort vive sont les plus sujettes à cet ébranlement de la machine, qui fait que l'odeur, la vue même, ou l'ouïe des choses très-désagréables ou très-agréables au goût suffisent pour affecter ces personnes délicates, dont le genre nerveux s'émeut facilement.

L'ODORAT (1) paraît moins un sens

(1) Cette membrane est une continuation de celle qui tapisse le gosier, la bouche, l'œsophage & l'estomac.

particulier qu'une partie ou supplément de celui du goût. C'est sur la membrane pituitaire (2) qui tapisse les cavités du nez que se fait la sensation des odeurs. Les animaux ont l'odorat d'autant plus parfait, que les cornets du nez sont d'autant plus grands, & par conséquent tapissés d'une plus grande membrane; mais la règle n'est pas générale.

L'imagination ne perd pas plus de ses droits sur l'odorat que sur tous les autres sens. D'où vient que ce musc, jadis si recherché, donne aujourd'hui des vapeurs à presque toutes les dames; que le tabac, odeur ammoniacale venimeuse, fait le délice des odorats les plus susceptibles de délicatesse. Est-ce que les organes ont changé?

La cause qui rend des odeurs agréables & qui fait que d'autres nous déplaisent n'est pas encore bien connue. D'un côté, l'agrément de l'odeur tient beaucoup au goût. Le Siamois aime les œufs

(2) Sa peinture est celle d'un jeune homme qui tient un vase de la main gauche, d'où s'exhale des parfums, & de la droite un bouquet de fleurs odorantes. A ses pieds est un chien de chasse; & sa robe est parsemée de toutes sortes de fleurs.

couvés & l'odeur ne l'en dégoûte point. L'odeur du fromage, le fumet d'un gibier qui commence à pourrir est une véritable puanteur : on le pardonne en faveur du goût. Les animaux ne connaissent aucun agrément dans l'odeur que celui d'un aliment convenable. Le chien, indifférent à l'odeur d'un œillet & de la rose, accourt à l'odeur d'une viande qui commence à se gâter, & les scarabées s'empressent de voler vers les excréments dont l'odeur nous empest. Il y a cependant de la réalité dans l'odeur agréable ; chacun convient que la rose sent bon.

Les hommes qui vivent d'une nourriture simple & uniforme ont l'odorat plus fin ; c'est le privilège des sauvages de l'Amérique. On a vu un enfant élevé dans un désert flairer les herbes comme le ferait une brebis, & choisir, par l'odorat, celles dont il voulait se nourrir : rendu à la société, accoutumé à différens alimens, il a perdu ce privilège. Ce fait, qu'on ne met point en doute, disposerait à croire le chevalier Digby quand il nous dit : qu'un garçon que ses parens avaient élevé dans une forêt où ils s'étaient retirés pour éviter les ravages de la guerre (& qui n'y vivait que de racines) avait l'odorat si fin, qu'il distinguait

par ce sens l'approche des ennemis & en avertissait ses parens. Etant marié, depuis, il distinguait fort bien la piste de sa femme.

L'ouïe (1) est une faculté qui devient active par l'organe de la parole; c'est par ce sens que nous vivons en société, que nous recevons la pensée des autres, & que nous pouvons leur communiquer la nôtre. Un sourd de naissance est nécessairement muet, s'il n'a pas reçu ces instructions extraordinaires qui tiennent du prodige, par lesquelles, de nos jours, on vient à bout de faire parler ceux des sourds & des muets qui ne sont muets que parce que leur surdité leur a ôté toute idée de son & d'articulation.

Une incommodité des plus communes dans la vieillesse est la surdité. Il y a lieu de croire qu'elle est occasionnée par ce que les parois intérieures de l'oreille contre lesquelles frappent les sons deviennent

(1) L'ouïe est représentée par une femme auprès de laquelle est couchée une biche, & qui tient un luth de la main gauche, & de la droite une oreille de taureau. Le luth signifie la douceur de l'harmonie; la biche passe pour être de tous les animaux celui qui a l'oreille la plus alerte; les Egyptiens peignaient l'ouïe par une oreille de taureau.

Solides, se desséchent & perdent de leur sensibilité.

Un philosophe , habile observateur , désirait de savoir quelles idées ferait naître dans un sourd & muet le clavecin oculaire du pere Castel. Ce (1) sourd n'eut pas plutôt aperçu le jeu rapide & varié des éventails de ce mécanicien qu'il tomba dans une sorte d'admiration. Quel était le fondement de sa surprise ? Que pensait-il ? Il imagina que ce génie inventeur était sourd & muet ainsi qu'il l'était lui-même ; que son clavecin lui servait à converser avec les autres hommes ; que chaque nuance avait sur le clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet , & qu'à l'aide des touches & de l'agilité des doigts , il combinait ces lettres & se formait des mots , des phrases ; enfin , tout

(1) Le clavecin oculaire est un instrument à touches , analogue au clavecin auriculaire , composé d'autant d'octaves de couleur par tons & demi tons , que le clavecin auriculaire a d'octaves de sons par tons & demi tons , destiné à donner à l'ame , par les yeux , les mêmes sensations agréables de mélodies & d'harmonies de couleurs , que celles de mélodies & d'harmonies de sons que le clavecin ordinaire lui communique par l'oreille.

un discours en couleur. Cette idée lui en suggéra une autre. Il crut que la musique était une façon particulière de communiquer la pensée, & que les instrumens, les vielles, les violons, les trompettes étaient entre nos mains d'autres organes de la parole. — Ce sourd & muet ne manquait pas d'esprit & avait le geste expressif : l'observateur dont nous avons parlé, nous rapporte un trait à ce sujet. « Je jouais un jour aux échecs, dit-il, & le muet me regardait jouer : mon adversaire me réduisit dans une position embarrassante. Le muet s'en aperçut à merveille ; & croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, & laissa tomber ses bras : signes par lesquels il m'annonçait qu'il me tenait pour mât ou mort. Je crus d'abord qu'il avait raison ; cependant, comme le coup était composé, & que je n'avais pas épuisé les combinaisons, je ne me pressais pas de céder, & je me mis à chercher une ressource. L'avis du muet était toujours qu'il n'y en avait point ; ce qu'il disait très-clairement en secouant la tête, & en remettant sur l'échiquier les pièces perdues. Son exemple invita les autres spectateurs à parler sur le coup, on l'examina ; & à force d'essayer de mauvais expédiens on en décou-

vrit un bon. Je ne manquai pas de m'en servir, & de faire entendre au muet qu'il s'était trompé, & que je sortirais d'embarras malgré son avis. Mais lui, me montrant du doigt tous les spectateurs les uns après les autres, & faisant en même tems un petit mouvement des lèvres, qu'il accompagna d'un grand mouvement de ses deux bras, qui allaient & venaient dans la direction de la porte & des tables, répondit qu'il y avait peu de mérite à être sorti du mauvais pas où j'étais, avec les conseils du *tiers*, du *quart* & des *passans*; ce que ses gestes signifiaient si clairement, que personne ne s'y trompa, & que l'expression vulgaire *consulter le tiers, le quart & les passans*, vint à plusieurs en même tems."

La VUE (1) est un sens dont le mécanisme est admirable. Quelle merveille ! sur un espace de sept lignes d'étendue vient se peindre avec fidélité l'image d'un espace de sept lieues & au-delà, lorsque

(1) La vue a pour symbole un jeune homme qui tient un vautour de la main droite (oiseau que les Egyptiens lui attribuaient) & de la gauche un miroir avec un arc-en-ciel derrière lui. Nous croyons l'avoir vue représentée aussi par un épervier regardant fixement le soleil.

placé sur le sommet d'une montagne on regarde dans un beau jour d'été un grand horizon. Cependant les villes, les vastes plaines, les forêts, tout s'y peint distinctement.

On distingue ordinairement trois sortes de vues ; savoir , 1°. La vue courte ou forte ; 2°. La vue longue ou faible ; 3°. La bonne vue ou la vue parfaite. Ceux qui ont la vue courte sont appelés *Myopes* ; ils peuvent voir très-nettement les objets qui sont fort proches , & ne sont qu'entrevoir ceux qui sont éloignés. Au contraire, ceux qui ont la vue longue & que l'on appelle *Presbytes* , voient mieux les objets éloignés que ceux qui sont proches & qu'ils ne sauraient distinguer. (L'on prétend que c'est la configuration du cristallin qui fait qu'une personne est *myope* ou *Presbyte*.) Enfin, ceux qui ont la vue bonne & qui tiennent le milieu entre les myopes & les presbytes voient fort bien les objets qui sont dans une médiocre distance. C'est cette vue que l'on peut considérer comme la plus parfaite, comme la plus propre à distinguer & à reconnaître les formes, les couleurs & les distances.

Nous avons regret à ce que les bornes de cet ouvrage ne veulent pas que nous entrions dans tous les détails inté-

ressans que nous présenterait l'histoire des cinq sens & particulièrement celui de la vue. Cependant, nous nous permettrons de parler de trois *aveugles* qui ont mérité de fixer l'attention de toute l'Europe savante.

M. Chefelden , célèbre oculiste Anglais , ayant promis aux parens d'un jeune homme aveugle-né, âgé alors de vingt ans, de lui procurer le sens de la vue, par l'opération de la cataracte, on lui proposa l'opération, mais il s'y refusa avec fermeté. Son refus causa la plus grande surprise. On insista. Vous n'éprouverez, lui dit-on, qu'une très-légère & très-courte douleur. — N'importe, répondit-il; pourquoi m'y exposerais-je? — Vous jouirez de la vue. — Je ne m'en soucie point. — Vous verrez les jardins de M. votre pere. — Je m'y promene. — Vous verrez les fleurs dont ils sont embellis. — Je les sens, je les touche. — Vous jouirez du spectacle magnifique de la vue du ciel. — Pourrai-je le toucher? —

Une jeune parente le persuada. Plusieurs personnes s'assemblerent pour être témoins de cet événement extraordinaire. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence, si l'opération réussissait; afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionnerait

fionnerait dans l'ame du jeune homme les nouvelles sensations qu'il allait éprouver. Le chirurgien eut tout le succès qu'il attendait. En peu d'instans le jeune aveugle ne le fut plus.

» Le tissu délicat de sa faible prunelle
Se sentit agité soudain
D'une vibration nouvelle :

Pour la première fois , de la voûte éternelle
La lumière descend dans ses yeux éperdus ;
Il s'ouvre dans son ame une porte de plus."

On vit sur toute sa personne l'expression d'un ravissement extraordinaire ; il parut prêt de succomber à sa joie & à son étonnement. Cheselden était devant lui avec ses instrumens à la main. Le ci-devant aveugle l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds , puis s'examina à son tour avec la même attention, semblant chercher à comparer sa figure avec celle qu'il voyait. Tout lui paraissait exactement semblable, excepté les mains, parce qu'il prenait les instrumens du chirurgien pour des parties de ses doigts. Pendant qu'il était tout livré à cet examen , sa mere, qui ne pouvait plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur était agité, se jeta à son cou en s'écriant : *Mon fils ! mon cher fils !* Le jeune homme

reconnut la voix de sa mere , & ne put prononcer que ces mots : Est-ce vous ? est-ce ma mere ? Et il s'évanouit. Il y avait dans la chambre la jeune demoiselle qui l'avait décidé à subir l'opération , avec laquelle il avait été élevé , qu'il aimait tendrement , & dont il était tendrement aimé. Lorsqu'elle le vit sans mouvement & sans connaissance , elle laissa échapper quelques cris de douleur , qui parurent ranimer la sensibilité du jeune homme. Il revint à lui , ses yeux se fixerent d'abord sur l'objet chéri dont il reconnaissait si bien la voix. Après quelques momens de silence , il s'écria : „ Qu'est-ce qu'on m'a donc fait ? où m'a-t-on transporté ? Ce que je sens autour de moi est-ce la lumière dont on m'a si souvent parlé ? Le sentiment nouveau que j'éprouve est-il donc celui de la vue ? Toutes les fois que vous dites que vous êtes bien aises de vous voir l'un l'autre , êtes-vous aussi heureux que je le suis en ce moment ? Où est *Tom* ? Il me semble maintenant que je marcherais bien sans son secours. ” Il voulut faire un pas , mais il s'arrêta , & parut effrayé de tout ce qui était autour de lui. Comme l'agitation de son ame était extrême , on lui dit qu'il fallait qu'il revint

pour quelque tems à son premier état, afin de donner à ses yeux la force de supporter insensiblement la lumière. Il n'y consentit qu'avec peine. On le tint donc pendant quelque tems avec un bandeau sur les yeux : mais dans ce retour à son ancien état, il se plaignait amèrement de ce qu'on l'avait trompé : il disait qu'on avait employé quelqu'enchantement pour lui faire croire qu'il jouissait de ce qu'on appelle la vue. Il ajoutait, que les impressions qui lui en étaient restées le rendraient fou, si ce sens ne lui était pas en effet rendu. Une autre fois, il cherchait à deviner les noms des personnes qu'il avait vues dans la foule, ou il voulait raconter ce qu'il avait vu, & il manquait absolument de termes pour s'exprimer. Enfin, lorsqu'on jugea qu'il serait en état de supporter la lumière, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau dont ses yeux étaient couverts, & de tâcher de distraire chez lui, par ses discours, l'impression trop vive des objets. Elle s'approcha de lui, & en dénouant le bandeau, elle lui dit avec émotion : M. William ! je vais vous rendre l'usage de la vue ; mais je ne saurais m'empêcher d'avoir quelque inquiétude. Je vous ai aimé dès mon enfance, quoique vous fussiez aveugle ; vous m'avez aimé

aussi : mais vous allez connaître la beauté, vous allez éprouver des sentimens qui vous ont été inconnus jusqu'ici. Si vous allez cesser de m'aimer ! si quelqu'objet que vous trouverez plus aimable allait m'effacer de votre cœur ! Ah ! ma chere amie, répondit le jeune homme, si je devais, en jouissant de la vue, perdre les tendres émotions que j'ai senties, toutes les fois que j'ai entendu les doux sons de votre voix, si je ne devais plus distinguer vos pas ; & s'il fallait que je changeasse ces plaisirs si doux & si fréquens pour le sentiment tumultueux que j'ai éprouvé pendant le peu de tems que j'ai joui de la vue ; ah ! j'aimerais mieux cent fois renoncer à ce sens nouveau. Je n'ai désiré de voir que pour vous *toucher des yeux*, vous posséder, vous aimer d'une manière nouvelle : arrachez-moi ces yeux, s'ils doivent vous rendre moins chere à mon cœur ! — Ames honnêtes & sensibles, jugez de l'émotion, du bonheur, de la joie de la jeune fille, qui se jeta dans les bras de son futur époux en versant un torrent des plus délicieuses larmes ! William reçoit derechef la lumière & avec le même trouble, le même ravissement. Il ne peut se lasser de regarder sa maîtresse ; il l'appelle en la touchant, & la supplie de

parler pour s'assurer que c'est bien elle qu'il touche. (1)

Un des aveugles qui a eu de plus justes titres à la célébrité, nous dirons même à l'admiration, a été le fameux Saunderson, Professeur de Mathématique à Cambridge en Angleterre, & mort en 1739 à 56 ans. La petite vérole lui fit perdre la vue dès sa plus tendre enfance, au point qu'il ne se souvenait nullement d'avoir jamais vu. Malgré cette privation, il fit des progrès si surprenans dans les Mathématiques, qu'on lui donna la chaire de Professeur de ces sciences dans l'Université de Cambridge. Ses leçons étaient d'une clarté extrême. En effet, il parlait à ses élèves comme s'ils eussent été privés de la vue. Or, un aveugle qui s'exprime clairement pour des aveugles, doit gagner beaucoup avec des gens qui voyent. Il avait une table des plus ingénieuses pour faire ses calculs. (2) Ce

(1) Les personnes de l'art peuvent trouver sur cette célèbre opération des détails très-circonstanciés & aussi curieux qu'instructifs, dans les Transactions philosophiques, dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie & dans Monsieur de Buffon.

(2) On pourra nous savoir gré de donner une

fut lui qui , dans le médaillier de l'Université de Cambridge distingua les médailles romaines véritablement antiques. Il avait le sentiment encore plus sûr ; il apercevait & annonçait la plus légère variation dans l'atmosphère. Un jour quelques savans faisaient, dans les jardins de l'Université, des observations sur le soleil ; Saunderson distingua jusqu'aux plus petits nuages qui se plaçaient sous le so-

courte description de cette table. Elle était élevée sur un petit châssis, afin qu'il put toucher également le dessus & le dessous. Sur cette table étaient tracées un grand nombre de lignes parallèles, qui étaient croisées par d'autres, en sorte qu'elles faisaient ensemble des angles droits. Les bords en étaient divisés par des entailles distantes d'un demi pouce l'une de l'autre, & chacune comprenait cinq de ces parallèles. Par ce moyen, chaque pouce carré était partagé en cent petits carrés. A chaque angle de ces carrés ou intersections des parallèles, il y avait un trou qui perçait la table de part en part. Dans chaque trace on mettait deux sortes d'épingles, des petites & des grosses, pour pouvoir les distinguer au tact. C'était par l'arrangement des épingles que Saunderson faisait toutes les opérations de l'Arithmétique. On peut voir une description plus étendue de cette table à la tête du premier volume des élémens d'Algèbre de Saunderson, ouvrage dont les Géomètres font beaucoup de cas.

leil & interrompaient les observateurs. M. distinguait l'étendue d'une chambre à une ligne près, en se plaçant au milieu, & cela parce qu'il ne se méprenait jamais à la distance qui le séparait du mur.

En parlant d'aveugles célèbres dans la littérature, pourrions-nous passer sous silence celui qui se trouve auprès de nous, dont la société est recherchée avec tant d'empressement, & par les âmes sensibles & par les esprits cultivés : celui qui, à des connaissances vastes, que sa modestie couvre d'un voile, joint un grand talent pour la Musique; lequel au milieu des soins d'une famille dont il est l'instituteur & le père, enrichit le public d'observations nouvelles sur les abeilles, & s'est illustré par la plus intéressante découverte sur la fécondation de leur reine ?

On comprend que c'est de *M. Huber* dont nous voulons parler; né en 1750, privé de la vue dès l'âge de vingt ans, il n'a pas laissé, en s'aidant des yeux de son fidele lecteur, F. Burnans, de prendre une place distinguée parmi les observateurs de la Nature; ce dont on peut s'assurer par la lecture des *Nouvelles observations sur les abeilles*, imprimées à Geneve chez Barde & Manget en 1792.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'à ce moment que de l'Histoire naturelle de l'homme; avant que de le suivre dans la société, ce qui pourra nous fournir un article séparé, regardons-le exerçant pour la première fois, les facultés de ses sens; & pour cet effet imaginons avec M. de Buffon, un homme tel qu'on peut croire qu'était le premier homme au moment de la création; c'est-à-dire, un homme dont le corps & les organes seraient parfaitement formés, mais qui s'éveillerait tout neuf pour lui-même & tout ce qui l'environne. Quels seraient ses premiers mouvemens, ses premières sensations, ses premiers jugemens! Si cet homme voulait nous faire l'histoire de ses premières pensées ne serait-ce pas celle-ci?

„ Je me souviens de cet instant plein de joie & de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux; quel surcroît de sensations! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupait, m'animait, & me donnait un sentiment inexprimable de plaisir; je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi & faisaient partie de moi-même.”

„ Je m'affermis dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière; son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, & je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu presque tout mon être. ”

„ Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand, tout-à-coup, j'entends des sons; le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'ame; j'écoutai long-tems, & je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi. ”

„ Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être, que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans ! mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, & suspendit pour un tems, le charmant effet des sens. ”

„ Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre & retrouver ces objets, & que j'avais la puissance de détruire & de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; & quoiqu'elle me parut im-

inense en grandeur par la quantité des accidens de lumière & par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être."

„ Je commençais à voir sans émotion, & à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causerent un épanouissement intime & me donnerent un sentiment d'amour pour moi-même."

„ Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle & si grande existence, je me levai tout d'un coup, & je me sentis transporté par une force inconnue."

„ Je ne fis qu'un pas ; la nouveauté de ma situation me rendit immobile ; ma surprise fut extrême ; je crus que mon existence fuyait ; le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets ; je m'imaginai que tout était en désordre."

„ Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front & mes yeux ; je parcourus mon corps ; ma main me parut alors le principal organe de mon existence ; ce que je sentais dans cette partie était si distinct & si complet ; la jouissance m'en paraissait si parfaite en comparaison du plaisir que m'avait causé la lumière & les

sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, & je sentis que mes idées prenaient de la profondeur & de la réalité."

" Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, & chaque attouchement produisait dans mon ame une double idée."

" Je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être, je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avaient d'abord paru immenses en étendue."

" J'avais jetté les yeux sur mon corps, je le jugeais d'un volume énorme & si grand, que tous les objets qui avaient frappé mes yeux, ne me paraissaient être en comparaison que des points lumineux."

" Je m'examinai long-tems, je me regardais avec plaisir; je suivais ma main de l'œil & j'observais ses mouvemens; j'eus sur tout cela des idées les plus étranges; je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espece d'existence fugitive, une succession de choses semblables, je l'approchai de mes yeux, elle me parut alors plus grande que tout mon corps, & elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets."

„ Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux ; j'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps , & je ne pouvais comprendre qu'elle fut augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée ; je résolus donc de ne me fier qu'au toucher , qui ne m'avait pas encore trompé , & d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir & d'être. ”

„ Cette précaution me fut utile ; je m'étais remis en mouvement , & je marchais la tête haute & levée vers le ciel ; je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi , je portai ma main sur ce corps étranger ; je le jugeai tel , parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur , & je connus pour la première fois , qu'il y avait quelque chose hors de moi. ”

„ Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres ; j'eus peine à me rassurer , & après avoir médité sur cet événement , je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps , & qu'il n'y avait que le toucher qui put m'assurer de leur existence. ”

» Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyais ; je voulais toucher le soleil ; j'étendais les bras pour embrasser l'horison , & je ne trouvais que le vide des airs. »

» A chaque expérience que je tentais , je tombais de surprise en surprise ; car tous les objets me paraissaient être également près de moi ; & ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main ; & comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue , mes sensations n'étant pas d'accord entr'elles , mes jugemens n'en étaient que plus imparfaits , & le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion. »

» Profondément occupé de moi , de ce que j'étais , de ce que je pouvais être , les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilient ; plus je réfléchissais , plus il se présentait de doutes : lassé de tant d'incertitudes , fatigué des mouvemens de mon ame , mes genoux fléchirent , & je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens ; j'étais assis à l'ombre d'un bel arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendaient en forme de grappe

à la portée de ma main ; je les touchai légèrement, aussi-tôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le tems de sa maturité."

„ J'avais saisi un de ces fruits , je m'imaginai avoir fait une conquête , & je me glorifiais de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier ; sa pesanteur , quoique peu sensible , me parut une existence animée que je me faisais un plaisir de vaincre."

„ J'avais approché ce fruit de mes yeux ; j'en considérais la forme & les couleurs ; une odeur délicieuse me le fit approcher davantage : il se trouva près de mes lèvres ; je tirais à longues respirations le parfum , & goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat ; j'étais intérieurement rempli de cet air embaumé ; ma bouche s'ouvrit pour l'exhâler , elle se r'ouvrit pour en reprendre ; je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin , plus délicat encore que le premier , enfin je goûtai."

„ Quelle faveur ! quelle nouveauté de sensations ! Jusques-là , je n'avais eu que des plaisirs ; le goût me donna le sentiment de la volupté ; l'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession ; je ,

crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, & que j'étais le maître de transformer les êtres."

„ Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second & un troisième fruit, & je ne me laissais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable s'empara peu-à-peu de tous mes sens, appesantit mes membres, & suspendit l'activité de mon ame; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, & ne me présentaient que des images faibles & mal terminées: dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermerent, & ma tête n'étant plus soutenue par la force des muscles pencha, pour trouver un appui sur le gazon."

„ Tout fut effacé, tout disparut; la trace de mes pensées fut interrompue; je perdis le sentiment de mon existence: ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du tems & ne pouvant le mesurer; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, & je sentis seulement que j'avais cessé d'être."

„ Cet anéantissement que je venais

d'éprouver , me donna quelqu'idée de crainte , & me fit sentir que je ne devais pas exister toujours."

„ J'eus une autre inquiétude ; je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être ; j'essayai mes sens, je cherchai à me reconnaître."

„ Mais, tandis que je parcourais des yeux les bornes de mon corps, pour m'assurer que mon existence m'était demeurée toute entière, quelle fut ma surprise de voir à mes côtés une forme semblable à la mienne ! Je la pris pour un autre moi-même ; loin d'avoir rien perdu pendant que j'avais cessé d'être, je crus m'être doublé."

„ Je portai ma main sur ce nouvel être. Quel saisissement ! ce n'était pas moi, mais c'était plus que moi, mieux que moi : je crus que mon existence allait changer de lieu & passer toute entière à cette seconde moitié de moi-même."

„ Je la sentis s'animer sous ma main ; je la vis prendre de la pensée dans mes yeux ; les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie ; j'aurais voulu lui donner tout mon être ; cette volonté vive acheva mon existence ; je sentis naître un fixieme sens."

„ Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau ; je m'apperçus à peine que je perdais le sens de la vue ; j'existais trop pour craindre de cesser d'être ; & ce fut vainement, que l'obscurité où je me trouvais me rappella l'idée de mon premier sommeil. ”



HISTOIRE-MORALE

DE L'HOMME.

Nous nous proposons de faire suivre l'histoire-naturelle de l'homme de celle de son ame & de ses passions. Nous avons même osé commencer un essai sur un objet d'une aussi haute importance, lorsque nous nous sommes rappelé le tableau qu'en a fait le Cardinal de Bernis.

Nos crayons, tout faibles qu'ils eussent été, auraient donné une teinte moins noire, moins affligeante à notre essai, que celle qui regne dans ce tableau énergique que nous allons emprunter. Mais nous ne pouvions balancer dans le choix d'une production de notre plume & de celle d'un poëte aussi distingué que l'est le Cardinal de Bernis. Ceux même de nos Lecteurs qui connaîtront déjà ce morceau, ne pourront que nous approuver d'en avoir fait usage.

Oui, l'homme si rempli des soins de se connaître,
Ne fait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudrait être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,

Déchiré de remords , rongé d'inquiétudes ,
 Triste dans ses loisirs , lassé dans ses études ,
 Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir ,
 Et d'abuser son cœur si facile à trahir.
 Cet homme, en même tems, libre dans ses entraves,
 A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves.
 Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui ,
 Enivré , fatigué de lui-même & d'autrui ,
 Différent , inégal , & cependant le même ,
 Il aime qui le hait , ou déteste qui l'aime.
 Amusé par des riens , les plus vastes projets
 Offrent à son esprit de trop faibles objets.
 Tout irrite ses goûts ; sans remplir son envie ,
 Il abrège ses jours & regrette la vie ;
 Dans ce vaste univers il se trouve borné ;
 Et de l'illusion jouet infortuné ,
 Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire ,
 Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
 L'antiquité du nom l'approche du néant ,
 Et le nain est toujours à côté du géant.
 Plus il fait remonter sa race renommée ,
 Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
 Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
 Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
 Au lieu de l'éclairer , ses lumières le flattent :
 Loin d'élever son cœur , ses passions l'abattent ;
 Il ne jouit de rien en essayant de tout ,
 L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût ,
 L'orgueil une faiblesse insolente où soumise ,
 Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :

L'avarice est la peur de manquer d'un secours ,
 Qui nourrit son espoir & le trahit toujours ;
 Le courage brutal , une terreur extrême ;
 Le point d'honneur sans borne , un oubli de soi-
 même ;

La feinte modestie , un orgueil plus caché ,
 Et la délicatesse , un vice recherché.

L'abandon généreux d'un profit légitime
 Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
 Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
 La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
 La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
 Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
 La régularité prévient le désespoir

D'être forcé de rendre , ou l'horreur de devoir.

Inutiles vertus dont toute la puissance
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;

A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ;
 A ranimer sa force ou nourrir son excès.

Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre ;
 Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
 Qu'on le chasse avec peine , il rentre sans effort ,
 Triomphe dans les fers & survit à la mort.

Quel Alcide nouveau , quelle main agissante
 Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?

Il faut , pour enchaîner ses dragons abattus ,
 Un frein plus assuré que celui des vertus : (1)

(1) Ce vers pourrait-il présenter à quelques-uns de nos Lecteurs un sens différent de celui qu'il renferme ?

Et pour arracher l'homme à sa misère extrême ;
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu
même.



HOMMES SAUVAGES.

L'ON se trompe, quand on croit qu'il est un grand nombre d'hommes, soit en Amérique, soit ailleurs, qui vivent absolument comme des brutes, sans aucun culte religieux, sans aucun indice de l'existence de la raison dans eux. Par-tout l'homme manifeste une intelligence qui l'élève bien au-dessus des autres animaux. Par-tout il se rassemble en peuplades, se fait des cabanes, a un langage qui est propre & à lui & à ses proches.

Mais il est arrivé, plus d'une fois, que des enfans se sont égarés, ou ont été réduits par d'autres circonstances, à vivre dans les bois, avec les bêtes, pendant plusieurs années, & enfin leur sont devenus si semblables, qu'ils en ont pris

Pourrait-il leur paraître tendre à affaiblir l'importance de la pratique des vertus ? Mais nous aimons à croire que nous n'aurons pas des lecteurs aussi peu attentifs, & aussi peu éclairés.

l'habitude de marcher à quatre pattes , de grimper sur les arbres , de manger ce que les brutes mangent ; que leur corps s'est , peu-à-peu , entièrement couvert de poils , qu'ils en ont perdu tout usage de la langue & de la raison ; en un mot , qu'ils en sont devenus complètement sauvages.

En 1694, on prit , en Lithuanie , un jeune homme d'environ vingt ans , qui vivait parmi les ours , était tout velu , & marchait à quatre. Il ne donna d'abord aucun signe de raison , n'avait pas de langage , & pas même une voix humaine. L'on eut beaucoup de peine à l'appriivoiser ; cependant , on parvint à le faire tenir droit en le tenant attaché contre un mur , à manger comme nous , & enfin , même à parler , quoique d'une voix rauque & peu humaine. Jamais il ne put se rappeler de son état de sauvage.

En 1717 , on prit , en Hollande , une fille de dix-neuf ans , qui , ayant été enlevée à ses parens , à l'âge de seize mois , était devenue sauvage , de façon qu'elle ne vivait que de racines & de feuillages ; sa peau était très-brune , dure & rude ; ses cheveux fort longs & fort épais ; & les sons qu'elle articulait n'étaient qu'un vrai bégayement. Cependant , elle marchait debout & portait devant elle une

espece de tablier qu'elle avait fait avec de la paille. D'abord, elle craignait beaucoup la présence des hommes ; mais elle ne tarda pas à se familiariser avec eux ; elle apprit aussi à entendre les signes qu'on lui faisait, même un peu à parler, & assez bien à filer.

On lit, dans le *Mercur*e de France, 1731, l'histoire suivante.

Un chasseur étant près de la riviere de Marne en Champagne, ayant apperçu tout à-coup deux corps noirs sur l'eau, les prit d'abord pour deux poules d'eau & fit feu dessus. Il les vit plonger sur l'instant & reparaitre fort loin de-là sur le rivage, sans donner aucun signe d'avoir été blessées. Il s'approcha, & vit que les prétendues poules étaient deux filles de la grandeur des enfans de dix ans. Elles vivaient ensemble sans que l'on fut d'où elles étaient venues, & allaient elles-mêmes prendre dans les rivières, les poissons dont elles paraissaient faire leur principale nourriture.

Le chasseur les vit sortir de l'eau avec une bonne provision de poissons, qu'elles nettoyerent & laverent tout de suite, & qu'elles mangerent aussi-tôt de très-bon appetit. On remarqua même qu'elles ne mâchaient point les morceaux qu'elles avalaient.

Après leur repas , elles quittèrent le bord de la riviere & s'éloignerent. Un instant après, l'une d'elles trouva un chapelet qui avait été perdu dans la campagne , & se mit à sauter & à crier de joie. Mais bientôt , craignant que sa compagne ne lui enlevât sa trouvaille , elle la cacha , autant qu'elle le put , dans ses mains. Mais sa camarade , qui l'avait apperçu , vint à elle , lui donna un rude coup sur le bras , avec un bâton qu'elle tenait d'une main ; & d'une espee de massue qu'elle tenait de l'autre , elle lui en déchargea un coup si violent sur la tête , qu'elle l'étendit à ses pieds. Sa victoire la combla de joie , & elle s'empressa de se faire une façon de bracelet du chapelet. Cependant , elle commença à s'intéresser à sa compagne , qui se noyait dans son sang ; se mit à chercher des grenouilles , qu'elle écorcha , & dont elle appliqua la peau sur la plaie , afin d'arrêter le sang ; ensuite elle lui enveloppa la tête avec un bandage d'écorces d'arbres , qu'elle détacha avec ses ongles ; l'opération finie elles se séparèrent. La blessée reprit le chemin de la riviere , & l'autre prit celui du village de Songi.

Cette dernière était nu-pied , avait le corps couvert de vieilles guenilles & de
peaux

peaux d'animaux ; ses cheveux étaient relevés sous un bonnet fait d'écorce de courge : elle portait sa massue à la main.

Les premières personnes du village qui l'aperçurent prirent la fuite , croyant que c'était le Diable qui s'avancait vers eux. Il y en eut un qui pensa que le Démon pourrait avoir peur de ses chiens, & il lâcha sur la fille un gros dogue, qui avait le cou garni d'un collier à pointes de fer. Cette fille le voyant venir à elle tout furieux, s'arrêta & l'attendit de pieds fermes. A peine fut-il à sa portée, qu'elle lui appliqua sur la tête un coup de massue qui le renversa roide mort. Elle fit quelques sauts de joie autour du chien mort, puis s'approcha d'une maison dont elle voulut enfoncer la porte ; n'ayant pu en venir à bout, elle reprit le chemin de la campagne , & alla passer la nuit sur un arbre.

Le lendemain, quelqu'un du village conjecturant que le prétendu diable de la veille n'était qu'un homme sauvage, eut l'idée que la soif l'avait contraint de venir à Songi, & il conseilla de lui porter sous son arbre, un seau plein d'eau ; ce qui fut exécuté. Dès qu'elle fut réveillée, elle commença par regarder de tous côtés, & ne voyant personne, elle descendit, en-

fonça son menton dans le seau, & se mit à boire hardiment. Puis, ayant quelque défiance de cet appareil, elle remonta aussi-tôt sur l'arbre. Les payfans alors envoyèrent une femme se promener sous cet arbre, ayant un enfant au bras, & tenant quelques carottes jaunes & des poissons, qu'elle montra à cette fille, en les lui offrant. Celle-ci balança quelque tems, mais enfin elle descendit & courut sur la femme, qui, de son côté, s'approchait toujours des gens qui étaient en embuscade, de façon que la sauvage fut prise par eux. On la conduisit chez le juge du lieu, où, voyant quelques pieces de volaille que le cuisinier venait de tuer, elle sauta dessus, & en prit une qu'elle dépeça & mangea sur le champ; on lui donna encore un lapereau, qu'elle mangea de même, après l'avoir écorché.

Le berger du lieu se chargea d'elle, & la prit dans sa maison pour tâcher de *l'appriivoiser*; mais il en coûta bien de la peine & bien des coups, avant qu'on put seulement l'amener au point de pouvoir la laisser libre dans la maison, sans danger pour ses alentours. Elle avait des doigts très-gros & pleins de force; aussi faisait-elle avec ses mains seules, des trous aux toits, aux parois, aux murailles. Elle cour-

rait sur les toits comme un chat, & passait quelquefois par des trous si petits, que l'on ne pouvait comprendre comment elle avait pu y pénétrer.

Elle s'évada plusieurs fois, mais on la reprit chaque fois. Au bout de quelques années, elle courrait encore assez lestement pour qu'il fut impossible à l'homme le plus ingambe de l'atteindre. Elle grimpait encore sur les arbres presque aussi lestement qu'un écureuil.

On la mit dans un Couvent où elle resta quelques années. Cependant, malgré la vie tranquille & sédentaire qu'elle venait de mener, elle était encore, à la sortie du Couvent, en état de prendre, à la course en rase campagne, un lièvre qu'elle apportait tout vivant aux personnes qui venaient la voir par curiosité.

Quelque peine que l'on prit pour lui faire perdre le goût de la viande crue, des feuilles d'arbre & des racines, on ne put en venir à bout. Se trouvait-elle au bord d'un étang ou d'une rivière, elle se jetait dedans avec tous ses habits, le parcourait jusqu'au fond, & n'en sortait pas sans avoir mangé quelques grenouilles sur la place.

Ce lui fut toujours une amorce

Tant le naturel a de force :

Il se moque de tout ; certain âge accompli
Le vase est imbibé , l'étoffe a pris son pli.

Voyait-elle quelque visage nouveau ,
elle fuyait en poussant des cris épouvantables.

Un jour une personne de distinction
ayant voulu l'avoir à dîner ; il arriva que
de tous les mets qu'on servit sur la table ,
il ne s'en trouva aucun qui fut de son
goût. Lorsque le dernier plat fut servi ,
voyant qu'il ne lui convenait pas mieux
que les autres , elle se leva de table avec
précipitation , prit le chemin du vivier ,
& revint , au bout de quelques instans ,
toute joyeuse , avec un tablier rempli de
grenouilles toutes vivantes , qu'elle se mit
à distribuer aux convives , & affectant
d'en mettre sur les assiettes de ceux qui
repugnaient le plus à en recevoir. Bientôt
les grenouilles furent dans les plats ,
sur les sieges , sur les sofas & par toute la
chambre.

On fit tout ce qu'on put pour adoucir
ses mœurs ; mais tous les efforts possibles
ne changerent point son naturel. Elle aima
toujours la viande crue & le sang chaud ;
de façon que toutes les fois qu'on lui donnait ,
ou qu'elle pouvait attraper un poulet
ou un pigeon , elle ne manquait jamais
de lui ouvrir la tête à belles dents & d'en
sucer le sang.

Elle fut plusieurs fois dangereusement malade, & souvent exposée à une telle misère, que la garde-malade ne put un jour s'empêcher de lui demander comment elle comptait pouvoir suffire à ses besoins dans la suite : à quoi elle répondit : pourquoi Dieu m'aurait-il tiré du milieu des bois, de la société des bêtes, enfin m'eut fait chrétienne pour m'oublier ensuite & me laisser mourir de faim ? C'est une chose impossible ; je ne connais que lui, il est mon pere, il aura soin de moi.

Elle a vécu à Paris, sous le nom de Mademoiselle Le Blanc, & est morte en 1754.



ARITHMÉTIQUE POLITIQUE.

ON entend par Arithmétique politique celle dont les opérations ont pour but des recherches utiles à l'art de gouverner les peuples : telles que celles du nombre des hommes qui habitent un pays ; de la quantité de nourriture qu'ils doivent consommer ; du travail qu'ils peuvent faire ; du tems qu'ils ont à vivre , de la fertilité des terres , &c. On conçoit aisément que ces calculs , s'ils sont fondés , c'est-à-dire , s'ils sont aussi exacts qu'il est possible de les faire , ne peuvent alors qu'être utiles pour la prospérité du pays qu'ils concernent. Mais ils sont souvent plutôt un objet de curiosité que d'utilité.

Le Chevalier Petty , Anglais , est le premier qui ait publié des essais sous le titre d'*Arithmétique politique* : & l'objet de ses calculs est presque toujours pris dans l'Angleterre.

Cet auteur nous fournira une partie des résultats de calculs que nous allons placer ici.

Selon le dénombrement fait par un savant renommé d'Italie ,

L'Europe a	100 millions d'Habitans.
L'Afrique	100
L'Asie . .	500
L'Amérique	300

Total 1000 millions.

En comptant 33 ans pour une génération, ces 1000 millions meurent donc dans cet espace de tems. Par conséquent, le nombre des morts est sur la terre

Chaque année de 30 millions.

Chaque jour de 82,000

Chaque heure de 3,400

Chaque minute de 60

Chaque seconde de 1

Mais comme le nombre des morts est à celui de ceux qui naissent comme 10 est à 12, il naît

Chaque année 36 millions d'ames.

Chaque jour 98,400

Chaque heure 4,080

Chaque minute 72

Chaque seconde 1. 1/10.

Si les hommes ne mourraient pas, il y en aurait aujourd'hui environ 173,000 millions sur la terre. Comme le Continent a pour le moins 1587 billions de pieds quarrés, il en resterait encore pour chaque homme 9100 pieds quarrés.

Il n'y a eu que 171 générations depuis la création jusqu'à nous, en donnant au monde l'âge de 5708.

Dans les villages, il meurt à l'ordinaire de ses habitans un de 40, dans les petites villes un de 32, dans les villes de grandeur médiocre un de 28, dans les plus grandes villes un de 24 à 25, dans tout un pays un de 36, de sorte que de mille hommes vivans il faut compter par an 28 morts.

De 100,000 esclaves, il en meurt dans la Martinique 20,000 par an. De 200 enfans il n'en périt pas tout-à-fait un dans les douleurs de l'enfantement de la mere.

De 1000 enfans nourris du lait de la mere, il n'en meurt tout au plus que 300 au bout de l'an ; mais de mille enfans confiés à des nourrices étrangères, il en meurt 500.

Parmi 115 morts on compte une femme morte en couche, & parmi 400 une seule morte dans l'enfantement.

La petite vérole naturelle emporte à l'ordinaire 8 de 100 qui en sont attaqués.

On a observé qu'elle emporte plus de filles que de garçons.

De 300 inoculés il n'en meurt qu'un.

Selon un calcul fait en Angleterre, il

s'est trouvé parmi 100,000 morts, 7 de l'âge de 100, parmi un million 3 de 116, 2 de 118.

Il est constaté, par l'expérience & l'observation des Médecins, que sur cent personnes qui vivent dans de grandes villes, il n'y aura jamais, dans le courant de l'année, que vingt malades d'un^e mois, ou douze de 15 jours.

On a observé, en consultant les tables sur la mortalité du genre-humain, que quand les femmes ont passé un certain âge, elles vivent ensuite plus long-tems que les hommes.

Les femmes mariées vivent plus long-tems que les célibataires.

Le nombre des vieillards qui meurent dans le tems froid est au nombre de ceux qui meurent dans le tems chaud comme 7 à 4.

Selon l'observation de Boerhaave, les enfans les plus sains naissent aux mois de Janvier, Février & Mars.

Le plus grand nombre des naissances est au mois de Mars & de Février, qui qui doivent être relatifs aux mois de Mai & de Juin.

Le nombre des garçons qui naissent est à celui des filles comme 21 à 20 ou 104 à 100 ; mais comme dans l'enfance il meurt

deux vingt-cinquièmes de garçons plus que de filles, le nombre des hommes & des femmes devient à peu-près égal vers l'âge nubile de l'un & de l'autre sexe.

Le nombre des mariages est à celui des habitans d'un pays comme 175 à 1000.

Dans les pays bien peuplés, on ne peut compter qu'une personne qui se marie sur 50 ou 54.

Dans tout un pays, on ne peut donner que 4 enfans à chaque mariage, l'un portant l'autre. Dans les villes, il n'y a que 35 enfans à compter pour 10 mariages.

Les hommes en état de porter les armes font le quatrième, quelques-uns veulent la cinquième partie des habitans d'un pays.

Le nombre des veuves est pour l'ordinaire à celui des veufs comme 3 à 1; mais celui des veuves qui se remarient est à celui des veufs qui se remarient comme 100 à 120 ou comme 4 à 5.



AVIS IMPORTANS AUX BONNES MERES.

PRESQU'AUSSITOT que les enfans sont nés, avant qu'ils s'endorment, & toutes les fois qu'ils se réveillent, ils cherchent à tetter. Il faut profiter de cette indication naturelle pour leur donner le sein, fut-ce même pendant la nuit, plutôt pour les purger que pour les nourrir. Lorsqu'on manque le premier moment où l'enfant cherche à tetter, on est ordinairement plusieurs heures sans pouvoir leur faire prendre le sein, qui pendant ce tems s'emplit de lait & cause des souffrances proportionnées à la longueur de ce retard.

Les femmes qui ont beaucoup de lait ont le sein gonflé & tendu douze ou quatorze heures après leur accouchement. Les bouts sortent alors plus difficilement, & l'enfant en conséquence, a de la peine à les prendre. Si l'on attend au deuxième ou troisième jour il ne peut souvent plus les saisir. S'il les prend ce n'est qu'avec peine, & la mère souffre beaucoup, parce que la peau est très-tendue par la plénitude du sein, & qu'elle est même irritée

& enflammée par la fièvre du lait que la femme a eue, & qu'elle n'aurait point ou presque point eue, si elle avait donné à tetter dans les premières heures après l'accouchement.

Si l'on n'a pas soin de faire détendre promptement le sein par des cataplasmes lorsqu'il est trop plein, le lait s'y arrête, y prend un caractère de corruption, & finit par causer des accidens.

On dit communément que toutes les femmes souffrent des bouts à la première nourriture, parce qu'il faut que les cordons se cassent; cela n'est point vrai. Ces prétendues cordes ne sont autre chose que de petits vaisseaux qui se rompent lorsqu'il y a irritation par l'amas & le séjour du lait dans le sein.

Lorsque la mère commence assez-tôt, & qu'elle donne assez souvent à tetter pour ne pas laisser séjourner le lait & tendre la peau, elle ne sent point ces tiraillemens, & les bouts ne s'applatissent pas, même la première fois qu'elle allaite.

Le liquide qui sort du sein le premier jour après l'accouchement n'est que de la sérosité propre à purger l'enfant; il prend ensuite de la consistance & devient nourrissant. Comme il n'y a pas d'amas de lait dans les seins les premières heures

après l'accouchement, la femme ne s'apperçoit pas qu'elle en a; cependant l'enfant tire, & il avale. Mais comme il remonte plus de lait que l'enfant n'en tire, elle s'apperçoit davantage de son existence dans le sein le second jour; le troisième ou quatrième il y a surabondance; le sein picotte lorsque le lait monte; la mère en sent le mouvement, parce qu'il tend la peau; & beaucoup de femmes concluent que le lait ne gonfle le sein que du jour qu'il monte. D'après cette opinion, on a regardé cette époque comme le moment propre à commencer à donner le sein.

Il est dangereux d'adopter des systèmes qui tendraient à régler les enfans, dès leur naissance pour les heures de tetter. En prenant peu de lait à chaque fois, mais en en prenant souvent, leur estomac est moins fatigué que lorsqu'ils en prennent rarement & trop à la fois. Quand ils ont quelques mois, ils s'accoutument tout naturellement à tetter moins souvent, & il n'est pas si incommode de remplir la nuit cette fonction respectable. Tout est habitude, on se rendort très-facilement ensuite, & l'on dort d'un meilleur sommeil. Lorsqu'on dit que de donner à tetter la nuit, échauffe, l'on est bien dans l'ex-

reur , & l'on y jette les nourrices qui se le persuadent facilement. Bien au contraire, le lait qui a passé la nuit dans leur sein est capable de les agiter, de les échauffer, & de plus il est de mauvaise qualité pour les enfans.

Pour que la femme ne se fatigue pas lorsqu'elle donne à tetter, il faut qu'elle se couche de son long, les reins & la tête un peu élevés & soutenus, qu'elle se tourne sur le côté, & passe un bras sous le cou de l'enfant. Lorsqu'elle trouve une attitude bonne, il est bien qu'elle garde un peu de tems l'enfant auprès d'elle, & sur son sein, afin qu'il se mette bien en train à tetter. Les nouveaux nés tirent peu de lait à la fois & s'endorment sur le sein presque aussitôt. La chaleur de la mère est la meilleure que l'on puisse leur procurer ; la quantité des vêtemens & la chaleur du feu leur nuisent, sans les bien réchauffer.

Il est, on ne peut pas plus intéressant pour les succès de l'allaitement que la nourrice & le nourrisson soient conduits de la manière la plus simple & la plus conforme aux vues de la nature. Tout ce qui peut étourdir, inquiéter, tracasser, échauffer la mère doit être évité avec soin. Les visites, l'embarras d'un grand

nombre de personnes qui habitent dans sa chambre les premiers jours ne peuvent que lui être contraires , ainsi que le soin outré de la garantir du froid. C'est une très-mauvaise habitude que celle de fermer les rideaux autour du lit ; on concentre par-là les mauvaises odeurs ; l'on appauvrit l'air que la malade respire , on lui chauffe la tête. Il faut l'arranger de manière qu'elle soit toujours au même degré de chaleur sans suer ; le froid arrêterait la transpiration , & pourrait causer des engorgemens dans les seins ; les sueurs feraient dissiper les parties les plus déliées des humeurs.

La chambre d'une femme en couche est toujours assez chaude , pour qu'il soit nécessaire de garnir l'accouchée plus que dans un autre tems ; on évite par-là le passage subit du chaud au froid. Il ne faut pas qu'une femme en couche s'expose à se blesser en voulant marcher trop tôt ; mais elle peut , sans danger , lorsqu'elle a donné à tetter dès le premier jour se tenir sur une chaise longue le cinquième jour de sa couche , si elle n'a pas le sein gonflé , & même plutôt en été. Elle peut changer de linge en même tems , & faire renouveler l'air de sa chambre. Tout cela étant fait avec précaution contribue beau-

coup à donner promptement des forces & de l'appetit.

La quantité d'alimens doit être réglée sur le besoin qu'elle a de manger. Quoique la femme nourrisse, il ne faut pas qu'elle prenne des alimens uniquement dans la vue de ne pas se laisser épuiser : ce qu'on mange sans appetit fatigue l'estomac. Il est prudent qu'elle ne fasse point usage de viande pendant les sept ou huit premiers jours, & qu'elle ne boive que de l'eau rougie qui ne soit ni chauffée ni rafraichie.

S'il arrive quelquefois, ce qui est néanmoins bien rare, que la mère manque de lait, on lui fera manger des lentilles, des farineux, de la laitue cuite, des légumes cuits, des fruits bien mûrs, & qui n'ayent point d'acide. Elle pourra boire de la bière, mais peu à la fois, & dans le cas seulement où elle n'aurait point l'estomac trop faible pour supporter cette boisson. Elle s'interdira les alimens épicés & salés, les liqueurs & tout ce qui est échauffant. Elle se couchera de bonne heure & se lèvera matin, elle évitera les appartemens trop chauds, fera un exercice modéré & se tiendra au grand air le plus souvent qu'elle pourra. Il faut cependant remarquer que la quantité du lait n'est pas le

principal objet à envisager , c'est la qualité ; & il arrive souvent qu'une femme paraît ne pas avoir du lait dans les seins, & que malgré cela l'enfant profite à merveille.

Il n'est point vrai que le sein se déforme en donnant à tetter ; ce qui le fâne & qu'il est prudent d'éviter , c'est de mettre des topiques en sevrant , pour détourner le lait. Plus une femme nourrit longtems , plus elle a de facilité à sevrer. Elle doit choisir pour cela l'été : le lait s'évacue plus aisément alors. Il faut s'y préparer un mois d'avance , en donnant moins souvent à tetter , jusqu'à ce que l'enfant soit à deux fois par jour. Lorsque la femme voudra cesser tout-à-fait elle se garnira le sein , elle fera beaucoup d'exercice , elle évitera l'humidité , elle mangera un peu moins , elle boira de l'eau de chiendent , elle prendra quelques lavemens , & se purgera quelques jours après.

La plupart des femmes sont dans l'opinion que les enfans n'ont pas de chaleur , & pour qu'ils n'aient pas froid on les étouffe dans les vêtemens , on les fait suer , on les prive d'air pendant les premières semaines de leur naissance , ensuite toutes les fois qu'il fait du vent ; en sorte qu'ils passent les trois quarts de l'année renfer-

més , étouffés dans leurs hardes & dans leurs lits. Dès qu'un enfant soigné de cette manière prend l'air , ou qu'on lui ôte la moindre chose de ce qui le garnit, il s'enrhume ou il a des coliques ; de-là l'on conclut qu'il faut le renfermer , & le regarnir de même lorsqu'il fait chaud. En effet on y est obligé lorsqu'on l'a accoutumé à ce genre de vie ; on ne s'aperçoit pas que c'est la manière dont on l'a gouverné qui l'a rendu frilleux. On continue , & l'on empêche par-là le progrès de ses forces , au point qu'il reste délicat toute sa vie. Le froid n'enrhume que parce qu'on a eu chaud auparavant ; il est donc très-avantageux d'accoutumer par degré les enfans à l'air , afin de ne pas être obligé de les tenir renfermés au moindre froid ; ce qui leur fait un tort considérable. La chaleur , lorsqu'elle est étrangère affaiblit ; les enfans qu'on renferme marchent tard & ont de la peine à faire les dents. Chaque fois qu'on arrange un enfant trop garni , on lui arrête la transpiration , ou du moins on court risque de la lui arrêter , & par conséquent de lui faire prendre un rhume.

Lorsqu'un enfant vient au monde il faut le laver ; l'eau suffit. Le vin qu'on y mêle ordinairement est inutile ; un peu de

l'eau bien délayé est reconnu pour ce qu'on y peut mettre de mieux. L'eau peut être légèrement tiède ; mais il faut bien se garder de la chauffer.

Lorsqu'on couche l'enfant il faut se servir, préférablement, de coussins garnis de paille d'avoine bien sèche, ne point mettre de plumes sous lui, le laisser libre dans ses langes, & regarder souvent si le cordon du nombril ne se délie point. Au lieu de la quantité de couvertures dont on le surcharge ordinairement, il faut le mettre à portée de recevoir la chaleur de sa mère.— Si une femme accouchait sans avoir recours aux pratiques que nos usages ont introduites, son enfant resterait auprès d'elle, & collé sur elle aussitôt qu'il serait au jour.

Il faut avoir soin de mettre un nouveau né sur le côté, afin qu'il rende facilement des flegmes. Il ne faut le tenir sur le bras que le moins qu'on peut ; cette attitude lui fait donner une mauvaise tournure aux genoux.

Il est nécessaire de leur donner beaucoup de mouvement, & de ne pas les laisser longtems dans la même situation quand ils sont éveillés.

Lorsqu'un enfant commence à tetter, on ne doit point lui donner d'autre nour-

riture ; le lait de la mère suffit longtems les autres alimens dans les premiers mois. sur-tout la *bouillie*, lui donnent des indigestions, qu'on prend pour des tranchées.

Il faut bien se garder pour l'ordinaire de lui donner des huiles quand on croit qu'il a des tranchées ; elles sont lourdes & indigestes, & augmentent la cause du mal qu'on veut détruire : si l'on croyait qu'un enfant eut absolument besoin de manger, on pourrait lui donner un peu de biscuit ou plutôt de la soupe. On ne doit lui donner de la bouillie que rarement, & faite avec de la farine cuite au four : il serait encore mieux de la faire avec de la mie de pain bien réduite en poudre.

Lorsque les enfans n'ont point de tranchées, ils dorment presque toujours pendant les deux premiers mois après leur naissance ; il faut les laisser jouir de ce repos & ne leur rien faire qu'ils ne soient bien éveillés. Quand on a interrompu leur sommeil plusieurs fois de suite, ils ont de la peine à le reprendre, ils s'agitent, ils crient, on croit qu'ils ont des tranchées, on leur donne des drogues qui leur en causent & par-là on leur nuit beaucoup. Lorsqu'ils ont véritablement des tranchées, un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer, c'est de leur don-

ner du mouvement , & de leur faire prendre des yeux d'écrevisse , de l'eau de miel & du fyrop de chieorée.

Il ne faut couvrir leur berceau que d'une gase, ou d'une toile la plus claire que l'on ait , pour les garantir des insectes , & afin que l'air puisse toujours agir sur eux. Les mauvaises odeurs font un effet prodigieux & funeste sur les petits enfans ; il faut avoir grand soin de renouveler souvent l'air de leur chambre & de n'y laisser aucune malpropreté.

Lorsque les enfans sont mouillés, il faut les essuyer avec du linge sec, mais jamais chaud , & les laver avec de l'eau froide (ou imperceptiblement tiédie) au moins deux fois par jour dans les plis des cuisses avec une éponge fine ; par ce moyen les enfans les plus gras ne se couperont point , & n'auront pas des rougeurs ni des cuiffons qui les font crier.

Il importe beaucoup de fortifier les reins & les genoux des enfans ; on arrive à ce but en leur lavant dans la belle saison tout le corps avec de l'eau froide.

Il faut encore leur laver le derrière des oreilles & la tête entière, en évitant d'appuyer sur la fontanelle , & la leur broffer souvent , pour empêcher qu'il ne se forme ce que les nourrices appellent le *chapeau*.

- Il est très à souhaiter que les enfans aient le ventre libre lorsqu'ils font les dents, ce relâchement les garantit des convulsions qu'ils auraient s'ils étaient constipés. Ils doivent en touttems évacuer tous les jours; s'ils y manquent il faut leur faire boire de l'eau de miel, & leur appliquer un petit suppositoire de savon; & si la constipation durait trop, il faudrait leur faire prendre un peu de syrop de manne.

Il faut tâcher de leur donner à tetter jusqu'à ce qu'ils aient une vingtaine de dents, parce qu'à chaque fois qu'il leur en pousse, leur estomac est plus faible qu'à l'ordinaire, & ils digèrent difficilement ce qu'ils mangent alors. C'est une erreur absurde de croire que les enfans qui tettent longtems, ont l'esprit lourd & tardif; le lait de la mère leur convient en touttems, & ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut.

Nous aimons à croire qu'il est devenu moins nécessaire aujourd'hui d'appuyer sur les inconvéniens nombreux qu'on évite en nourrissant ses enfans soi-même. Nous donnerions de justes remords aux mères qui ne se sont pas soumises à ce devoir aussi sacré qu'il est doux à remplir, si nous leur présentions le tableau de tous les maux auxquels elles ont inhumainement exposés

ers enfans en les abandonnant à des
ns mercenaires.

Supposons d'ailleurs la meilleure vo-
té chez une nourrice de la campagne,
e péchera toujours par ignorance. Plus
e aimera son nourrisson , plus elle le
ndra frilleux , parce qu'elle aura peur
il ait froid , même en été : elle l'affom-
era de hardes , de couvertures de toutes
èces , & l'affaiblira. Le peu de précau-
ons que les mères négligentes prennent
our garantir leurs enfans du froid , est jus-
ment ce qui les dédommage en partie
les mauvais soins qu'elles ont d'eux.

De quelque côté qu'on se tourne l'on
e trouve qu'inconvéniens , quand on
ecarte de la nature & qu'on fait passer
un enfant dans des maisons étrangères
etems qu'il est essentiel qu'il passe auprès
de sa mère.

Un enfant une fois parvenu à l'âge
deux ans , s'il est fort , pourrait abso-
ment se passer des soins de la mère ; il
rle , il marche seul , il a des dents ; mais
ant cet âge il n'y a que la tendresse
aternelle & les attentions inquiètes d'une
ère qui puissent suffire à tous ses besoins.
-- C'est une erreur de croire qu'on sup-
ée à tous ces devoirs à force d'argent ,
qu'on se fasse aimer des enfans au

même degré que si on les avait nourris. En leur faisant oublier la nourrice, on leur a donné la première leçon d'indifférence & d'ingratitude. La séparation de la nourrice cause à ceux qui sont sensibles un chagrin cruel qui nuit à leur santé. Ils s'attachent ensuite à la première personne qui s'empare d'eux, ordinairement c'est à la bonne , & la politesse est pour la mère. Ceux qui ne changent point de mère conservent leur attachement pour elle toute leur vie , à moins que par la suite elle n'ait avec eux une conduite mal-entendue.



**DES MONSTRES , DES NAINS
ET DES GÉANS.**

ON entend par monstres parmi les hommes & les bêtes ceux qui naissent avec une conformation contraire à l'ordre de la nature. S'il n'y avait qu'une différence légère & superficielle , si l'objet ne frappait pas avec étonnement , on ne donnerait pas le nom de monstre. L'on a beaucoup disputé sur la cause qui produisait de tels êtres , parmi quelques conjectures raisonnables l'on en a avancé marquées au coin de la plus grande absurdité. Un fameux auteur Danois , par exemple , attribue cette cause aux comètes. C'est une chose curieuse , mais bien honteuse pour l'esprit humain , que de voir ce grand médecin traiter les comètes comme des abcès du ciel , & prescrire un régime pour se préserver de leur contagion.

Nous laisserons aux savans de combattre sur les explications des phénomènes naturels ; peut-être enfin résultera-t-il quelque lumière du choc de leur opinion. Nous leur laisserons aussi la tâche de rassembler les citations des monstres qui ont

étonné le plus par leur étrange conformation. Ce sujet n'est pas gai , & peut-être n'est-il nullement instructif. On en pourra juger par la courte description du monstre dont parle un estimable Académicien de Berlin. „ Qu'on se figure un enfant venu à terme, long de deux pieds quatre pouces, dont la tête est énorme. & le visage affreux, ayant au milieu d'un vaste & large front un œil rougeâtre, sans sourcils ni paupières, mais très-enfoncé dans un trou carré; ayant immédiatement au-dessous de cet œil une excroissance de la forme la plus bisarre Il est pénible de songer aux sensations douloureuses & déchirantes d'un père & d'une mère à la vue de cet objet.

Il est pourtant d'autres singularités sur lesquelles l'observateur peut s'arrêter sans éprouver un sentiment aussi affligeant. Par exemple, des doigts surnuméraires se voient assez souvent. Mais, ce qui pourra paraître curieux, c'est qu'il est des familles chez lesquelles cette défectuosité est héréditaire. M. de Maupertuis rapporte, qu'il y en a eu long-tems une à Berlin. Un autre auteur en a vu une à Malthe. Il y avait, il y a quelques années, en France, de ces familles sexdigitaires dans plusieurs paroisses du ci-devant Bas-Anjou; & ce qui pourra

paraître frappant, c'est que souvent, ainsi qu'il en est de la goutte & d'autres maladies héréditaires, celui des individus de ces familles qui naît sans cette difformité, fait des enfans qui n'en sont point exempts.

On entend par Géans les hommes au-dessus de la taille de six pieds & demi. Mais l'on ne croit plus à ces Géans énormes, dont parlent plusieurs auteurs anciens. L'on ne croit plus de même à l'existence de ces Patagons ni à ces autres peuples de Géans, dont on a cherché trop long-tems à nourrir notre crédulité. (1) Une taille de huit à neuf

(1) Nous trouvons la note suivante dans un ouvrage estimé. "Après bien des débats, il se trouve que les Patagons mieux connus, ne sont que des hommes d'une belle taille, plus grands que le commun des matelots, mais sans mériter le titre de Géans. C'est toujours une singularité, cependant, que cette nation qui, dans un pays très-froid, est d'une taille plus avantageuse que le commun des Européens, & qui sur-tout surpasse de beaucoup la taille des peuples de l'Asie & de l'Amérique septentrionale, qui habitent des pays de la même température, & qui, généralement sont très-petits. La taille des Patagons ne descend presque jamais au-dessous de cinq pieds sept à huit pouces, & elle va jusqu'au-delà de six. Aucune nation de l'Europe

pieds paraît être le dernier terme de celle de l'homme.

Très-souvent, l'on a pris des ossemens d'éléphans, de bêtes marines, même, pour des os de géans. Le fémur qu'on a déterré près de Lucerne paraît de cette espece.

Les Géans dont il est parlé dans les livres Saints sont des prodiges qui ne contrarient en rien la règle générale de la nature.

On lit dans l'Encyclopédie : „ Nous avons vu *Magrath*, dont la taille a été constatée : il avait sept pieds de Roi. Un Suédois, de la garde de Frédéric Guillaume, Roi de Prusse, passa de beaucoup cette taille ; il avait huit pieds six pouces de haut ; c'est-là la plus haute taille connue. ”

On regarde vulgairement comme des nains les hommes qui ont une taille au-dessous de quatre pieds.

Peut-être, il faut mettre en doute la grande petitesse de la taille du fameux nain Lucius, dont Auguste donna le spectacle au peuple de Rome. Il n'avait, dit-

n'égale ces mesures. Les Suisses, les Bernois sur-tout, sont généralement d'une taille approchante ; mais il y a toujours des hommes entr'eux qui ne passent pas cinq pieds.

on, que dix-neuf pouces de haut, & ne pesait que dix-sept livres : sa voix était tonnante.

Il est moins d'usage aujourd'hui que dans les tems passés, de rechercher ces sortes de pygmées pour les amusemens des Souverains de l'Europe ; mais ils sont encore de requête à la Cour du Grand-Seigneur ; ils tâchent de le divertir par leurs singeries, & ce prince les honore souvent de quelques coups de pied.

Deux de ces êtres si fort disgraciés de la Nature, BORWILASKY & BÉBÉ, sont célèbres dans les Lettres ; l'un & l'autre ne sont morts que depuis quelques années.

Borwilasky, gentilhomme Polonais, avait vingt-huit pouces de haut ; il était très-bien fait ; il joignait à des manieres gracieuses des reparties spirituelles ; sa mémoire était bonne, son jugement sain, son cœur sensible & très-susceptible d'attachement. Il était fort instruit dans la Religion catholique, lisait, écrivait & calculait bien. Son pere & sa mere étaient de taille ordinaire, & ont eu six enfans. Son frere aîné n'a eu que trente-quatre pouces de haut ; & sa sœur, qui était la moins âgée, n'avait que vingt-un pouces à l'âge de six ans. Ces nains, en venant au monde, représentaient une masse

informe , presqu'aussi large que longue : leur tête , leur menton , leur corps ne se font déployés que par degrés.

Bébé , nain du Roi de Pologne , néquit dans les Vosges , de deux honnêtes villageois , sains , bien faits , & travaillant à la terre. Sa mere , malgré toutes les apparences ordinaires , ne pouvait se persuader d'être grosse , lorsqu'elle le fut de cet enfant. Cependant , au bout de neuf mois , elle le mit au monde , après avoir souffert les douleurs de l'accouchement pendant deux fois vingt-quatre heures : il était long , au moment de sa naissance , d'environ neuf pouces , & pesait quinze onces. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine ; sa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie sur le mamelon. Un sabot à moitié rempli de laine lui servit de berceau. Son accroissement fut proportionné à sa petitesse première , jusqu'à l'âge de douze ans : à cet âge , la nature parut faire un effort ; mais cet effort n'étant pas uniformément soutenu , l'accroissement fut inégal dans quelques parties ; & sa taille enfin s'arrêta à trente-six pouces.

Il n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence : il n'a pu , en conséquence , jamais recevoir aucune notion de l'Être Suprême & de l'immor-

talité de l'âme ; & il est mort âgé de vingt-deux ans , avec tous les caractères d'une extrême vieillesse.

Nous avons vu ici , à Laufanne , & qu'on montrait comme une curiosité de foire, un nain monstrueux , qu'on ne pouvait voir sans éprouver le sentiment le plus pénible , & dont même le souvenir ne peut, ce nous semble, se retracer aux âmes sensibles sans les affliger. Il n'avait que deux pieds & demi de haut ; sa tête était belle ; son regard doux & noble annonçait de l'âme & de la sensibilité ; mais il n'avait ni bras, ni jambes, ni cuisses ; c'était un tronc isolé & vivant, qui devait toujours être placé dans une espèce d'étui pour rester debout. Cet infortuné s'exprimait avec facilité ; il nous parla des privations auxquelles il était soumis , avec quelques détails & le sentiment le plus profond de sa misère.



DES VARIÉTÉS

DANS L'ESPECE HUMAINE.

TOUT ce que nous avons dit jusqu'ici de l'homme, de sa formation, de son développement, de ses sens, &c. ne fait encore que l'histoire de l'individu; celle de l'espece demande un détail particulier, dont les faits principaux ne peuvent se tirer que des variétés qui se trouvent entre les hommes de différens climats. La premiere & la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur, la seconde est celle de la forme & de la grandeur, & la troisieme est celle du naturel des différens peuples.

On sent bien que nous ne pourrons parcourir que très-rapidément & en ne les considérant que très-généralement, ces divers objets, qui, chacun pourraient fournir à un ample traité.

L'on trouve en Laponie & sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une figure bisarre, & dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ils ont le nez camu & écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun

& tirant sur le noir, les paupières retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses & relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lisses, la peau bafanée; ils sont très-petits, trapus quoique maigres; la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, & les plus grands n'en ont que quatre & demi. Ils ont tous à peu près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides. Les Lapons Danois ont un gros chat noir auquel ils disent tous leurs secrets & qu'ils consultent dans toutes leurs affaires, qui se réduisent à savoir s'il faut aller ce jour-là à la chasse ou à la pêche. Chez les Lapons Suédois, il y a dans chaque famille un tambour pour consulter le Diable; & quoiqu'ils soient robustes & grands chasseurs, ils sont si peureux qu'on n'a jamais pu les faire aller à la guerre. Gustave Adolphe avait entrepris d'en faire un régiment, mais il ne put jamais en venir à bout; il semble qu'ils ne peuvent vivre que dans leur pays & à leur façon. Ils se servent, pour courir sur la neige, de patins fort épais de bois de sapin, longs d'environ deux aunes, & larges d'un demi pied;

ces patins sont relevés en pointe sur le devant, & percés dans le milieu pour y passer un cuir qui tient le pied ferme & immobile; ils courent sur la neige avec tant de vitesse qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers à la course; ils portent un bâton ferré, pointu d'un bout & arrondi de l'autre : ce bâton leur sert à se mettre en mouvement, à se diriger, se soutenir, s'arrêter, & aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent à la course; ils descendent avec ces patins les fonds les plus précipités & montent les montagnes les plus escarpées. On prétend que les Lapons Moscovites lancent un javelot avec tant de force & de dextérité, qu'ils sont sûrs de mettre, à trente pas, dans un blanc de la largeur d'un écu, & qu'à cet éloignement ils perdraient un homme d'outre en outre.

Leur pain n'est que de la farine d'os de poissons, broyée & mêlée avec de l'écorce tendre de pin ou de bouleau; leur boisson est de l'huile de baleine & de l'eau, dans laquelle ils font infuser des grains de genièvre. Ils vivent sous terre ou dans des cabanes presque entièrement enterrées & couvertes d'écorce d'arbre ou d'os de poisson à quelques-uns font des tranchées souterraines pour commu-

niquer de cabane en cabane chez leurs voisins pendant l'hiver. Une nuit de plusieurs mois les oblige à conserver de la lumière dans ce séjour, par des espèces de lampes qu'ils entretiennent avec la même huile de baleine qui leur sert de boisson. L'été, ils ne sont gueres plus à leur aise que l'hiver, car ils sont obligés de vivre continuellement dans une épaisse fumée; c'est le seul moyen qu'ils aient imaginé pour se garantir de la piqure des moucheron, plus abondans peut-être dans ce climat glacé qu'ils ne le sont dans les pays les plus chauds. Avec cette manière de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une vieillesse extrême : ils brûlent du plus grand amour pour leur patrie, & languissent, meurent de regrets quand ils en sont éloignés. Au reste, comme l'a dit un de nos poètes :

Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grace & sans
beauté.

Un Lapon vanterait les glaces, les frimats,
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la
guerre.

La nation Tartare, prise en général, occupe en Asie un terrain vingt fois plus grand que celui de la France. Ils ont le haut du visage fort large & ridé, même dans leur jeunesse, le nez court & gros, les yeux petits & enfoncés, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long & avancé, les dents longues & séparées, le teint basané, la barbe par petits épis; les plus laids de tous sont les Calmuques, dont l'aspect a quelque chose d'effroyable. Ils mangent de la chair de cheval, de chameau crue ou un peu mortifiée sous la selle de leurs chevaux, ils mangent aussi du poisson desséché au soleil. Leur boisson la plus ordinaire est du lait de jument fermenté avec de la farine de millet. La plupart de ces peuples n'ont aucune retenue dans leurs mœurs, aucune décence; ils sont tous voleurs, & vivent dans une intimité curieuse avec leurs chevaux.

Les Tartares, en général, sont fiers & belliqueux, chasseurs; ils aiment la fatigue, l'indépendance, & sont durs & grossiers jusqu'à la grossièreté.

Les Chinois ont des mœurs tout opposées; ce sont des peuples mous, pacifiques, indolens, superstitieux, soumis, dépendans jusqu'à l'esclavage, cérémo-

nieux , complimenteurs jusqu'à la fadeur & à l'excès. Ils ont les membres bien proportionnés, & sont gros & gras , ils ont le visage large & rond, les yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit & écrasé ; ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre, & fort peu au menton ; ceux d'entre eux qui habitent les Provinces méridionales ont le teint basané ; ceux qui habitent les Provinces du milieu sont blancs comme les Allemans.

Les Siamois sont plutôt petits que grands, & ont le corps bien fait ; mais la figure de leur visage tient moins de l'ovale que du losange ; il est large & élevé par le haut des joues, & tout d'un coup leur front se rétrécit & se termine autant en pointe que leur menton. Leurs oreilles sont naturellement plus grandes que les nôtres ; & plus elles sont grandes, plus ils les estiment.

Il y a dans l'isle de Java, une nation qu'on appelle CHACRELAS. Ces Indiens sont blancs & blonds, ont les yeux faibles, & ne peuvent supporter le grand jour ; au contraire, ils voient bien la nuit, & le jour ils marchent les yeux baissés & presque fermés.

Les habitans de l'isle Formose ~~sont~~ de petite taille ; la plupart ont le visage large ; les femmes ont de la barbe comme les hommes , le teint jaune-noir ; il y en a aussi de jaunes-blanches & de tout-à-fait jaunes.

C'est dans cette île, (observe M. de Buffon) où Struys dit avoir vu, de ses propres yeux, un homme qui avait une queue longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux, & fort semblable à celle d'un bœuf ; cet homme à queue assurait que ce défaut, si c'en était un, venait du climat ; & que tous ceux de la partie méridionale de cette île avaient des queues comme lui. Je ne fais, ajoute notre célèbre naturaliste , si ce que dit Struys des habitans de cette île mérite une entière confiance , & sur-tout si le dernier fait est vrai. La plupart des écrivains qui ont parlé de l'île Formose n'ont fait aucune mention de ces hommes à queue, mais ils semblent s'accorder sur un fait qui peut-être est tout aussi extraordinaire, c'est qu'il n'y est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur soit libre de se marier long-tems avant cet âge.

On dit, qu'avant l'arrivée des Euro-

péens chez eux , les habitans des îles Marianes ou des Larrons n'avaient jamais vu de feu ; qu'ils furent frappés du plus grand étonnement quand ils en virent pour la première fois. Leur taille est haute, & ils ont tant d'embonpoint qu'ils en paraissent enflés ; mais cet embonpoint ne les empêche pas d'être souples & agiles.

Les habitans de la côte de la nouvelle Hollande sont peut-être les gens du monde les plus misérables , & ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes ; ils sont grands , droits & menus ; ils ont la tête grosse ; leurs paupières sont toujours à demi fermées ; ils prennent cette habitude dès l'enfance , pour garantir leurs yeux des moucheron qui les incommodent beaucoup. Leur visage est long , d'un aspect très-désagréable. Ils n'ont point d'habits , point de maisons , point de lit ; ils couchent à terre sans aucune couverture. Ils sont sans pain , sans grains , sans légumes ; leur seule nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierres dans de petits bras de mer.

Les Mogols & les autres peuples de la presqu'île de l'Inde ressemblent assez aux

Européens par la taille & par les traits , mais ils en different plus ou moins par la couleur. Les Mogols sont olivâtres , quoiqu'en langue indienne *Mogol* veuille dire blanc.

On trouve dans le Calicut de certains hommes & de certaines femmes qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme ; cette difformité n'est point une maladie ; elle leur vient de naissance ; il y en a qui n'ont qu'une jambe , & d'autres qui les ont toutes les deux de cette grosseur monstrueuse ; la peau de ces jambes est dure & rude comme une verrue ; avec cela , ils ne laissent pas que d'être fort dispos.

Les Persans ressembtent assez aux Mogols. Les femmes du golfe Persique ont la coutume , ainsi que la plupart des femmes Indiennes , de se passer dans le cartilage du nez des anneaux & une épingle d'or au travers de la peau du nez près des yeux. Xenophon , en parlant des Persans , dit qu'ils étaient la plupart gros & gras ; aujourd'hui , dit-on , ils sont maigres & secs , ont le teint olivâtre , les cheveux noirs & le nez aquilain. Leur sang est naturellement grossier ; mais , en

général, il est devenu présentement fort beau par le mélange du sang Georgien & Circassien. Ceux dont l'éducation a été soignée sont fort polis ; & le plus grand nombre d'entr'eux ont beaucoup d'esprit, l'imagination vive, prompte & fertile ; la mémoire aisée & féconde ; ils sont galans, aiment le luxe, la dépense ; & ils s'y livrent jusqu'à la prodigalité.

Les Persans, les Turcs, les Maures se sont policés jusqu'à un certain point ; mais les Arabes sont demeurés, pour la plupart, dans un état d'indépendance qui suppose le mépris des loix ; ils vivent comme les Tartares sans règle, sans police, & presque sans société ; le larcin, le rapt, le brigandage sont autorisés par leurs chefs ; ils se font honneur de leurs vices ; ils n'ont aucun respect pour la vertu ; & de toutes les conventions humaines ils n'ont admis que celles qu'ont produit le fanatisme & la superstition.

Les Egyptiens, quoique voisins des Arabes, diffèrent beaucoup d'eux dans leurs coutumes. Leurs femmes sont fort brunes, ont les yeux vifs ; leur taille est au-dessous de la médiocre, & elles sont beaucoup d'enfans. Les écrivains s'accor-

dent pour dire que leur conversation est fort ennuyeuse. Quoique les femmes soient communément assez petites en Egypte, les hommes sont d'une haute taille, & de couleur olivâtre. Les défauts les plus naturels aux Egyptiens sont l'oisiveté & la poltronnerie; ils ne sont presque qu'autre chose tout le jour que boire du café, fumer, dormir, ou demeurer oisifs en une place, ou causer dans les rues; ils sont fort ignorans, & cependant pleins d'une vanité ridicule.

Les Cachemiriens sont renommés pour la beauté; les femmes sur-tout sont très-belles. Le sang de Georgie est encore plus beau que celui de Cachemire; on ne trouve pas un laid visage dans ce pays; & la Nature a répandu, sur la plupart des femmes, des graces qu'on ne voit pas ailleurs; elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture; elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux, ils ont naturellement de l'esprit, & ils seraient capables des sciences & des arts; mais leur mauvaise éducation les rend très-ignorans & très-vicieux; & il n'y a peut-être aucun pays dans le monde où le libertinage & l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Georgie.

Les femmes sont aussi fort belles & fort blanches en Circassie. Elles ont le plus beau teint & les plus belles couleurs du monde ; elles ont les yeux grands, doux & pleins de feu ; le nez bien fait, les lèvres vermeilles, la bouche riante & petite. Elles ont le cou & la gorge parfaitement bien faits ; la peau blanche comme neige, la taille grande & aisée, les cheveux du plus beau noir. Elles portent un petit bonnet d'étoffe noire, sur lequel est attaché un bourlet de même couleur ; mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que les veuves portent, à la place de ce bourlet, une grande vessie de bœuf ou de vache des plus enflées, ce qui les défigure merveilleusement. — S'il arrive que le mari ne soit pas content de sa femme & qu'il s'en plaigne le premier, le Seigneur du lieu envoie prendre la femme & la fait vendre, & en donne une autre à l'homme qui s'en plaint ; & de même, si la femme se plaint la première, on la laisse libre, & on lui ôte son mari.

Les Mingréliens sont, au rapport des voyageurs, tout aussi beaux & tout aussi bien faits que les Georgiens ou les Circassiens ; mais c'est peut-être le peuple le plus corrompu de la terre ; les femmes ont de

l'esprit, & l'employent à développer la plus grande perfidie : les hommes mentent, volent, assassinent, & s'en font gloire.

Les Turcs sont un peuple composé de plusieurs autres peuples : on peut dire, cependant, qu'en général ils sont des hommes robustes & assez bien faits ; & que leurs femmes sont ordinairement belles, blanches, & sans défauts physiques. Elles se mettent de la tutie brûlée & préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs ; & se servent pour cela, d'un petit poinçon d'or ou d'argent, qu'elles mouillent de leur salive, pour prendre cette poudre noire, & la faire passer doucement entre leurs paupières & leurs prunelles.

Les Grecs qui habitent la partie septentrionale de la Grèce sont fort blancs ; ceux des îles ou des provinces méridionales sont bruns : généralement parlant, les femmes Grecques sont encore plus belles & plus vives que les Turques.

Les Espagnols sont maigres & assez petits ; ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, mais ils ont le teint jaune & basané.

Les hommes à cheveux noirs & bruns commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande & dans les Provinces septentrionales de l'Allemagne ; on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède, en Pologne. — Selon Linnée, les Goths sont de haute taille ; ils ont les cheveux lisses, blonds argentés, & l'iris de l'œil bleuâtre. Les Finnois ont le corps musculeux & charnu, les cheveux blonds-jaunes & longs, l'iris de l'œil jaune-foncé.

Les Danois sont grands & robustes, d'un teint vif & coloré ; & ainsi que les Suédois, ils vivent fort long-tems, à cause de la pureté de l'air qu'ils respirent.

Avant le Czar, Pierre I, les Moscovites étaient, dit-on, encore presque barbares ; le peuple né dans l'esclavage était grossier, brutal, cruel, sans courage & sans mœurs. Ils se baignaient très-souvent, hommes & femmes, pêle-mêle, dans des étuves échauffées à un degré de chaleur insoutenable pour tout autre que pour eux ; ils allaient ensuite se jeter dans l'eau froide au sortir de ces bains bouillans. Ils se nourrissaient fort mal ; leurs mets favoris n'étaient que des concombres ou

des melons d'Astracan , qu'ils mettaient, pendant l'été, confire avec de l'eau, de la farine & du sel. Cependant les femmes, dès ce tems-là même, savaient se mettre du rouge, s'arracher les fourcils, se les peindre ou s'en former d'artificiels. Ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des arts & des sciences, aimant les spectacles & les nouveautés ingénieuses.

Il paraît que la portion du globe qui est départie par la nature aux peuples Nègres, est une étendue de terrain parallèle à l'équateur, d'environ neuf cents lieues de largeur sur une longueur bien plus grande.

La couleur naturelle des Ethiopiens est brune ou olivâtre. Ils ont la taille haute, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien fait, les lèvres petites & les dents blanches.

Les Nubiens ont le nez écrasé, les lèvres grosses & épaisses, & le visage fort noir.

On trouve, dit M. de Buffon, dans la relation du voyage autour du monde, de l'Amiral Drack, un fait qui, quoique très-extraordinaire, ne me paraît pas in-

crovable; il y a, selon ce voyageur, sur les frontieres des déserts de l'Éthiopie, un peuple qu'on a appelé Acridophages, ou mangeurs de sauterelles; ils sont noirs, maigres, très-légers à la course, & plus petits que les autres peuples. Au printemps, certains vents chauds qui viennent de l'Occident leur amènent un nombre infini de sauterelles; comme ils n'ont ni bétail, ni poisson, ils sont réduits à vivre de ces sauterelles, qu'ils ramassent en grande quantité; ils les saupoudrent de sel, & ils les gardent pour se nourrir pendant toute l'année; cette mauvaise nourriture produit deux effets singuliers; le premier est, qu'ils vivent à peine jusqu'à l'âge de quarante ans; & le second c'est que, lorsqu'ils approchent de cet âge, il s'engendre dans leur chair des insectes ailés, qui d'abord leur causent une démangeaison vive, puis se multiplient en si grand nombre, qu'en très-peu de tems toute leur chair en fourmille; ils commencent par leur manger le ventre, ensuite la poitrine, & les rongent jusqu'aux os, en sorte que tous ces hommes qui ne se nourrissent que d'insectes sont à leur tour mangés par des insectes.

Il y a une grande variété dans la race

des Noirs ; ils ont , comme les Blancs , leurs Tartares & leurs Circassiens. Ceux de Guinée sont extrêmement laids & ont une odeur insupportable ; ceux de Sofala & de Mosambique sont beaux & n'ont aucune mauvaise odeur.

Nous croyons qu'il est quelques personnes peu instruites qui confondent par fois les Maures & les Nègres ; ce sont des peuples fort différens. Les Maures ne sont que basanés , les Nègres sont noirs. Les Maures sont errans dans la campagne ; les Nègres sont sédentaires & habitent dans des villages : les premiers sont libres & indépendans ; les seconds ont des Rois qui les tyrannisent & dont ils sont esclaves. Les Maures , en général , sont assez petits , maigres & de mauvaise mine , avec de l'esprit & de la finesse ; les Nègres , au contraire , sont grands , gros , bien faits , mais niais & sans génie.

Les Nègresses portent presque toujours leurs petits enfans sur le dos pendant qu'elles travaillent ; quelques voyageurs prétendent que c'est par cette raison que les Nègres ont communément le ventre gros & le nez applati ; la mere , en se haussant & se baissant par secousses , fait donner du nez contre son dos à l'enfant qui , pour éviter le coup , se retire en arriere

arriere autant qu'il le peut, en avançant le ventre. Ils ont tous les cheveux noirs & crépés comme de la laine frisée. Les Nègres de l'isle de Gorée sont d'un noir d'ébène profond & éclatant, & méprisent les autres Nègres qui ne sont pas si noirs, comme les Blancs méprisent les basanés.— Quoique les Nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas que d'avoir beaucoup de sentiment; ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la maniere dont on les traite.

Les Hottentots paraissent différer des Nègres. Ils ne seraient que basanés s'ils ne se noircissaient pas la peau avec des graisses & des couleurs. Les Nègres aiment la propreté, sont sédentaires, & s'accoutument aisément au joug de la servitude. Les Hottentots, au contraire, sont errans, indépendans, très-jaloux de leur liberté, & de la plus affreuse mal-propreté. Ce n'est pas, au reste que, selon M. le Vaillant, cette mal-propreté soit aussi grande, que les voyageurs qui l'ont précédé dans cette partie de l'Afrique, nous l'affirment dans leurs relations. }

Les Planteurs disent que les Nègres Bambras sont les plus grands, mais qu'ils

sont fripons; que les Aradas sont ceux qui entendent le mieux la culture des terres; que les Congos sont les plus petits, qu'ils sont fort habiles pêcheurs, mais qu'ils désertent aisément : que les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels; les Mimes les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se désespérer; & que les Nègres créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs peres & meres que l'esprit de servitude & la couleur; qu'ils sont plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans & plus libertins que ceux qui sont venus d'Afrique.

On trouve, dans le nouveau continent comme dans l'ancien, d'abord des hommes au Nord semblables aux Lapons, & aussi des hommes blancs & à cheveux blonds, semblables aux peuples du Nord de l'Europe; ensuite des hommes velus; & enfin les Sauvages du Canada & de toute la terre ferme, jusqu'au golfe du Mexique, lesquels ressemblent aux Tartares par tant d'endroits, qu'on ne douterait pas qu'ils ne fussent Tartares en effet, si l'on n'était embarrassé sur la possibilité de la migration.

Les Caraïbes en général, sont des hommes d'une belle taille & de bonne mine, forts, robustes, très-dispos & très-sains. Ils ont le teint basané, les dents belles, les cheveux longs & lisses, & tous les ont noirs; on n'en a jamais vu un seul avec des cheveux blonds. Ils ont, ainsi que la plupart des autres Sauvages, le visage triste, l'air rêveur quoiqu'ils ne pensent à rien. Ils sont naturellement doux & compatissans, quoique très-cruels envers leurs ennemis.

Les habitans de l'Isthme de l'Amérique sont ordinairement de bonne taille & d'une jolie tournure; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large; ils sont actifs & légers à la course; les femmes sont petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes, quoique les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie & l'œil vif. Les uns & les autres ont le visage rond, le nez gros & court, les yeux grands, petillans & pleins de feu. Mais ces peuples-là ne sont pas les seuls habitans naturels de l'Isthme; on trouve parmi eux des hommes très-différens; & quoiqu'ils soient en très-petit nombre, ils méritent d'être remarqués: ces hommes sont blancs, mais ce blanc n'est pas celui des Euro-

péens ; c'est plutôt un blanc de lait qui approche beaucoup de la couleur du poil d'un cheval blanc ; leur peau est aussi toute couverte, plus ou moins, d'une espèce de duvet court & blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues & sur le front qu'on ne puisse aisément distinguer la peau ; leurs sourcils sont d'un blanc de lait aussi bien que leurs cheveux, qui sont très-beaux, de la longueur de sept à huit pouces & à demi frisés. Ces Indiens, hommes & femmes, ne sont pas si grands que les autres ; & ce qu'ils ont encore de très-singulier, c'est que leurs paupieres sont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en bas : ils ont les yeux si faibles, qu'ils ne voyent presque pas en plein jour ; ils ne peuvent supporter la lumière du soleil & ne voient bien qu'à celle de la lune ; ils sont d'une complexion fort délicate, craignent les exercices pénibles, dorment pendant le jour & ne sortent que la nuit. Ils ne forment pas une race particulière & distincte ; quelquefois il arrive qu'un pere & une mere qui sont tous deux couleur de cuivre jaune ont un enfant tel que nous venons de le décrire. — Le Comte de Razoumouky nous dit avoir vu deux Vallaisans, qui

étaient une espece d'Albinos pareils à ceux dont nous venons de parler d'après M. de Buffon.

Les Indiens du Pérou sont aussi couleur de cuivre, comme ceux de l'Isthme, excepté ceux qui demeurent dans les pays élevés, comme entre les deux chaînes des Cordilleres, qui sont presque aussi blancs que les Européens.

Un auteur estimé parle d'une nation d'Indiens qui ont le cou si court & les épaules si élevées, que leurs yeux paraissent être sur leurs épaules & leur bouche dans leur poitrine. Cette difformité si monstrueuse n'est sûrement pas naturelle ; & il y a grande apparence que ces Sauvages qui se plaisent tant à défigurer la nature, en applatissant, en arrondissant, en changeant la tête de leurs enfans, auront aussi imaginé de leur faire rentrer le cou dans les épaules.

Les Sauvages du Brésil sont à peu-près de la taille des Européens, & ont le teint bafané, d'une couleur brune qui tire un peu sur le rouge. Ils s'arrachent la barbe, les sourcils & les cils, ce qui leur donne un regard extraordinaire & farouche ; ils se percent la lèvre de dessous pour y pas-

ser un petit os poli comme de l'ivoire ,
ou une pierre verte assez grosse.

Les Indiens du Chili sont d'une couleur qui tire un peu sur celle du cuivre rouge ; ils s'allongent les oreilles, s'arrachent la barbe avec des pinces faites de coquilles ; la plupart vont nus ; quoique le climat soit froid , ils portent sur leurs épaules quelques peaux d'animaux.

Nous avons dit , à l'article Géant , page 105, ce que l'on peut croire de ces hommes d'une taille si gigantesque , qu'on doit trouver à l'extrémité du Chili , vers les terres Magellaniques.

Nous finirons cet extrait par jeter un coup-d'œil sur deux objets de discussion fréquente entre les Savans ; le premier est , la question comment l'Amérique a été peuplée ? La seconde , à quoi faut-il attribuer la peau noire des Nègres ? Nous citerons encore le célèbre Naturaliste dont nous nous sommes appuyés si souvent. » Quant à la première origine des Américains , dit-il , je ne doute point , indépendamment même des raisons théologiques , qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique

septentrionale avec les Tartares Orientaux doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites, au-delà de Kamtschatka, de plusieurs terres & de plusieurs îles, qui s'étendent jusqu'à la partie de l'Ouest du continent de l'Amérique, ne laisseraient aucun doute sur la possibilité de la communication, si ces découvertes étaient bien constatées, & que ces terres fussent à peu-près contiguës; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles, & qu'ils soient d'eux-mêmes allés chercher ces nouvelles terres ou qu'ils y aient été jetés par la tempête ? ”

Quant à la couleur noire, M. de Buffon ne met nullement en doute que la chaleur du climat n'en soit la principale cause : lorsque cette chaleur est excessive, dit-il, comme au Sénégal & en Guinée, les hommes sont tout-à-fait noirs ; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs ; lorsqu'elle est tempérée, comme en Europe & en Asie, les hommes sont blancs. Le froid extrême produit quelques effets semblables à ceux

de la chaleur excessive. Par exemple, un froid très-vif & une chaleur brûlante produisent le même effet sur la peau ; parce que l'une & l'autre de ces deux causes agissent par une qualité qui leur est commune ; cette qualité est la sécheresse qui, dans un air très-froid, peut être aussi grande que dans un air chaud, dessécher la peau, l'altérer, & lui donner cette couleur basanée que l'on trouve dans les Lapons.

Fin du Tome premier.



BIBLIOTHÈQUE DU PÈRE DE FAMILLE,

O U

COURS COMPLET D'ÉDUCATION.

Ouvrage destiné non-seulement aux pères de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; & particulièrement aux personnes dont les études ont été négligées, & qui désireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

„ L'ame est un feu qu'il faut nourrir -
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente ”.

PAR MR. LANTÉIRES,
PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME II.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & Comp.

1795.

BIBLIOTHEQUE

D U P E R R E

DE FAMILLE.]

De quelques usages & coutumes de différens peuples. (1)

ON sent combien ce sujet prêterait à des réflexions préliminaires, combien l'orgueil national, l'amour-propre, l'ignorance, le climat & une infinité d'autres circonstances pourraient souvent expliquer ou justifier les usages qui nous paraissent les plus extraordinaires.

L'on sera fort maître de nier quelques-uns de ceux que nous allons rapporter; mais il serait bien toutefois, que le lecteur alors se rappellât qu'il est dans l'homme ignorant d'être prêt à tout nier, comme il l'est aussi de se livrer à une trop grande crédulité.

Nous puiserons nos citations dans Cook, Bank & Solander, Dellon, Prévot, Plin,

(1) Depuis que nous avons fait cet article, nous en avons trouvé un sur le même sujet dans la *Bibliothèque de Campagne*; & qui en diffère dans la manière & dans le choix; en les lisant tous deux, on pourrait mieux juger que nous, si nous eussions dû supprimer le nôtre pour faire place à celui de l'ouvrage dont nous venons de parler.

& particulièrement dans l'*Esprit des usages & des coutumes de différens peuples*.
A Londres 1785.

Les tables à manger des Chinois riches sont d'un beau vernis & couvertes d'un tapis de soie très-bien travaillé. On ne s'y sert point de nappes, de serviettes, de couteaux, de fourchettes ni d'assiettes : chaque convive a deux petits bâtons d'ivoire ou d'ébène qu'il manie très-adroitement.

Lorsque les Insulaires des Maldives mangent seuls, ils se retirent dans l'endroit le plus écarté de la maison, & ils abaissent toutes les toiles pour ne pas être vus. Ils craignent que quelque magicien ou sorcier ne jette un charme sur leurs alimens.

L'on dit qu'à la Chine, le maître de la maison s'absente par bienfaisance, lorsqu'il a invité quelqu'un à dîner chez lui.

Un Kamtchadale se met à genoux devant son convive qui est assis ; il coupe une longue tranche de graisse de veau marin, par exemple ; & il la lui enfonce dans la bouche en criant comme un furieux TANA (voilà) : & coupant ce qui débordé des lèvres, il le mange avec avidité.

Les Nègres ne portent jamais les mor-

ceaux à la bouche que de la main droite, parce que l'autre est destinée au *travail*. Il serait indécent, disent-ils, qu'elle touchât le visage, & même c'est un sacrilège de blesser ce préjugé. Les habitans du Malabar sont encore plus scrupuleux; selon eux, c'est un crime énorme de toucher les alimens de la main gauche.

Le Roi de Loango prend ses repas dans deux maisons différentes; il mange dans l'une & boit dans l'autre.

Les Egyptiens, dans les grands festins, ou les parties de plaisir servaient sur la table un cercueil qui renfermait une momie, ou, comme le disent quelques auteurs, un squelette de bois peint: on le présentait ensuite à chaque convive, en lui disant: *regarde ceci & réjouis-toi: car voilà ce que tu deviendras lorsque tu seras mort.*

Les Nègres de Rio-Gabon aiment passionnément l'eau de vie; mais lorsqu'ils vont à bord des vaisseaux Européens, ils n'en boivent pas une goutte avant de recevoir quelque présent: ils demandent effrontément si l'on imagine qu'ils boivent pour rien, & l'on ne doit pas espérer de faire commerce avec eux si on ne les contente pas.

Les cuisiniers ont été très-honorés chez les Anciens. On donnait de riches cou-

ronnes d'or à ceux d'entr'eux qui inventaient une nouvelle sauce.

Tel est l'empire de l'opinion, de l'usage & de l'exemple, que la gourmandise fut pendant un tems un besoin général. Par exemple, à la fin du seizieme siecle, on avait toujours plusieurs cornets de dragées sur soi, & l'on s'en présentait les uns aux autres comme on s'offre aujourd'hui du tabac. Le général, à la tête de son armée, avait souvent son dragier à la main. Le Duc de Guise le tenait lorsqu'il fut tué à Blois. — Louis XIII aimait beaucoup le pain d'épices ; chacun en devint passionné, en portait dans ses poches & ne cessait d'en manger.

Les Kamtchadales mangent d'une espèce de champignon pour se livrer à la joie ; & s'ils en prennent avec modération, ils obtiennent effectivement de la gaité & même du courage ; s'ils en mangent trop, ils se livrent aux plus terribles excès. Ils ne cessent d'accuser ce champignon de tout le mal qu'ils font & de celui qui leur arrive pendant le cours de leur vie ; mais ils ne le recherchent pas moins avec avidité.

Un Mexicain ne buvait des liqueurs fortes qu'après en avoir obtenu la permission des Magistrats ; & on ne l'accor-

daît qu'aux vieillards & aux malades. Celui qui s'enivrait était rasé publiquement, & l'on abattait sa maison, pour annoncer qu'il ne méritait plus de vivre dans la société, puisqu'il avait perdu la raison. On confisquait d'ailleurs ses biens & ses champs.

Un Athénien qui avait dîné une seule fois au cabaret, ne pouvait plus paraître devant l'Aréopage; & les habitans du Malabar ne servent plus de témoins dès qu'ils ont bu du vin.

Les Caraïbes ne mangeaient jamais de cochon; ils croyaient que cette nourriture leur donnerait de petits yeux. Chez eux, les lievres & les lapins sont défendus aux hommes & aux femmes.

Athénée dit, qu'il y avait chez les Grecs des festins où la loi ordonnait de changer de propos de table à chaque nouveau service.

Un Evêque soutint, dans un Concile de Mâcon, qu'on ne pouvait point, & qu'on ne devait point qualifier les femmes de *créatures humaines*: la question fut agitée pendant plusieurs séances; mais après de très-vives altercations, les partisans du beau sexe l'emportèrent. La proposition folle de cet Evêque ne fit pas beaucoup de prosélytes; mais des nations

regardent aujourd'hui les femmes comme des êtres d'une nature inférieure à celle de l'homme ; & comme si la Providence ne les avait créées que pour nous servir d'amusement sur la terre : des Turcs commentateurs de l'Alcoran croient qu'elles sont anéanties aux moment de leur mort.

Dans le royaume de Juida elles ne parlent qu'à genoux à leurs maris.

Dans l'isle de d'Umanak, découverte par les Russes, les femmes sont la monnaie du commerce ; le prix des ventes & des achats se calcule en femmes : on donne une, deux, trois ou quatre femmes d'un tel effet.

Enfin elles gouvernent depuis plus d'un demi siècle la Russie & toutefois elles n'y ont encore aucune considération.

Chez les peuples les plus civilisés les femmes acquièrent plus d'égards, plus de considération, plus d'empire.

Les anciens Germains disaient que la Divinité s'incarnait de tems en tems dans quelques femmes de leur nation qu'ils adoraient de bonne foi.

Elles rendaient les oracles chez les Grecs & les Romains ; & les Hébreux avaient le plus grand respect pour les Sybilles & les Pithonisses.

La dignité d'un chef est héréditaire

pour les femmes chez plusieurs Hurons ; & si la branche régnante vient à s'éteindre , la plus noble *matrone de la tribu est maîtresse du choix.*

Battel rapporte un usage qui paraît incroyable ; le Roi de Loango a mille femmes ; il choisit la plus grave & la plus expérimentée qu'il honore du titre de sa mère. Cette matrone jouit dès lors d'une grande autorité , & le prince est obligé de prendre ses conseils s'il l'offense , ou s'il lui refuse ce qu'elle désire elle a le droit de lui *ôter la vie de ses propres mains.*

Les Gaulois , si farouches & si grossiers, confiaient l'Administration à un sénat de femmes ; & l'on remarque que leur pouvoir ayant été envahi par les Druides , les Gaulois furent subjugués par les Romains tandis que sous le gouvernement des femmes ils avaient pris Rome & fait trembler l'Italie.

L'Empereur de Java n'emploie jamais que des femmes dans les ambassades , & choisit ordinairement des veuves. On croit qu'accoutumées dès l'enfance à dissimuler & à se contraindre elles sont plus propres aux négociations que les hommes.

Jamais les femmes n'ont été plus respectées qu'au tems de l'ancienne chevalerie. Le Duc Jean de Bourbonnais , en

1414, fit publier dans toutes l'Europe que son dessein était de passer en Angleterre avec seize chevaliers, pour combattre un égal nombre de chevaliers Anglais, *en l'honneur de la Dame qui régnait sur son cœur.*

La sévérité des hommes envers les femmes oblige quelque fois celles-ci à prendre d'étranges précautions. Les Nègresses de la rivière de Gambie sont très-appliquées à leur ouvrage, & afin d'éviter la médifance & les discours inutiles, elles se remplissent la bouche d'eau pendant qu'elles sont au travail.

Par une loi particulière des anciens Indiens les filles qui se battaient le mieux à coup de poings se mariaient les premières.

Quand un Tartare Eluth a conclu avec les parens le marché de la fille qu'il demande en mariage, celle-ci se retire chez ses amis pour s'y cacher; le garçon vient la demander au père qui lui répond « elle est à vous, allez la prendre où vous pourrez la trouver » il la cherche à l'aide de ses camarades, il s'en saisit & la mène chez lui comme une conquête qu'il ne doit qu'à la force.

Chez les Indiens de terre ferme, le père ou le plus proche parent de la fille s'en-

ferme pendant sept nuits avec elle pour lui marquer le regret qu'il a de la quitter.

Les Béotiens menaient les femmes chez leur mari sur un chariot dont on brûlait le timon, afin qu'elles apprissent qu'il n'y a plus de moyen de retourner dans la maison de leurs parens.

Le mariage se fait ainsi dans le royaume de Golconde ; le prêtre étend un drap sous lequel l'époux & l'épouse passent chacun une jambe , le mari approche son pied de celui de la femme & le lui presse un peu. Alors ils sont unis.

Un Marabout nègre fait avaler aux époux un peu de sable & leur recommande de prendre pour lit une peau de bouc blanc.

Une fille Chinoise est enfermée dans une chaise fort ornée, le jour de ses noces , on porte derrière elle sa dot , & les meubles que son père lui donne ; les gens de la nôce l'accompagnent un flambeau à la main , & au son du tambour & des hautbois ; un domestique de confiance tient la clef de la chaise , & la remet au mari qui attend sa femme à la porte de sa maison : il ouvre sa chaise , & s'il n'en est pas content il la renvoie avec tout son cortège.

Les usages des anciens patriarches de

la Bible se retrouvent jusqu'en Amérique & au Kamtchatka. On fait que Jacob fut obligé de servir 7 ans pour épouser Rachel. Les Kamtchadales servent longtems le beau-père avant d'en épouser la fille, & même les Esquimaux prolongent ce service jusqu'à ce qu'il leur naisse des enfans.

A la côte de Malabar, dans le royaume de Golconde & chez les peuples où les veuves doivent se brûler sur le bucher qui consume les corps morts de leurs maris, les femmes empoisonnaient jadis leurs époux dès qu'elles désiraient en prendre un autre ; on ne trouva pas de meilleurs expédiens pour arrêter ces fréquens empoisonnemens que de les obliger être brûlées avec le corps de leur mari après sa mort.

Il n'est point de pays où l'on change de nom aussi souvent qu'à la Chine : les enfans portent d'abord celui de leur famille ; un mois après on y joint un diminutif qu'on appelle nom de lait, & qui est ordinairement celui d'une plante d'un animal, &c. Au commencement de ses études il en reçoit un autre parmi ses condisciples ; & lorsqu'il arrive à l'âge viril il en prend un quatrième qu'il conserve au bas de ses lettres. Enfin

s'il obtient des emplois, il en choisit un cinquième convenable à son rang, & la politesse exige qu'on ne l'appelle que par celui-là.

Les Groënländais donnent à leurs enfans le nom d'un parent mort pour en conserver le souvenir; mais on laisse dans l'oubli le nom de ceux qui périssent par accident, afin de ne pas réveiller la douleur.

Certains peuples ne peuvent croire qu'on puisse mourir de mort naturelle, & à chaque mort qui arrive chez eux ils recourent à toutes sortes d'expédiens pour découvrir l'assassin.

De deux jumeaux quel est l'aîné, quel est le cadet? C'est une question décidée différemment chez diverses nations.

Les femmes étaient si malheureuses sur les bords de l'Orenoque que les mères faisaient mourir leurs filles au moment de leur naissance, en leur coupant de très-près le boyau du nombril : & le christianisme n'a pu détruire entièrement cet usage invétéré.

Les Lapons suspendent les berceaux de leurs enfans à peu de distance de terre. Un chien, formé à cet exercice, les balance jusqu'à ce que les enfans soyent endormis, & ils recommencent dès qu'ils les entendent crier.

A Loango les enfans sont toujours nuds ; & dès qu'ils peuvent marcher on leur attache une sonnette au col , afin de les retrouver aisément lorsqu'ils se perdent.

A Macassar tous les enfans mâles sont mis en dépôt , à l'âge de 5 ou six ans , hors de la maison paternelle afin que les caresses des mères n'amolissent point leur courage.

L'élection d'un Duc de Carinthie se fait , aujourd'hui encore , dit-on , de cette manière extravagante. Un payfan monte sur une pierre , il tient de sa main droite une vache & un veau noir , de sa gauche une cavale maigre & décharnée ; le Duc , en habits de villageois , arrive suivi des marques de la souveraineté & d'un brillant cortège. Le payfan regarde le Duc & demande : „ Quel est donc cet homme qui s'avance si fièrement & avec tant de faste. — On lui répond : c'est le Duc. — Il demande ensuite : est-il juge équitable ? A-t-il en vue le bonheur de ce pays ? Est-il de condition libre & mérite-t-il tant d'honneur ? — On s'écrie : il les mérite & il les méritera. — De quel droit , reprend le payfan , vient-il me chasser de cette place ? — Après quelques autres questions , quelques autres réponses , & quelques autres cérémonies tout aussi folles le payfan donne un

soufflet au prince & lui commande burlesquement de gouverner sagement ses sujets.

Autrefois on conduisait un Pape après son élection à une chaise percée, de pierre, nommée *stercoraria*, placée devant le portique de l'Eglise de St. Jean; il s'y asseyait & faisait de là ses largesses au peuple, en lui jettant de l'argent. On lui rappelait qu'il est toujours homme & sujet aux besoins de la nature. -

Le Seigneur de Bardolf, dans le comté de Surrey, en Angleterre, reclame le droit d'apprêter au Roi un plat de gruau, & de le servir lui-même à table. Celui de Scoulton, dans le comté de Noufolk, se dit Lardeur en chef, & il prétend que le lard qui reste, après qu'on a fait la cuisine lui appartient. Celui de Lyston peut seul faire les gauffres du Roi & les lui offrir.

Le Prince de Quiterve, en Afrique, était jadis obligé de se tuer, lorsque les médecins désespéraient de son sort; & même dès qu'il lui manquait *deux dents*; parce *qu'il faut*, disait-on, *qu'un Roi soit sans défauts*.

Le Zamorin de Calicut ne régnait autrefois que douze ans; il se tuait ensuite en public, sur un échaffaud. Voici encore les restes de cette ancienne coutume : lorsque

les douze ans sont expirés, on fait une fête & des réjouissances dans tout l'Empire, & la couronne appartient à celui qui vient à bout de tuer le Souverain, environné de trente ou quarante mille gardes : tout homme a droit d'y prétendre, s'il trouve trois autres camarades pour former cette tentative. Le Capitaine Hamilton atteste, qu'en 1695, un jeune homme manqua d'être élu Empereur

Les Sabéens, peuple de l'Arabie, lapidaient leur Roi dès qu'il sortait du palais, où, selon un ancien oracle, il devait rester enfermé le reste de ses jours.

Le sommet d'une montagne escarpée de l'Abyssinie forme une grande plaine inabordable de tous côtés, & sur laquelle on ne monte qu'avec des poulies : il y a deux siècles qu'on y reléguait les frères & les enfans du Roi. On leur donnait des gardes & des domestiques qui semaient du grain, nourrissaient des vaches, & qui taillaient un bosquet, planté pour leur amusement. Les géoliers les traitaient avec beaucoup de dureté & de rigueur, & il était impossible qu'ils reçussent des lettres par des messagers. Après la mort du Roi, on faisait descendre celui qui devait lui succéder; mais il avait soin d'y laisser les autres.

Les Rois de Siam estropient leurs freres; ils leur ôtent ou leur affaiblissent la vue, & ils leur disloquent les membres. On a vu plusieurs Mogols rendre fou leurs freres, en montant sur le trône, afin qu'ils n'eussent point à craindre de se le voir ôter par eux.

Pendant que le Capitaine Sarris était à Moka, il reçut la visite du Roi de Rahaita sur la côte d'Abyssinie; *il montait une vache, & il était nud.*

Les Rois de Sabo sont chargés de vermine; les femmes qui accompagnaient celui que vit Philippe, nettoyaient souvent la tête en public, & elles prenaient plaisir à manger ses poux. La garde du Roi de Monotapa est composée de deux cents gros chiens, & il ne sort jamais qu'accompagné de cinq cents bouffons.

Le Roi de Dahomai n'est gardé que par des femmes. Snelgrave, admis à son audience, en vit trois qui tenaient des parasols autour de sa tête, & quatre autres qui avaient le fusil sur l'épaule.

Il est défendu, sous peine de mort, de regarder le Roi de Loango lorsqu'il est à table; ceux qui lui présentent le corps tournent aussi-tôt le visage, sonnent une cloche & on se prosterne. Un enfant

de sept à huit ans, fils d'un Seigneur, s'endormit dans la salle du festin, & s'éveilla pendant que le Roi tenait le verre à sa bouche : on lui cassa la tête d'un coup de marteau ; les prêtres firent tomber son sang sur le mokissos du Prince ; on lui mit une corde au cou, & on le traîna sur le grand chemin, où on expose les cadavres des criminels. Battel rapporte un autre exemple : un fils du Roi lui-même, âgé de onze ans, s'approcha de son père qui dînait : on saisit l'infortuné ; on le coupa en quatre morceaux : des hérauts le portèrent dans toute la ville & annoncèrent la cause de son supplice. Cette loi s'étend jusqu'aux bêtes ; un Monarque fit assassiner un chien qui osa le caresser pendant qu'il buvait.

Lorsque le Roi de Siam se fait porter en chaise, plutôt que de se montrer, il y entre par une fenêtre ou par une terrasse.

Le Roi d'Ava se laisse voir, mais ce n'est que tous les cinq ans. On dépêche des couriers de toutes parts pour l'annoncer ; & on ordonne à tous les sujets de l'un ou de l'autre sexe, depuis 18 jusqu'à 60 ans d'aller à la Capitale, afin de voir le Roi : quiconque s'en exempté paye une amende de 10 sols.

Lorsqu'on est admis à l'audience du

Cubofama , on se traîne sur les mains & les genoux jusqu'au pied de son trône ; on touche la terre du front ; & dans cette posture , on recule ensuite comme les écrevisses.

Les anciens Gaulois aimaient une belle chevelure rouge ; ils la rongissaient avec une pomade , & dans les jours de cérémonie , ils la poudraient , ainsi que leur barbe , avec de la limaille d'or.

Un ornement au bout du nez nous paraîtrait incommode. Cependant les Péruviennes y plaçaient un anneau massif , dont la grosseur était proportionnée au rang de leur mari. Le nez s'abaissait insensiblement sous ce poids , & dans un âge avancé , il leur descendait jusqu'à la bouche.

Les sauvages de l'isle Salvador collaient au bout de leur nez des feuilles d'or.

On dit que les personnes qui voulaient jadis se donner un air de gravité , en Espagne & en Portugal , ne paraissaient en public qu'avec des lunettes sur le nez.

Chez les Mogols , la longueur ordinaire des pendants d'oreille est d'un pied. Au Malabar ils pèsent jusqu'à quatre onces , & l'ouverture des oreilles est si grande que le poing y entrerait aisément.

Les Japonnais , les Siamois teignent leurs dents en noir : les Insulaires de la Guerta peignent les leurs en rouge , les Macassarais en verd & rouge. Les Seigneurs parmi ces derniers en portent d'or , d'argent ou de tombac.

Autrefois , on estimait en France un grand pied : & la longueur des souliers su-tout , dans le quatorzieme siecle , annonçait les degrés de distinction. Les souliers d'un Prince avaient deux pieds & demi de long ; ceux d'un Baron deux pieds , & ceux d'un simple Chevalier un pied & demi ; c'est de-là qu'est venu cette expression : *Il est sur un grand pied dans le monde.*

Henri II , en 1548 , entra solennellement à St. Jean de Maurienne. Cent hommes , vêtus de peaux d'ours , le reçurent ; ils ressembloient à des ours naturels , & portaient une épée sur leurs épaules. Ils accompagnèrent d'abord le Roi & firent mille gambades ; pour mieux imiter l'ours , ils grimpaient le long des maisons & des pilliers des halles ; & ils poussaient des hurlemens semblables à ceux qu'on entend au milieu des bois. Ils adresserent au Prince une salve , suivie de cris si épouvantables ,

que les chevaux effrayés rompirent leurs rênes, leurs brides & leurs sangles.

Cortès trouva, dans le palais de Mexico, des sacs bien liés. Ojeda les ouvrit; ils étaient pleins de poux. Pour délivrer son peuple de la vermine, l'Empereur avait imaginé un tribut d'une certaine quantité de ces insectes.

Il est honteux à un Marocain d'uriner debout; & celui qui est pris sur le fait est privé du droit de témoigner en justice.

Les Insulaires de Lamurec près les Philippines & les habitans des Palaos prennent la main ou le pied de celui qu'ils saluent & s'en frottent doucement le visage.

Les Francs s'arrachaient un cheveu & le présentaient à la personne qu'ils voulaient saluer.

Les Lapons appliquent fortement leur nez contre celui de la personne qu'ils veulent saluer, & les Ayenis lui soufflent dans l'oreille, en frottant légèrement son estomac avec la main.

Afin d'abréger les souffrances & l'agonie des mourans, au Royaume de Matamba, on les prend par les bras ou les jambes; on les élève en l'air; on pousse des cris & des hurlemens, & on les laisse tomber à terre avec violence.

Les Egyptiens se rasaient à la mort du

bœuf Apis ; & la famille où il mourrait un chat se rasait tout le corps , sans en excepter les sourcils.

Le noir , chez les Japonnais , est la couleur de la joie ; le blanc celle du deuil ; & au Royaume de Pégou c'est le jaune.

Si le Lecteur a souri de l'extravagance de quelques-uns des usages dont nous venons de parler , il lui aura échappé peut-être , qu'il n'y a pas si long-tems encore qu'en France , Magistrats , militaires , Princes , Souverains , tous les individus en général , de quelque âge , de quelque condition , de quelque dignité qu'ils fussent , avaient sans cesse sur eux des bilboquets , puis des pantins dont ils jouaient avec délices , soit à la promenade , soit dans leurs occupations les plus sérieuses , celui qui n'en avait , point , avait bien de la peine à passer pour bonne compagnie.

Sous François II , les hommes trouverent qu'un gros ventre donnait un air de majesté ; & chacun qui se piquait d'être à la mode avait un ventre postiche qu'il quittait en se couchant & reprenait quand il voulait s'habiller.

L'Histoire des erreurs de l'homme ferait un tableau utile à l'homme instruit & au vrai philosophe , mais il serait dangereux pour

l'ignorant & celui qui s'égare dans une fausse philosophie.

Souvent aussi les égaremens de l'esprit ont marché avec les vices du cœur; les duels autorisés, les assassinats, les poisons employés impunément, une grande confiance dans la magie, dans les forcilèges, dans toutes sortes d'enchantemens; tels ont été les fléaux qui souvent ont désolé à la fois la société.

Nous aurions pu, sans aller chercher des peuples éloignés, sans remonter à des siècles bien reculés, citer des usages & des coutumes reçus chez nous ou chez nos voisins, & lesquels étaient l'effet des erreurs les plus grossières. Nous avons déjà parlé de l'amour extravagant pour les bilboquets & les pantins; nous citerons encore deux exemples d'usages tout aussi bizarres.

Il était du bon ton à la Cour de France, dans le seizième siècle, de disserter gravement & avec respect sur les horoscopes & la magie. Alors Nostradamus jouissait d'une grande réputation.

Madame de Castellane avait annoncé à Charles IX qu'il vivrait autant de jours qu'il ferait de tours dans une heure en pirouettant sur un pied. Le Roi, dans l'espoir de se procurer une longue vie, pifouettait une heure toutes les matinées.

Le Prince de Navarre tournait aussi; les principaux officiers de la Couronne, & même les gens de robe en faisaient autant. La Cour de France enfin devint une Cour tournante, passant une heure chaque jour sur un pied, sans qu'aucun de ceux qui la composaient trouvât le moindre ridicule à cet acte d'ignorance & de faiblesse.

Le second exemple nous est fourni par la Bruyere Champien, Médecin attaché à la Cour de François I. Il raconte, dans son traité de *re cibariâ*, publié en 1565, que, de son tems, la bouillie avait pris à la Cour une si grande faveur auprès des Dames & des hommes mêmes, que chacun ne soupirait qu'après le moment d'en pouvoir manger; qu'il était du bon ton d'occuper très sérieusement la conversation de ce genre de mets; &, suivant l'expression de notre auteur, de redevenir enfant par gourmandise.

**DÉCOUVERTES , INVENTIONS
ET ÉPOQUES PLUS OU MOINS IMPOR-
TANTES ET REMARQUABLES , PAR
ORDRE CHRONOLOGIQUE.**

ON peut appeller découverte en général , tout ce qui se trouve de nouveau dans les arts & dans les sciences , cependant on ne l'applique guères , on ne doit même l'appliquer qu'à ce qui est non-seulement nouveau , mais en même tems curieux , utile & difficile à trouver , & qui par conséquent a un certain degré d'importance.

Les découvertes moins considérables sont seulement des inventions. Nous sommes redevables des uns & des autres au tems , — au pur hasard , à des conjonctures heureuses & imprévues , à un instinct mécanique , à la patience du travail & à ses ressources. Nous observerons l'ordre chronologique , dans les courtes notices que nous en allons donner.

AN 230 avant Jésus-Christ. — Les anciens ont donné une origine divine à l'Agriculture , ils croyaient que c'était Osiris ou Bacchus , fils de Jupiter , qui l'avait en-

seigné aux Egyptiens. Il fut le premier disent-ils qui planta la vigne ; & qui fit de la biere d'orge en faveur des peuples dont le sol ne produit pas de vin.

2000. Dibutade , Potier de Sicyone , inventa le dessein & la sculpture.

1500. Thoot , un secrétaire d'un des Rois d'Egypte inventa l'écriture ; mais on croit que ce n'est que du temps de Job 1500 A.J.C. que fut écrit le premier livre.

1200. Dédale fut le premier statuaire & le premier architecte connu en Grèce.

950. Homère , comme chacun le fait, Poète Grec , dont les ouvrages ont passé jusqu'à nous , n'avait pas une maison pour se loger & allait mendiant son pain. Il partage avec un de nos écrivains célèbres le sort le plus extraordinaire. Tous deux vécurent pauvres & malheureux ; à tous deux on a rendu après leur mort les honneurs réservés à la divinité. Les Grecs érigèrent des temples à Homère , les Français se resserrant dans les bornes que d'autres tems n'en ont pas moins fait l'apothéose de l'illustre Genevois, J. J. Rousseau , fait l'Apothasie de l'illustre Brevais.

640. Thales fut le premier qui se distingua par des découvertes dans l'Astronomie ; il prédit les éclipses , fixa les points de solstices , &c.

600. Sapho fixe l'attention de toute la Grèce , par sa beauté , la trop grande sensibilité de son cœur , son amour pour les plaisirs , & ses talens pour la poésie.

Esopé , si connu par ses fables , vivait , croit-on , à-peu-près dans ce tems-là.

550. Confucius , célèbre philosophe , enseignait la morale aux Chinois.

548. Anaximandre , disciple de Thalès , découvrit le premier & enseigna que la lune emprunte sa lumière du soleil , que cet astre est plus grand que la terre , que c'est une masse de feu. Il dressa aussi des cartes géographiques.

530. Pythagore enseigna que les planètes tournent autour du soleil ; que la terre tourne autour du même astre ; qu'elle a outre ce mouvement périodique un mouvement de rotation , qu'on doit regarder comme la cause du mouvement diurne du soleil & des étoiles ; que par conséquent le mouvement de ces astres n'est qu'apparent. Il fit des observations qui servirent à diviser l'année en 365 jours & quelques heures.

528. Eschyle , le premier auteur tragique connu , florissait.

Sophocle & Euripide sont venus quelques tems après , ont corrigé Eschyle & le Théâtre grec.

470. Socrate fut condamné à boire de la ciguë & mourut.

Aristophane, le plus ancien auteur comique connu, vivait du tems de ce philosophe.

450. Phidias porta l'art de la sculpture au plus haut degré de perfection.

384. Aristote florissait. Il observa le cours d'une planète.

350. Hippocrate, le plus ancien médecin dont on ait conservé les écrits s'illustrait. On croit qu'il a connu la circulation du sang.

300. Euclide, un des plus grands Mathématiciens de l'antiquité démontrait ses propositions géométriques avec le plus grand succès.

209. Les cadrans solaires furent introduits à Rome dans ce tems-là. Auparavant l'on n'y savait qu'il était midi que par un crieur public qui l'annonçait au peuple.

208. Archimède de Syracuse inventa les miroirs ardents, & la vis qui encore de nos jours porte son nom. Il inventa encore une sphère de verre dont les cercles suivaient avec exactitude les mouvemens des Cieux, enfin il fut l'auteur d'un grand nombre de machines étonnantes qui l'ont immortalisé.

Eratosthène, contemporain d'Archimède.

de , fixa la distance de la terre au soleil , & mesura la grandeur de la terre.

140. Hipparque , le plus célèbre Astronome de l'Antiquité , composa ses ouvrages d'Astronomie. Il prédit les éclipses , & calcula toutes celles qu'il devait y avoir de soleil & de lune pendant fix cents ans. C'est le premier qui entreprit de compter les étoiles , marqua leur situation & leur grandeur. Il fit plus , il observa que les étoiles avaient un mouvement d'Occident en Orient , autour des pôles de l'Ecliptique.

40. Posidonius inventa une sphère artificielle qui montrait tous les mouvemens nocturnes & diurnes que le soleil , la lune & les cinq autres planètes font au ciel.

APRÈS JÉSUS - CHRIST.

36. Aretée , fameux médecin de son tems , employa le premier les cantharides en vésicatoires.

138. Claude Ptolomée inventa le système d'Astronomie qui porte son nom ; c'est lui qui rangea les étoiles les plus considérables sous 48 constellations.

250. Ossian , célèbre Barde ou Poète Ecoffais , publiait des ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous.

400. Les cloches ont été inventées en

Italie, près de Rome, vers ce tems-là. Auparavant l'on convoquait les fidèles pour le service divin en frappant sur certaines planches qu'on nommait pour cet effet *planches sacrées*. L'usage en fut introduit en France l'an 550, à Constantinople l'an 871, l'an 1020 en Suisse, &c.

527. La première graine de vers-à-foye est apportée de l'Asie en Europe.

555. Les moulins à eau furent inventés. Les moulins à vent l'ont été 744 ans plus tard.

640. Les Juifs inventent les lettres de change. Bannis de France par le Roi Dagobert ils se servent de ce moyen-là, & à la grande surprise du Roi & de toute la France, pour faire passer leurs biens dans les pays étrangers.

757. Les premières orgues furent envoyées de Constantinople en France. Ce fut l'Empereur Constantin Copronyme qui en fit présent au Roi Pepin.

850. Les Arabes étudient les sciences, & les font fleurir chez eux. Le Calife Amamoum se distingue par ses observations astronomiques.

1025. Gui Aretin d'Arezzo inventa les notes de la musique. Il s'avisa de marquer les sons par des points sur différentes lignes, & imagina les clefs, la gamme &

les six syllabes , ut , re , mi , fa , sol , la , qui sont les premieres syllabes latines de l'hymne : Ut queant laxis , &c. En 1330 Jean de Meurs , Parisien , substitua aux points les notes dont on se sert aujourd'hui. Dans le siècle passé la septieme note *si* fut ajoutée par un nommé Lemaire , ou le Maître.

1200. L'art de faire du papier vient des Egyptiens. Ils employaient une plante nommée *Papyrus* dont il a tiré son nom. On conserve encore des ouvrages écrits sur ce papier ; tel est un recueil de Lettres de St. Augustin. Mais ce n'est qu'à la fin du 12e. siècle ou au commencement du 13e. que les Européens firent la découverte importante de fabriquer du papier avec toutes sortes de chiffons , de linge , coton , &c.

1285. Alexandre Spina , Moine Espagnol , inventa les *besicles* ou lunettes simples.

1299. La fayance est inventée en Italie à Faenza.

1300. Jean Gioia ou Goya , né à Melfy , dans le Royaume de Naples , invente & fait la premiere boussole. Il mit à la pointe de l'aiguille une fleur de lis , qui était les armes du duc d'Anjou , alors Roi de Naples.

1330. Berthold Schwartz, fameux cordelier, passe pour avoir inventé la poudre à canon, & les armes à feu. On dit qu'il fit cette funeste découverte par hazard, s'occupant à des opérations de chymie pour charmer le tems pendant qu'il était en prison. (1)

1388. Les cartes à jouer ont été inventées en France par un peintre nommé Jacquemin Grigonneur.

1436. L'art d'imprimer les livres par des caractères mobiles fut inventé par Jean Gutenberg, à Mayence. Cependant les Hollandais disputent cette découverte aux Allemands.

1450. La gravure au burin est de l'invention d'Israël Van Mecheln à Bockolt, dans l'Evêché de Munster. L'origine des carosses est d'environ ce tems là. Le premier qu'on vit à Paris fut celui que Ladislas, Roi de Hongrie & de Bohême envoya en présent à la Reine de France, femme de Charles VII.

(1) Selon quelques-uns on en faisait déjà usage au deuxième siècle dans les mines de Ramelsberg, après Goslar. Henri comte Palatin du Rhin, fils de Henri le lion, en avait fait aussi usage en 1200 pour faire sauter les murailles d'un château près de Trèves.

1476. Le plus ancien livre avec des estampes en bois est celui de *Vita Christi*, imprimé à Augsbourg.

1486. Bartholomée Dias, Portugais, découvre le Cap de Bonne-Espérance.

1492. Christophe Colomb passe généralement pour avoir découvert l'Amérique. Cependant, la famille de Boeimberg à Nuremberg, prétend que c'est un de leurs ancêtres, nommé Martin de Boheim, à qui l'on doit cette découverte.

1500. Les premières montres de poche à ressort furent fabriquées par un nommé Hele à Nuremberg. On les appella d'abord œufs de Nuremberg, parce qu'elles avaient alors la forme ovale. (1)

1512. L'art de graver à l'eau forte est dû au célèbre Albert Duret.

1520. La plante de tabac que les Espagnols ont trouvée dans le Yucatan en 1520, n'a été d'usage en Europe que bien des années après. L'on se servait d'abord, pour le fumer, d'une pipe à deux tuyaux. Un Anglais, nommé Rapheling, est le premier qui, ayant appris en Vir-

(1) En 1680, Daniel Jean Richard de la Sagne, Comté de Neuchâtel, a fait à la Chaux-de-Fonds la première montre qui se soit fabriquée dans ces montagnes.

ginie à fumer du tabac, enseigna cette coutume aux jeunes gens en Angleterre. Quelques-uns d'entr'eux qui se rendirent à Leyden, pour y faire leurs études, la communiquèrent ensuite aux Hollandais.

1519. Magellan part pour faire le voyage autour du monde, pour lequel il employa 1124 jours. De nos jours, le célèbre Cook l'a fait en beaucoup moins de tems.

1520. Le premier chocolat a été apporté du Mexique en Europe par les Espagnols.

1540. L'usage de la poudre à cheveux, dont on se sert aujourd'hui, ne remonte pas au-delà du seizieme siecle. Avant ce tems, il n'y avait que les Comédiens seuls qui se poudraient; encore ne le faisaient-ils que pour paraître sur le théâtre; & avaient-ils grand soin de se dépoudrer quand ils en sortaient.

1543. Nicolas Copernic, né à Thorn en Prusse, est le pere de l'Astronomie chez les Modernes, & l'auteur d'un système du monde qui par les observations & les expériences de plus de deux cents ans a été trouvé vrai. Il mourut en 1543.

1544. Les premieres épingles de fil de laiton ont été faites en Angleterre, les dames se servaient auparavant de brochettes de bois.

1547. Les premiers bas de soye furent portés en France par le Roi Henri II, & en Angleterre par la Reine Elisabeth en 1561.

La mode de porter des chapeaux ne va pas au-delà du règne de Charles VI Roi de France. Charles V portait un petit chapeau couvert de velours, lorsqu'il commandait son armée en 1547, une petite pluie étant survenue, il l'ôta pour ne le pas mouiller.

1549. L'Anatomie n'a été connue en Europe qu'au seizième siècle. Cette science était presque inconnue aux anciens, & passait encore pour un sacrilège du tems de Charles Quint. qui fit consulter les Théologiens de Salamanque pour savoir si Dieu permettait de disséquer un corps humain pour en connaître la construction.

1550. Le fameux F. Drake nous apporte d'Amérique les premières pommes-de-terre qui aient été connues en Europe. On ne les connaît en Allemagne que depuis 1650.

1620. L'invention des perruques appartient aux Français ; c'est en 1620 que les premières furent faites à Paris.

1627. Guillaume Hervey, médecin Anglais, découvre la circulation du sang dans le corps des animaux.

1631. Théophraste Renaudot inventa

les Gazettes ; du moins publia-t-il les premières qui parurent à Paris. Mais elles étaient, dit-on, déjà connues depuis quelque tems à Venise.

1640. Les Espagnols nous apportent du Pérou le Kina.

1641. L'établissement des postes fut inventé & formé en Allemagne par Larmorald de Taxis.

1644. Le premier café qui parut en Europe arrive à Marseille.

1650. Ce sont les Hollandais qui nous ont donné le goût Chinois de boire du thé. Ce fut en 1650 qu'il nous fut apporté en Europe.

1656. Les Anglais s'attribuent l'invention du métier à faire des bas. (1)

(1) Ce métier est une des machines les plus compliquées & les plus conséquentes que nous ayons. On tombe dans l'étonnement à la vue des ressorts presque innombrables qui le composent, & du grand nombre de ses divers & extraordinaires mouvemens. Combien de petits ressorts tirent la soie à eux, puis la laissent aller pour la reprendre & la faire passer d'une maille dans l'autre d'une manière inexplicable ; & tout cela sans que l'ouvrier qui remue la machine y comprenne rien, en sache rien, & même y songe seulement. Les Français réclament cette invention. — Un Français ayant inventé cette ma-

1657. Chrétien Huygens inventa les horloges à pendules.

1660. Les troupes militaires n'ont commencé à avoir des uniformes que du tems de Louis XIV. Comme elles avaient auparavant des armures de fer qui les couvraient entierement ou presqu'entierement, l'uniforme n'aurait pu servir à les distinguer comme aujourd'hui.

1662. Guter, Bourgeois de Nuremberg, est l'auteur des fusils à vent.

1665. Houdeville publie le premier N^o. du Journal des Savans.

1672. François Richer, Français, fit

chine & trouvant des difficultés à obtenir un privilège exclusif qu'il demandait pour s'établir à Paris, passa en Angleterre où elle fut admise & où il fut lui-même magnifiquement récompensé. Les Anglais devinrent si jaloux de cette nouvelle invention, qu'il fut long-tems défendu, sous peine de la vie, de transporter hors de leur isle aucune machine à faire les bas, ni d'en donner aucun modèle aux étrangers. Un Français l'avait inventée, un autre Français la rendit à sa patrie. Par un effort prodigieux de mémoire & d'imagination, il fit à son retour d'un voyage à Londres le premier métier sur lequel ont été faits tous les autres qui sont en France, en Hollande & presque par-tout ailleurs. On ne peut qu'avoir regret à ce que le nom de ces ingénieux Français soit resté dans l'oubli.

la découverte que les corps étaient moins pesans sous l'équateur que dans les autres endroits de la terre ; que le poids d'une livre à Paris n'était plus une livre à Cayenne ; qu'une pendule qui battait les secondes à Paris devait être raccourcie pour les battre à Cayenne.

1675. Brand, Chymiste Allemand , a inventé le phosphore artificiel brûlant.

1680. Le Baron de Tschirnausen , Lucacien , est l'inventeur des verres ardens & des grands miroirs concaves , qui toutefois , ainsi que nous l'avons déjà dit , n'étaient pas inconnus à Archimède.

1687. Isaac Newton étonnait le monde savant par la profondeur de son génie ; il trouva le calcul différentiel , fit des découvertes de la plus haute importance dans l'astronomie.

1688. Papin inventa la machine dite le *digesteur* , dont se servent les Chymistes pour amollir les os dans l'espace de quelques secondes.

1690. Claude Briaque a été le premier qui ait gravé sur le diamant.

1691. Greil de Nuremberg est l'inventeur du tonneau à double fonds , l'un rempli d'eau , l'autre de poudre à canon , & destiné à éteindre les incendies.

1692. La porcelaine de Saxe a été

inventée par un garçon Apoticaire nommé Boetticher. Il trouva ce secret en cherchant une composition pour faire des creusets. La premiere porcelaine était brune. (1)

1729. Bartholomée Gusmao, Jésuite, fit construire à Lisbonne, en 1729, un aérostat en forme d'oiseau, & le fit s'élever par le moyen d'un feu allumé en présence du Roi, de la Reine & d'un grand nombre de spectateurs. L'oiseau, malheureusement, en montant, se heurta contre une corniche, se déchira, & retomba à terre. L'inventeur se proposait de renouveler son expérience ; mais le peuple l'avait déjà dénoncé à l'Inquisition comme forcier. Il se sauva en Espagne & y mourut dans un hôpital. (2)

1736. Du Fay, Académicien de Paris, découvrit les phénomènes surprenans

(1) La porcelaine de Saxe se fait avec

Argille blanche, 100 parties.

Quartz blanc, . . . 9

Tessons de porcelaine

blanche, ... 7

Gyps calciné, . . . 4

Le grand secret de l'art consiste à faire macérer les matieres dans un menstree convenable.

(2) Nous voudrions que, pour l'instruction de la postérité, l'on publiât un dictionnaire des grands hommes morts à l'Hôpital.

qu'offre la rosée qui tombe bien sur le verre, sur la porcelaine, sur l'ardoise, sur le fer brut ou rouillé, mais ne tombe point du tout sur l'or, ni sur l'argent doré ou bruni, ni sur le cuivre rouge.

1749. Cuneus trouve le phénomène de la commotion électrique, ou l'*expérience de Leyden*.

1756. Dollond, à Londres, a inventé les lunettes à triple objection & la lunette d'approche nommée œil de chat, dont se servent les marins dans les tems de brume. On connaît la perfection qu'il donne à ses lunettes, ses télescopes, &c.

1757. Picault, à Paris, a trouvé l'art de transporter sur une toile neuve les anciens tableaux, après les avoir enlevés, sans les endommager, de dessus la toile, la pierre, le bois, &c.

1760. Le fameux Naturaliste Linnée a découvert de quelle manière on peut nourrir les huîtres à perles, pour augmenter le volume de ces dernières. Il a présenté à la Reine de Suede des perles d'une grosseur étonnante.

1769. Depuis long-tems, chacun le sait, on cherche les moyens de rendre potable l'eau de la mer. Par les expériences qu'on a faites sur cet objet, depuis quelques années, il paraît que l'on commence à approcher de ce but.

La machine que M. Poissonnier a inventé pour cet effet a déjà rendu de grands services aux deux frégates Françaises qui en ont fait usage ; l'une , pendant un trajet de cinq mois , & l'autre , avec laquelle M. de Bougainville a fait un voyage autour du monde , pendant deux ans & demi. La première n'eut aucun malade dans son trajet , & l'autre n'eut que sept morts. L'on attribue cette conservation extraordinaire à la facilité qu'eurent , par cette machine , les équipages de dessaler l'eau de la mer.

1771. Le sieur Wiehen , artiste à Hanovre , a inventée & rendue publique une machine fort simple & applicable à toutes sortes de voiture , pour en détacher promptement les chevaux qui prennent le mord aux dents.

1772. Le Parlement d'Angleterre a accordé , au sieur Irvine , une prime de cinq mille livres sterlings pour l'invention d'une nouvelle machine propre à dessaler l'eau de la mer.

1782. M. de Kemplen , Hongrais , a inventé une machine ou automate qui joue aux échecs *avec le premier venu*.

1783. M. de Vaucanson , autre mécanicien célèbre , est mort en 1783. Ayant été renfermé , en ~~un~~ enfant , dans une

chambre pour y étudier une leçon de Grammaire ; il se mit à examiner la pendule avec tant d'attention, qu'il parvint à en concevoir le mécanisme. Dès-lors, il s'exerça à faire de petites machines qui toutes supposaient du génie. Mais ce qui fonda sa réputation en ce genre fut son flûteur. Cet automate introduit réellement dans sa flûte un souffle que le mouvement des doigts modifie avec justesse, & il exécute dix airs avec précision. Vaucanson a exécuté d'autres automates qui n'ont pas été moins applaudis. Un canard qui prend le grain, le digère & le rend. Un joueur de tabourin, habillé en berger-danseur, qui joue une vingtaine d'airs. Cet habile Mécanicien ne se borna pas à des automates ; il dirigea ses talens vers l'utilité publique. Il construisit des moulins pour la soie. Il perfectionna les tours qui servent à la tirer, & inventa un métier sur lequel un enfant pouvait faire les plus belles étoffes connues. (1)

(1) Il serait injuste de ne pas rendre hommage ici au génie & aux talens de M. Jaquet Drot du Locle, artiste si renommé, & à tant de titres, & qui, cherchant à perfectionner une science par laquelle Vaucanson s'est illustré, est parvenu à exécuter, par le mouvement des hor-

1783. MM. Etienne & Joseph Montgolfier ont inventés ou renouvelés les ballons

loges, tout ce que le génie peut imaginer dans les Mathématiques. Ses ouvrages sont trop connus pour qu'il soit nécessaire que nous en parlions avec quelques détails. Nous nous contenterons de faire mention d'une pendule qu'il a vendue au feu Roi d'Espagne, & seulement 450 louis. Elle indique les heures, les minutes & les secondes, sonne les heures & les quarts, & répète heures, quarts & demi quarts. Au centre du cadran, on voit l'équation, un quantième annuel du jour qui s'accorde avec la durée de chaque mois, un quantième de lune, les signes du Zodiaque, qui paraissent au moment où le soleil commence à les parcourir, les quatre saisons de l'année, un cadran solaire artificiel par une ombre apparente, qui marque les heures selon les mêmes irrégularités que les autres cadrans de cette espèce. Au dessus de ce centre commun se voit une voûte céleste où les étoiles paraissent & disparaissent au même instant que dans le ciel. Le soleil & la lune y ont leur cours selon le système de Ptolomée. Le soleil décline selon les saisons. La lune y a ses phases, & malgré ses diverses positions, elle paraît toujours éclairée du côté opposé au soleil. Ce même ciel se couvre de nuages artificiels qui disparaissent & le rendent serein. Une Dame assise & placée sur un balcon, tenant un livre à la main, accompagnée par ses mouvemens, la mesure de l'air que l'on joue, elle approche le livre de ses yeux qui suivent la Musique; elle prend irrégulièrement & à plusieurs fois, une prise de tabac, &

aérostatiques, connus, comme nous l'avons vu, déjà en 1729, d'un Jésuite nommé Gufinao. La première expérience se fit à Annonai, le 5 Juin 1783; & le premier voyage aérien se fit à la Muette, près de Paris, le 21 Novembre de la même année. — Blanchard s'est signalé par son trajet en ballon, d'Angleterre en France, & par un grand nombre d'autres voyages par les airs.

fait une révérence avec grâces, à celui qui ouvre la pendule. Après le carillon, un serein siffle huit airs avec les mouvemens naturels du bec, du jabot & du corps entier. Il est perché sur le poing d'un Amour, qui par ses gestes semble admirer son oiseau. Le jeu de ce dernier fini, un berger joue plusieurs airs de sa flûte, exprimant les coups de langue & les cadences. Pendant ce tems-là, deux Amours se balancent selon la mesure de l'air que joue le berger; quoique leur mouvement se fasse circulairement, leur attitude est toujours perpendiculaire: & pour finir leurs jeux, l'un se renverse comme pour remporter l'équilibre; & se tournant du côté des spectateurs, il montre son ami du doigt comme pour se moquer de sa légèreté. A côté de ce berger flûteur est un mouton paissant, qui a le bêlement naturel, & tout auprès se voit un chien qui flatte son maître par divers mouvemens. Il garde un panier plein de fruits; si quelqu'un de la compagnie en prend une pomme, aussitôt le chien abboye & ne cesse point qu'on ne l'ait remise à sa place.

Le célèbre Mathématicien Euler , mort en 1783 , a découvert que chaque année serait dorénavant de quelques minutes plus courtes que la précédente ; & ce fait paraît se confirmer , dit-on , par les expériences les plus exactes.

1785. M. Herschel a découvert la nouvelle planète , à laquelle on a donné son nom. Ce savant observateur a fait , de plus , la découverte de 1300 étoiles nébuleuses. Il a inventé un télescope d'une grandeur surprenante. Aidé du zèle & des lumières de sa sœur , il a fait plusieurs autres découvertes ; il a remarqué à la côte obscure de la lune un point luisant qu'il croit être le feu d'un volcan.

Un nommé Coulon de Thévenot est l'auteur d'une manière d'écrire aussi promptement que la parole. Cet art vient encore d'être perfectionné à Paris , par une société qui a publié le Logographe.

Une découverte , ou plutôt une invention fort extraordinaire qu'ont fait dernièrement les Français est celle du *Télégraphe* , par lequel ils peuvent communiquer en peu d'heures d'un bout de la France à l'autre.

DE QUELQUES ERREURS.

UN homme instruit nous disait qu'il aimait les originaux parce qu'ils lui chatouillaient agréablement l'esprit, en lui présentant des choses nouvelles soit dans leurs propos, soit dans leurs actions. L'homme ignorant pourrait dire de son côté qu'il est aussi ami du merveilleux parce qu'il réveille ses sens engourdis, le fait sortir de sa torpeur, & donne à son ame une espèce de vigueur & d'activité qui lui fait sentir agréablement son existence.

On ne peut en disconvenir, ce sont à peu près les mêmes causes qui donnent souvent & à l'homme d'esprit & au sot les mêmes dispositions à croire au merveilleux. Mais assurément cette observation-là ne peut faire nullement en faveur de l'existence des choses surnaturelles. Chez les gens d'esprit qui donnent dans cette faiblesse, l'ame lasse de sentir ils éprouvent un vide qui les accable & qu'ils ont le plus grand besoin de remplir. Ils cherchent alors à varier ses modifications, ils se livrent, ainsi qu'on l'a dit avant nous, *voluptueusement au plaisir de la surprise* : & ils obtiennent ce genre de jouis-

sance dans tout ce qui est nouveau , inattendu pour leur ame.

L'homme , d'ailleurs en général , se complait dans ses erreurs & ce n'est pas toujours sur des objets pareils à ceux que nous allons citer ici qu'elles portent , c'est quelquefois sur des opinions qui ne peuvent que nuire à son bonheur. Tous les jours il voit mourir de ses parens , de ses amis , de ses semblables ; tous les jours , il a lieu de s'assurer , ainsi que nous l'avons déjà observé dans le premier volume de cet ouvrage , que le passage de la vie à la mort n'est presque jamais pénible , nous oserions dire n'est presque jamais douloureux pour l'homme dont le cœur est tranquille ; & néanmoins il regarde toujours le moment où il doit quitter cette terre comme celui des plus cruelles douleurs , des plus terribles angoisses. — Prenons un tout autre exemple ; parlons d'une autre opinion qui est loin de contribuer , comme la première , à troubler le repos de nos jours. Sommes-nous heureux , l'erreur nous persuade que notre bonheur est de longue durée : sommes-nous malheureux , l'erreur nous cache que nous le sommes souvent par notre faute , & nous éprouvons un bien grand adoucissement à nos maux quand nous nous croyons dans le

cas de pouvoir nous plaindre de la fatalité de notre destinée. L'homme, on ne cesse de le répéter, est donc destiné à vivre dans l'erreur; &, parce qu'il aime mieux se tromper que douter, ses erreurs lui deviennent chères.

Qu'on nous pardonne ces réflexions, le sujet sur lequel nous allons faire un bien faible essai nous y a engagé; il eut suffit peut-être d'observer simplement que l'homme ne s'abandonne à des erreurs que parce qu'en général elles flattent son amour propre. „ Entre deux glaces, dit M. de Boufflers, dont l'une vous montrerait plein de graces, l'autre plein de défauts laquelle choisiriez-vous ? “

On croit assez généralement que la couleur des Nègres vient de ce qu'ils sont descendus de Cham, couleur qui, dit-on, a été un effet de la malédiction que Noé prononça contre lui. Suivant cette explication, il y aurait bien d'autres peuples noirs que ceux que nous connaissons, car l'effet de la malédiction aura dû tomber encore sur les Égyptiens, les Arabes, les Assyriens, les Chaldéens, puisque ces régions furent également peuplées par la postérité de Cham. Et si nous jugeons des voyages,

des établissemens de celui-ci par quelques passages d'Halicarnasse, de Macrobe, de Bérofe & de Caton, nous pouvons chercher des Noirs jusqu'en Italie où pourtant il n'y en eut jamais.

On craint de tuer les hirondelles, même dans les cas où elles incommode-
 dent. Puiffe-t-il ne jamais exister de pré-
 jugé plus nuisible ! Mais c'est cependant
 au reste de superstition payenne. Elien
 nous apprend que les hirondelles étaient
 consacrées aux dieux Pénates, & que
 par cette raison on s'abstenait de les tuer.
 On les honorait encore comme les pré-
 curseurs du printems ; on célébrait leur
 retour.

Le nombre soixante trois (sept & neuf
 multiplié l'un par l'autre) passe dans l'es-
 prit de quelques-uns pour être le grand
 climaterique de la vie humaine. Les
 cours de l'homme, disent-ils, se comptent
 par chaque septenaires, & ils présument
 que chaque septième année annonce
 quelque changement soit dans la consti-
 tution du corps, soit dans les dispositions
 de l'ame, ou dans tous les deux. Mais
 parmi les septenaires, soutiennent-ils, il y
 en a trois plus remarquables que les
 autres savoir sept fois sept ou 49. -- Neuf
 fois ~~neuf~~ ou 81 & celui de sept fois neuf

ou 63 — qui est le plus fatal de tous parce qu'il est composé de deux autres nombres & qu'il doit en conséquence en renfermer toutes les vertus. De-là vient que ces gens-là attendent ce nombre d'années avec une espèce de frayeur & se félicitent lorsqu'ils l'ont passé.

Nous nous contenterons de dénoncer cette erreur & de renvoyer aux lumières du simple bon sens ceux chez qui elle se trouve encore.

La cire des oreilles n'est point, comme l'affirment quelques-uns, un remède sûr contre diverses maladies. Pline la vante contre la morsure de l'homme, des serpens & des scorpions. Vanhelfmont, dans les piquûres des nerfs, Agricola en fait un onguent pour les tumeurs & les abcès. La médecine moderne nous a éclairé sur cette erreur-là, qui n'a d'autre fondement que le penchant de l'homme à donner de préférence sa foi à des remèdes qui lui paraissent extraordinaires.

On ne se donne aussi plus la peine de combattre la fausse opinion où ont été les anciens, où ont été même les modernes, 1°. que le cigne ne chante qu'au moment de sa mort, qu'alors il déploie les sons les plus mélodieux. 2°. Que le paon est honteux quand il regarde ses pieds

pieds qui le dégradent si fort. 3°. Que les cicognes ne s'établissent que dans les états libres. 4°. Qu'il y a une antipathie invincible entre le crapaud & l'araignée. 5°. Que le serpent charme le rossignol au point de le contraindre à venir se rendre de lui-même dans sa bouche. 6°. Que le lion fuit au chant du coq. 7°. Que les serpens, les vipères, ou autres animaux, empoisonnent par leur queue, d'où est venu le *dit-on : venenum in caudâ*. 8°. Qu'il est des hommes à queue. 9°. Que la baguette divinatoire est infallible, &c. qu'il existe un phénix, des griphons, un Juif errant, des licornes, &c.

Crystal signifie en Grec également & de la glace & du crystal. Ce sera peut-être cette identité de nom qui aura établi l'opinion fautive que le crystal de roche n'est autre chose qu'une glace tellement condensée par les siècles, qu'elle ne peut plus se fondre. La preuve incontestable, dit-on, que le crystal de roche a d'abord été dans un état de fluidité, se tire des corps étrangers, tels que des gouttes d'eau, des insectes, des métaux, &c. qui s'y trouvent souvent renfermés. Mais l'origine que des savans distingués lui donnent aujourd'hui peut expliquer cette singularité. Le crystal de roche, disent-ils,

est un quartz épuré dont les parties homogènes, similaires, petites, ténues, ont été d'abord suspendues dans un fluide, & ensuite rapprochées lentement par l'évaporation-du même fluide.

Chacun connaît la confection d'Hyacinthes. Eh bien, c'est mal-à-propos qu'elle conserve le nom de cette pierre. Selon les lumières de la pharmacie moderne, il ne doit point y avoir, dans cette confection, d'hyacinthes qui sont reconnues de nos jours pour n'avoir aucune autre propriété que celle qu'a toute autre pierre absorbante.

L'on n'attribue plus aux Autruches, ainsi qu'on le faisait autrefois, la faculté de digérer le fer. Elles en peuvent avaler par goût, par fantaisie ; mais elles n'en avalent point pour se nourrir ; & lorsqu'on a voulu faire l'expérience de leur en faire prendre, elles l'ont rendu tel qu'elles l'avaient pris.

La propriété qu'a l'aiman *d'attirer le fer*, (1) pour nous exprimer vulgairement, est un effet si extraordinaire, si au-dessus de notre pénétration, qu'on n'a pas hésité de lui attribuer les vertus les

(1) L'aiman attire-t-il plus le fer que le fer n'attire l'aiman ?

plus étranges, les plus merveilleuses. On ne croit plus aujourd'hui à ces vertus. Cependant, lorsque nous rédigeons le Journal de Lausanne, un homme de cette ville, qui passe pour avoir de l'esprit & des lumières, vint nous apporter, pour insérer dans notre Feuille, une longue notice, dans laquelle il prétendait prouver, que le moyen infailible de se préserver du froid des pieds, était de mettre dans la semelle des souliers des lames de fer aimanté. Ce qui aura pu l'induire en erreur, c'est que pour pouvoir placer ces lames de fer, il aura fallu des semelles plus épaisses qu'on ne les fait ordinairement.

Plusieurs croient encore que le tombeau de Mahomet, consistant dans une caisse de fer, est suspendu à la voûte de la grande Mosquée de Médine, y étant soutenu par de grandes pierres d'aiman qui y sont fixées. Cela est faux. Un grand nombre de voyageurs dignes de foi nous attestent que ce tombeau est à un des angles de ce temple; que c'est un cône de pierre placé dans une chapelle, & dont l'entrée est défendue aux profanes par de gros barreaux de fer.

L'escarboucle, espèce brillante de rubis, ne jette point de feu dans l'obscurité, ainsi que quelques-uns le veulent.

Il est faux que les pleurésies ne se forment que du côté gauche, & il est dangereux de le croire, parce qu'on peut négliger de prendre à tems les remèdes convenables.

L'on ne doit point croire que l'homme nage naturellement, à moins qu'il n'en soit empêché par la crainte ; l'on a tout aussi tort de croire qu'un homme noyé remonte du fond de l'eau le neuvième jour, la vésicule du fiel étant crevée alors, qu'on trouve toujours les femmes noyées couchées sur le ventre, les hommes sur le dos, &c.

L'on laisse croire à qui aime croire aux choses impossibles, qu'Annibal se soit fait, avec du vinaigre, un passage à travers les Alpes. L'auteur de sa vie dit seulement, qu'il s'en servit sur le sommet des plus hautes montagnes. D'ailleurs, il est bien reconnu aujourd'hui, que le vinaigre n'aurait pas pu produire un aussi grand effet, Annibal en eût-il eu des milliers de tonneaux à sa disposition.

Mahomet faisait creuser un fossé autour des remparts de Médine, où il allait être assiégé ; l'ennemi était nombreux & avait fait de grands préparatifs. Le courage des troupes du Prophète des Turcs avait besoin d'être ranimé. Le sol que l'on creu-

fait était pierreux, il résistait aux efforts des pionniers : un rocher sur-tout semblait ne pouvoir être entamé. Mahomet s'apercevant que par de nouveaux efforts on en viendrait facilement à bout, prend de l'eau dans sa bouche & en répand sur la pierre. La pierre paraît s'amollir, les coups redoublent, & l'on attribue à un prodige un succès dû à une plus grande activité. — Annibal ne pourrait-il pas avoir fait répandre du vinaigre sur les roches des Alpes pour paraître faciliter par-là le travail de ses pionniers ?

Il n'est personne qui ne connaisse, au moins, le titre du Recueil des secrets du grand Albert, secrets presque tous plus absurdes l'un que l'autre. Ce Dominicain n'en est assurément point l'auteur, bien qu'il ait dit dans les vingt-un gros volumes in-folio qu'il a publiés, parmi des choses passables sur la physique, des choses aussi peu vraisemblables que celles que renferme ce Recueil. On ne l'a point appelé Albert le Grand par un effet de sa réputation ni de son grand mérite, mais parce que son nom de famille signifiait grand en Allemand. Un auteur célèbre dit assez plaisamment, que son siècle l'a appelé Grand, parce qu'il nâquit dans un tems où les hommes étaient petits.

C'est une opinion qui est même encore assez accréditée de nos jours , que l'ours naît informe & n'obtient la forme que nous lui connaissons que par les fréquens léchemens de sa mere ; d'où vient l'expression : *ours mal léché*. Nos chasseurs de Suisse & de Savoye attestent le contraire ; ils ont tué des ourses pleines & ont trouvé leurs petits déjà bien formés dans leurs ventres. Ce qui a pu faire naître cette opinion, c'est que l'ours naît enveloppé dans une membrane épaisse, que la mere rompt avec les dents pour l'en faire sortir.

Aristote, Diodore de Sicile, St. Ambroise, &, d'après eux, plusieurs auteurs modernes ont dit, ont répété, que l'éléphant n'a point de jointures, que par cette raison il est obligé de dormir debout, ordinairement appuyé contre un arbre ; que pour s'en rendre maître, les chasseurs ont accoutumé de scier l'arbre en partie, qu'ils viennent pendant la nuit achever de l'abattre ; que l'éléphant tombe alors, ne peut plus se relever, & reste à leur discrétion. — On a observé toutefois, que celui que le Roi de Portugal avait donné au Roi de France, en 1668, se couchait & se relevait avec facilité ; celui que nous vîmes il y a quelques années, à la ménagerie de Versailles, se couchait

aussi, & se relevait de même sans peine, à ce que nous assura celui qui le soignait.

Nous avons ouï répéter quelquefois à des gens peu instruits, qu'il se trouvait dans la mer de toutes les espèces d'animaux qui vivent sur la terre. Le poisson, dit poisson de la lune, la baleine & un nombre immense d'autres poissons ne se trouvent point sur la terre; & la mer n'a ni hyenne, ni chameaux, ni singes, &c. &c.

Ce qui vraisemblablement aura induit en erreur, c'est le nom de lion marin, de cheval marin, &c. qu'on a donné à des poissons pour quelques ressemblances qu'ils ont avec ces animaux terrestres; mais souvent ils diffèrent autant de celui dont ils portent le nom que le hérisson du lapin.

Les Egyptiens avaient pour hieroglyphe de l'éternité la figure d'une espèce imaginaire de serpent qu'on a nommé tantôt aspic, tantôt basilic; de-là les partisans du merveilleux ont voulu à toutes forces qu'il existât, parce que sa figure était des plus extraordinaire. Quelques Naturalistes ont donné ce nom à un serpent dont la blessure est si subtile qu'on meurt, disent-ils, sans s'en être aperçu. Nous n'avons pas trouvé ce serpent là

indiqué dans les ouvrages d'Histoire-naturelle que nous avons consulté à ce sujet.

On raconte de la Salamandre plusieurs traits fabuleux. On a voulu qu'elle vive dans le feu comme dans un élément qui lui est propre ; d'autres ont prétendu que c'était l'animal le plus dangereux, le plus terrible. De célèbres dévises ont accrédité toujours plus cette fausse opinion. Il arrive, lorsqu'on jette dans le feu cet animal, qu'il sort de son corps une foule de gouttes laiteuses qui peuvent affaiblir le feu de charbon faiblement allumé. Mais il est très-prouvé que ce suc laiteux ne peut infecter toute une prairie, ni un puits, ni empoisonner des familles entières, comme l'ont avancé quelques-uns, ni éteindre un grand incendie, comme il en est qui le croient encore. Une salamandre, par l'abondance de sa viscosité froide & glaireuse pourrait peut-être, ainsi que nous l'avons déjà observé, affaiblir un petit feu ; mais elle a cela de commun avec les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs & toutes les substances tenaces & glaireuses.

L'on ne dispute point au Caméléon la singulière propriété qu'a son corps de changer de couleurs, tantôt en bleu, tantôt en jaune, tantôt en verd. Mais la rai-

son & l'expérience se refusent absolument à croire qu'il se nourrisse d'air, ainsi que l'ont attesté tant de Naturalistes anciens.

Il se nourrit de mouches; &, pour s'en procurer, il sort la langue, autant qu'il le peut, la laisse dans cet état, & sans faire aucun mouvement, jusqu'à-ce que sa proie se soit venue poser dessus; alors il la retire avec une promptitude merveilleuse & avale l'insecte. On ne peut guere douter que ce ne soit sa maniere de pourvoir à sa nourriture qui ait établi la fausse opinion qu'il se nourrit d'air.

C'est aussi une tradition fort ancienne, que la vipere termine ses amours avec le mâle par lui couper la tête avec les dents; & que les petits à leur tour, pour le venger, déchirent le sein de leur mere & se font ainsi passage. De-là vient que les Romains enfermaient les parricides dans un sac où l'on avait mis des viperes; & que les habitans de Milet s'écrierent, lorsqu'ils en virent une attachée au doigt de St. Paul, que c'était un meurtrier qui, s'étant sauvé du naufrage, n'avait pu échapper à la vengeance de Dieu.

On fait aujourd'hui, de maniere à n'en pouvoir douter, que les vipéreux naissent de la même façon que la plupart des autres animaux; qu'ils prennent leur forme

& leur perfection dans l'œuf, où ils sont diversement situés & entortillés ; qu'ils ont chacun dans leur œuf une espece d'arriere-faix qui pend à leur nombril, par lequel ils tirent leur nourriture ; qu'en naissant ils l'entraînent avec eux, qu'ils en sont en partie enveloppés ; qu'enfin leur mere les en délivre & les nettoye en les léchant lorsqu'ils sont nés.

Il n'est peut-être point d'animal sur lequel on ait débité autant de fables qu'on le fait sur la vipere ; mais nous croions inutile d'en faire mention ici.

On peut , à la rigueur , nier que le cœur de l'homme soit situé au côté gauche de la poitrine. Il est placé au milieu, dans le médiaſtin ; mais ce qui a fait naître & ce qui perpétue l'opinion qu'il est du côté gauche , c'est que ses battemens se font sentir de ce côté-là. Nous disons au moral, qu'un homme courageux est un homme de cœur ou a un grand cœur, il pourra paraître assez singulier que nous nous exprimions de la sorte, quand l'expérience nous prouve, que les animaux timides ont toujours le cœur plus grand que ceux qui sont courageux , comme cela se voit dans le daim, dans le lievre, dans l'âne, &c. (1)

(1) Si nous ne craignons pas de paraître adop-

Y a-t-il de véritables hermaphrodites ?

On fait souvent cette demande ; mais cette question qui pouvait être agitée dans les tems d'ignorance, ne devrait plus l'être dans des siècles éclairés. Si la nature s'égare quelquefois dans la production de l'homme, elle ne va jamais jusqu'à faire des métamorphoses, des confusions de substances, & des assemblages *parfaits* des deux sexes. Les exemples qu'on rapporte d'Hermaphrodites mariés qui ont eu des enfans l'un de l'autre, chacun comme homme & comme femme, sont des fables puériles qu'il faut puiser dans l'ignorance & dans l'amour du merveilleux dont on a tant de peine à se défaire. Il est cependant vrai, que la nature exerce par fois des jeux bien étranges dans les conformations qu'elle donne, &

ter des erreurs, ou au moins des opinions douteuses, tout en cherchant à en dénoncer d'autres ; nous dirions que des auteurs très-respectables ont écrit, & de nos jours, qu'on a trouvé deux cœurs dans la même personne, qu'on en a ouvert qui étaient entièrement velus ; qu'on a vu des personnes chez lesquelles il était renversé, c'est-à-dire, tourné le haut en bas. Nous entrerons dans de plus grands détails à ce sujet, en parlant de singularités qui concernent la Médecine.

que parmi ceux qui se sont trompés il en est qui sont bien excusables.

On lit dans Eusebe une Lettre qu'un nommé Abgare, Roi d'Edesse, doit avoir écrite à Jésus-Christ, & la réponse que lui adressa Jésus-Christ en l'accompagnant de son portrait. Plusieurs auteurs anciens parlent de ces Lettres & du don de ce portrait. Aujourd'hui l'on n'y croit plus.....

On voit non-seulement des enseignes de cabaret, mais encore des tableaux d'appartement & des armoiries où le Pélican est représenté s'ouvrant la poitrine avec le bec & nourrissant ses petits du sang qui en découle. Aristote, Elien, Plin, nos Naturalistes modernes ne parlent point de cette singularité qu'il ne faut donc pas hésiter de révoquer en doute. Vraisemblablement un Pélican s'ouvrant le sein pour nourrir ses petits aura été une belle idée de quelque poëte, ou chez les Egyptiens un hiéroglyphe représentant quelque vertu absolument opposée à notre cruel égoïsme.

Les plus grands peintres, un Raphaël, un Michel Ange ont fait la faute étrange de représenter nos premiers parens Adam & Eve ayant un nombril comme leur postérité. Chacun fait que l'usage du nombril est de nourrir le fœtus par la

communication qu'il établit entre la mère & lui. Adam & Eve n'ont pas été produits comme nous, on ne leur a pas comme à nous coupé le cordon ombilical, ce qui fait cette espèce de trou que nous nommons nombril. Or le nombril étant une partie qui suit notre naissance, on ne doit la supposer ni dans Adam sorti des mains du Créateur, ni dans Eve formée d'une des côtes d'Adam.

Il est une autre erreur qui circule chez quelques-uns, c'est que la première femme ayant été formée, selon ce que dit Moïse, d'une des côtes d'Adam, les hommes en ont une de moins. Très peu de lumière, le moindre examen prouvent que cette opinion est fautive. Ce n'est pas qu'il ne puisse se trouver des hommes qui en aient une de moins, comme il y en a eu qui en avaient une de plus que le nombre ordinaire de douze.

Dans les tableaux qui représentent le sacrifice d'Abraham, Isaac est ordinairement peint comme un enfant, mais si nous en croyons l'Historien Joseph il avait alors vingt-cinq ans.

Moïse est souvent représenté avec des cornes. Le mot Hébreu dans Exode 24, 29, 35, signifie également corne ou

lumière , d'où fans doute est venu la cause de cette erreur.

On croit mal-à-propos que la santé était le seul motif des défenses que Moyse fit de manger de certains animaux, les regardant comme impurs.

Nous ne mangeons point certains animaux qui étaient permis par la loi, comme les sauterelles & quelques autres. Il y en a dont nous mangeons, qui toutefois étaient défendus, tels sont le cochon, le lapin, le lievre. Cette distinction, chez les Juifs, d'animaux purs & impurs doit être regardée comme hiéroglyphique; elle prescrivait l'abstinence de certains vices qui étaient marqués symboliquement par la nature de ces animaux dont on leur défendait l'usage. Ainsi les cochons, les lapins, les chouettes désignaient l'impureté, l'adultère, le vol, &c. Au reste, observons, en passant, que l'opinion sur l'excellence des alimens, des mets est absolument arbitraire, est même tout-à-fait soumise à la mode, comme l'est la coiffure d'un petit-maitre. N'en donnons d'exemple que la chair d'ânon. Combien n'était-elle pas estimée à Rome du tems de Mécène? Avec quelle volupté, quelle sensualité on la mangeait dans les tables les plus délicates, les plus recher-

chées, & dans quel mépris n'est-elle pas tombée de nos jours !

Si notre plan nous l'avait permis, nous eussions, à la place de ces erreurs ou fausses opinions, qu'on trouve chez une partie du public dans presque tous les pays de l'Europe, préféré dénoncer un grand nombre d'autres erreurs dans lesquelles se complait à rester la même classe de la société dans le Pays-de-Vaud, non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes. Plus d'une fois nous avons formé le vœu de voir sortir de la plume de quelqu'un de nos compatriotes éclairés, un ouvrage qui put mériter le titre d'*Avis utiles au peuple, sur les bornes qu'il doit donner à sa crédulité*. On n'aurait pas seulement à combattre que le vendredi doit changer, quant à l'état de l'atmosphère, que l'Assemblée du Colloque détermine la pluie; que la plupart de nos villes, sur-tout Lausanne, ont été fondées par Hercule, par un petit fils de Priam, &c. erreurs qui ne nuisent pas directement à notre prospérité; mais il en est tant d'autres qui s'y opposent, qui entravent les succès de l'honnête laboureur, & ce sont celles qu'on ne peut trop recommander aux gens instruits de chercher à extirper.



DES ANIMAUX

ET DE LEUR INSTINCT.

PAR le mot instinct, on veut exprimer le principe qui dirige les bêtes dans leurs actions; mais de quelle nature est ce principe? Quelle est l'étendue de l'instinct? Aristote & les Péripatéticiens donnaient aux bêtes une ame sensitive, mais bornée à la sensation & à la mémoire, sans aucun pouvoir de réfléchir sur ses actes, de les comparer, &c. D'autres ont été beaucoup plus loin; ils ont dit, qu'excepté la religion, il n'est rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'espece humaine.

D'autres encore ont pensé bien différemment. Les bêtes de la même espece ont dans leurs opérations une uniformité qui leur en a imposé & leur a fait naître l'idée d'automatisme; mais cette uniformité n'est qu'apparente, & l'habitude de voir la fait disparaître aux yeux exercés. Plusieurs Théologiens ont cru la religion intéressée au maintien de cette opinion du mécanisme des bêtes; erreur dont on est revenu assez généralement aujourd'hui.

L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes semblables aux nôtres, & disposés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale. Le détail de leurs actions nous fait clairement appercevoir qu'elles sont douées de la faculté de sentir, c'est-à-dire, qu'elles éprouvent ce que nous éprouvons, lorsque nos organes sont réunis par l'action des objets extérieurs. Douter si les bêtes ont cette faculté, c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus, puisque nous n'en sommes assurés que par les mêmes signes. Celui qui voudra méconnaître la douleur à des cris, qui se refusera aux marques sensibles de la joie, de l'impatience, du desir, ne mérite pas qu'on lui réponde. — Non-seulement il est certain que les bêtes sentent, il l'est encore qu'elles se ressouviennent. Sans la mémoire, les coups de fouet ne rendraient point nos chiens sages, & toute éducation des animaux serait impossible. L'exercice de la mémoire les met dans le cas de comparer une sensation présente. Toute comparaison entre deux objets produit nécessairement un jugement ; les bêtes jugent donc. La douleur des coups de fouet retracée par la mémoire, balance dans un chien courant le plaisir de courir un lie.

vre qui part. De la comparaison qu'il fait entre ces deux sensations naît le jugement qui détermine son action. Souvent il est entraîné par le sentiment vif du plaisir ; mais l'action répétée des coups rendant plus profond le souvenir de la douleur, le plaisir perd à la comparaison ; alors il réfléchit sur ce qui s'est passé , & la réflexion grève dans sa mémoire une idée de relation entre un lievre & des coups de fouet. Cette idée devient si dominante, qu'enfin la vue d'un lievre lui fait ferrer la queue & regagner promptement son maître.

L'habitude de porter les mêmes jugemens les rend si prompts & leur donne l'air si naturel , qu'elle fait méconnaître la réflexion qui les a réduits en principes : c'est l'expérience aidée de la réflexion qui fait qu'une belette juge sûrement de la proportion entre la grosseur de son corps & l'ouverture par laquelle elle veut passer. Cette idée une fois établie devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, & elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles ; mais les bêtes ne doivent pas seulement à la réflexion de simples idées de relation ; elles tiennent encore d'elles-mêmes des idées indicatives plus compliquées , sans lesquelles elles

tomberaient dans mille erreurs plus funestes pour elles.

Un vieux loup est attiré par l'odeur d'un appât ; mais lorsqu'il veut en approcher, son nez lui apprend qu'un homme a marché dans les environs. L'idée non de la présence, mais du passage d'un homme, lui indique un péril & des embûches. Il hésite donc, il retourne pendant plusieurs nuits ; l'appétit le ramène aux environs de cet appât, dont l'éloigne la crainte du péril indiqué. Si le chasseur n'a pas pris toutes les précautions usitées pour dérober à ce loup le sentiment du piège, si la moindre odeur de fer vient frapper son nez, rien ne rassurera jamais cet animal devenu inquiet par l'expérience.

Ces idées acquises successivement par la sensation & la réflexion & représentées dans leur ordre par l'imagination & la mémoire, forment le système des connaissances de l'animal & la chaîne de ses habitudes ; mais c'est l'attention qui grave dans sa mémoire tous les faits qui concourent à l'instruire ; & l'attention est le produit de la vivacité des besoins. Il doit s'ensuivre, que parmi les animaux, ceux qui ont les besoins plus vifs ont plus de connaissances acquises que les autres.

Qu'est-ce donc encore une fois que *l'instinct*? Nous voyons que les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, choisissent, & sont guidées dans toutes leurs démarches par un sentiment d'amour de soi, que l'expérience rend plus ou moins éclairé. C'est avec ces facultés qu'elles exécutent les intentions de la nature, qu'elles servent à l'ornement de l'Univers, & qu'elles accomplissent la volonté inconnue pour nous, que le Créateur eut en les formant.

Nous allons citer quelques traits de l'instinct, soit de la sagacité apparente ou du fruit de l'éducation chez différens animaux.

Parmi les différentes idées que la nécessité fait acquérir aux animaux, on ne doit pas oublier celle des nombres. Les bêtes comptent, cela est certain; & quoique jusqu'à présent leur arithmétique paraisse assez bornée, peut-être pourrait-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles enlèvent les œufs & détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assiduellement les nids de ces oiseaux destructeurs; &, pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère per-

dant qu'elle couve. Entre ces meres il en est d'inquiètes qui désertent leur nid dès qu'on en approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est ce nid, & un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse; mais il attend en vain, si la pie qu'on veut surprendre a déjà été manquée en pareil cas. Elle fait que la foudre va sortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper cet oiseau inquiet, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçait & l'autre passait; mais la pie compte & se tient toujours éloignée. Le lendemain trois y vont, & elle voit encore que deux seulement se retirent. Enfin, il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son calcul en défaut. La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à evenir.

La tortue de mer compte quarante jours, tems nécessaire pour faire éclore ses œufs, qu'elle cache dans le sable & qu'elle confie à l'activité du soleil, & re-

vient à point nommé pour emmener sa famille avec elle.

Il y avait à Messine une corneille qui, blessée par les chasseurs, ne pouvait ni voler ni marcher. Ses petits, au nombre de six, se succéderent sans interruption, pour lui porter des alimens ; & on les voyait chaque jour faire usage de leurs pattes & de leur bec pour la tourner sur le lit qu'ils lui avaient dressé. L'on observa, que deux couchaient exactement auprès de cette mere infortunée , & qu'ils lui prodiguaient tous les soins que la nature pouvait leur inspirer. Elle mourut au bout de quelques jours , & le Magistrat Cupoli affirme que ses petits témoignèrent leur douleur par de longs & lugubres croassemens.

On a conservé l'histoire d'un chat qui, dans un couvent de moines, s'était tellement plié à la règle , qu'il suivait exactement les exercices du cloître. Il se rendait, comme eux, à l'église, au réfectoire, à la salle de conversation. Un Religieux l'avait ainsi dressé. Ce fait serait contre l'opinion de M. de Buffon, qui dit, que les chats n'ont pas plus de mémoire que d'odorat.

Il existe, chez les Cosaques, une race de chevaux errans, abandonnés, pour ainsi dire, à eux-mêmes, & qui obéissent

de concert, au commandement de l'un d'entr'eux. Il fait le tour de sa troupe dans les attaques qu'ils livrent aux voleurs & aux loups; & si quelque cheval sort du rang, reste en arriere, il court à lui, le frappe d'un coup d'épaule, & lui fait reprendre sa place. Le Naturaliste que nous venons de citer, M. de Buffon, rapporte ce fait comme une chose absolument hors de doute.

Un Cacique avait élevé un de ces poissons qu'on nomme Lamentin, de maniere qu'il venait à sa voix, & qu'il portait sur le dos tout ce qu'on voulait, pourvu que le poids fut proportionné à ses forces. Un Espagnol s'étant avisé de l'appeller un jour, & l'ayant blessé d'un coup de fusil, le malheureux Lamentin devint tellement circonspect, qu'il n'approchait plus du rivage sans avoir bien examiné si celui qui l'appellait était Indien, ce qu'il connaissait à la barbe.

Quel travail que celui des Castors. C'est l'ouvrage du meilleur architecte, & l'on ne peut en avoir une juste idée que lorsqu'on l'a vu. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous côtés, se réunissent au nombre de deux ou trois cents, mais toujours sur le bord de l'eau. Quand ils ne trouvent point d'étangs, ils en font

dans les eaux courantes des fleuves ou des ruisseaux, par le moyen d'une digue ou d'une chaussée qu'ils ont le courage d'entreprendre. Ils scienc un arbre avec les dents, après l'avoir dépouillé de ses branches, ils le traînent jusqu'au bord de la rivière, & en font la pièce principale de leur construction. Ils dressent des pieux, les enfoncent, les entrelacent avec des branches. Pour empêcher l'eau de couler à travers les vides qui restent, ils les bouchent avec de la glaise, qu'ils gâchent & pétrissent avec leurs pieds de devant, & qu'ils battent ensuite avec leur queue, qui leur tient lieu de truelle.

Lorsque les castors ont travaillé tous en corps pour édifier le grand ouvrage public, dont l'avantage est de maintenir les eaux toujours à la même hauteur, ils travaillent par compagnies pour édifier des habitations particulières. Ce sont des cabanes ou des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau; leur forme est presque toujours ovale, & il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Quelque nombreuse que soit cette société née architecte, la paix s'y maintient sans altération. Amis entr'eux, dit M. de Buffon,
s'ils

s'ils ont quelques ennemis au-déhors, ils savent les éviter; ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau, qui rétentit au loin dans les voûtes de toutes les habitations; alors chacun prend le parti que la prudence lui dicte. La fenêtre de leur cabane, qui donne sur l'eau, leur sert de balcon pour prendre le bain pendant la plus grande partie du jour.— Nous quittons à regret l'histoire de ces industrieux républicains, mais ce sera pour varier nos citations de faits singuliers, dont l'étude de la vie & des mœurs des animaux nous fournit l'exemple.

Un curé de campagne apprit le crédo tout entier à un Sanfonnet, qui le prononçait très-distinctement & avec un vrai ton de recueillement. Ce bon curé avait employé ce moyen pour humilier son Sacristain, qui n'en pouvait, disait-il, retenir que quelques mots; & qui, piqué de se voir surpassé par un animal, fut bientôt le retenir tout entier.

Il y a, dans le Brabant, des chèvres accoutumées à traîner des enfans dans de petits chariots; & jamais elles ne manquent de venir s'offrir à l'heure ordinaire où l'on en a besoin.

Il existe actuellement, à la ménagerie de Versailles, un chien dont un lion ne

peut se détacher, & cela parce qu'il fait l'amuser. Il le provoque par un badinage qui lui plaît ; & ils jouent l'un & l'autre avec une espèce d'égalité ; c'est-à-dire , que le lion retient sa force & ses griffes, se mettant au niveau du chien.

Un soldat de Pondichéry , qui avait coutume de porter une mesure d'arac à un jeune éléphant lorsqu'il touchait son prêt ; se voyant un jour poursuivi par la garde, se refugia sous lui & s'y endormit. En vain la garde voulut l'arracher de cet asyle; l'éléphant le défendit avec sa trompe; puis, pour le rassurer quand il se réveilla, lui prodigua des caresses, en le touchant légèrement avec la trompe qui avait fait fuir ses ennemis.

Tous les papiers publics ont rapporté, il n'y a pas long-tems, le trait d'un chien dans la ville de Tours; lequel cachait toute la semaine des os pour une chienne qui venait régulièrement en ville avec un payfan tous les lundis. Il allait au-devant d'elle, il la caressait & la conduisait dans l'endroit même où il lui avait préparé son festin.

Les mêmes papiers ont fait mention d'un chien abandonné dans les rues de Bordeaux, & qui trouva les moyens de vivre dans la générosité de ses camara-

des, qui, pendant deux ou trois semaines, sortaient des maisons de quoi lui donner à manger.

Il y avait un chardonneret à Bâle, connu de toute la ville par ses tours d'adresse & par sa sensibilité, qui s'attacha tellement à celui qui l'avait élevé, qu'il ne voulut jamais quitter son lit lorsqu'il vint à tomber malade; & qui expira de douleur le même jour que son maître mourut.

La Maréchale de Luxembourg, morte à Paris depuis quelques années, avait un chat qui l'accompagnait chaque jour à la promenade, & qui la suivait par-tout où elle le lui permettait.

Quels services les chiens ne rendent-ils pas aux aveugles? Je remarque avec plaisir, dit Montaigne, comme ils s'arrêtent à chaque porte où ils ont coutume de recevoir des aumônes, comme ils évitent les embarras & les embuscales, & cela pour épargner une chute à leur maître.

Un prince Napolitain, prêt à renvoyer son palfrenier pour avoir, croyait-il, négligé son cheval de prédilection & en avoir fait un squelette, fut très-étonné quand ce palfrenier lui apprit, que l'animal n'avait maigri que parce qu'il ne voyait plus son maître depuis six mois. Le fait lui fut attesté par toutes les personnes attachées à

son service : & effectivement la bête, au retour du prince, reprit-elle son embonpoint.

On lit, dans l'histoire des voyages, que les chevaux, dans le pays des Maures, couchent pêle-mêle avec eux ; s'étendent par terre pour servir de matelats & de coussins aux enfans de leurs maîtres ; & que non-seulement ils ne leur font jamais de mal, mais qu'au contraire, ils ne cessent de les baiser & de les lécher.

Les perruches ont des affections comme des antipathies qui paraissent surprenantes. Il y en a qui ne peuvent souffrir les hommes, & qui se passionnent tellement pour les femmes, qu'elles en recherchent constamment la société, & au point de ne vouloir ni boire ni manger quand elles n'en voyent pas.

Il y avait un moineau à Beziers qui s'était tellement attaché à un chat, qu'ils ne pouvaient exister l'un sans l'autre. Ils dormaient ensemble ; & chaque jour on les voyait jouer sans contrainte. Le chat mourut d'une chute d'un toit, & le moineau se laissa mourir de faim.

Une des plus aimables femmes de la cour de Louis XV avait un hibou qui faisait partie de sa société ; l'admettant à sa toilette, à son jeu, & par-tout où elle

allait. Elle l'appellait son perroquet de compagnie ; & véritablement, assure-t-on, il savait l'amuser & mériter son affection par son attachement & par plusieurs gentilleses qu'on n'a pas coutume d'attendre de tels animaux.

Qui ne connaît pas les ruses du renard ! On vient à bout de le priver ; mais , sans pouvoir jamais le dépouiller de l'appétit dévorant qui le tourmente , sitôt qu'il aperçoit quelques volatiles & sur-tout des poules. C'est alors qu'il faut observer comme il porte ses yeux de toutes parts , pour s'assurer s'il n'est point vu. Il jette un regard sur tous les endroits d'où il peut être aperçu. Il va jusqu'à effacer avec ses pattes & sa queue les traces du sang qu'il a fait verser , & jusqu'à prendre un air consterné lorsqu'on s'aperçoit du dégât.

L'araignée maçonne , se fait en terre une loge qui a une porte mobile , faite avec le plus grand art. M. l'Abbé de Sauvage voulut enfoncer une épingle sous la porte d'une de ces habitations : mais il y trouva une résistance qui l'étonna : c'était l'araignée qui la retenait avec une force qui le surprit dans un aussi petit animal : il ne fit qu'entr'ouvrir la porte , il la vit le corps renversé , accrochée par

les jambes d'un côté aux parois de l'entrée du trou, de l'autre à la toile qui recouvrait le dessous de la porte : dans cette attitude qui augmentait sa force, l'araignée tirait la porte à elle le plus qu'elle pouvait, pendant que le Naturaliste tirait aussi de son côté. L'araignée, bien déterminée à ne pas céder, ne lâcha prise qu'à la dernière extrémité, qu'elle se précipita au fond de son habitation.

La plupart des canards, pour ne pas laisser refroidir leurs œufs, lorsqu'ils sont obligés d'aller manger, s'arrachent des plumes pour les couvrir & les tenir chaudement.

Plutarque rapporte, qu'une pie, appartenant à un barbier de Rome, étonnait tous les passans par son habileté à contrefaire tout ce qu'elle entendait. Mais elle parut bien plus surprenante, lorsqu'après un silence de quelques jours, pendant lesquels elle s'étudiait à répéter le son de la trompette, elle le rendit si parfaitement qu'on croyait entendre l'instrument même.

Si les bêtes connaissaient leur force, elles porteraient le désordre & la confusion de toutes parts, & l'homme deviendrait la victime de leur fureur. C'est donc un grand bienfait du Créateur, que de

les avoir subordonnées à l'homme. Il n'est point d'animal plus fort que l'éléphant, & il n'en est point de plus docile aux volontés de son maître. On le voit toujours chercher à lire dans ses yeux ce qu'il doit faire pour lui plaire. Chez le Mogol, où ces animaux servent de bourreau pour l'exécution des criminels, ils mettent en pièces sur le champ, ou ils font languir le patient, selon qu'il leur est ordonné. Buffon lui-même avance ce trait, & l'on connaît la précaution avec laquelle il cite les faits qui paraissent singuliers.

Les campagnes offrent souvent le spectacle de chevres que des vaches ont prises en affection & qu'elles défendent contre la rage des loups. Elles les tiennent au milieu d'elles & leur font un rempart de leurs cornes & de leur corps.

On a vu un corbeau de la grosse espèce, se déclarer le protecteur d'un petit roitelet. Il le suivait pour le défendre, & sitôt qu'on paraissait vouloir l'attaquer, il courrait à la poursuite des agresseurs & les forçait à se retirer. Le roitelet, en conséquence, ne voulait plus abandonner son protecteur, il montait sur lui, l'épluchait, & ne le quittait pas même la nuit.

Presque tous les Naturalistes citent un Paon célèbre par les services qu'il faisait

rendre à celui qui l'avait apprivoisé. Il lui apportait mille choses avec son bec, lorsqu'il en recevait l'ordre. Il savait, à l'aide de ses pattes, ouvrir une porte & la fermer ; &, ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'il aimait singulièrement à se mirer. Il lui arriva plus d'une fois, disent ces auteurs, après avoir été témoin de la toilette de son maître, de mettre son aigrette & sa tête dans la boîte à poudre ; mais après s'être regardé derechef au miroir, n'y trouvant pas son compte, il la secouait & il reparait avec ses brillantes couleurs.

Le corbeau est très-susceptible d'éducation. Il y en avait un fameux près de Rouen. Il appelait les poules les unes après les autres, en leur éparpillant du grain. Quand elles s'approchaient, il ne manquait pas de leur donner un coup de bec vigoureux qui les tuait sur le champ.

Il n'y a pas long-tems qu'on voyait deux vautours en Pologne, au château d'Olesblo, où naquit le fameux J. Sobiesky, devenu Roi ; & lesquels, selon la tradition, étaient du tems de ce Monarque. On les remarquait par la grosseur & par leur fierté ; ils avaient appris à traîner une calèche ; on avait grand plaisir à les voir dans une grande allée de maronniers, courant avec la plus grande célérité &

s'arrêtant au moindre mot. Ils prenaient en affection les petits oiseaux qui les approchaient. Ils battaient des ailes à la vue de leurs maîtres, & ils savaient si bien se garantir des chiens, après les leçons qu'on leur avait données, qu'ils finissaient toujours par les faire fuir. Ils déchiraient impitoyablement la première poule qu'on leur offrait, excepté celles de la basse-cour qu'ils savaient connaître.

Le coq est peut-être le seul animal qui, n'écoutant que son orgueil & son instinct, se trace le plan qu'il suit, & ne veut jamais s'en écarter. C'est une horloge qu'on ne peut jamais déranger, chantant toujours à la même heure, & prétendant toujours être maître dans tous les lieux où il paraît.

On rapporte, que la Condamine & Bouguer, dans le voyage qu'ils firent au Pérou, pour mesurer un degré de l'équateur, eurent le plaisir de voir des singes leur donner la comédie. Ces animaux répétèrent en leur présence, tout ce que ces Savans avaient fait dans leurs observations. Ils les virent planter des signaux, prendre la même posture, faire le même mouvement que s'ils écrivaient; courir à une pendule, regarder les astres avec des lunettes, &c.

M. de Buffon dit avoir vu un Orang-outan présenter sa main pour conduire les personnes qui venaient le visiter, se promener gravement avec elles, s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'essuyer les lèvres, se servir de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, & le choquer lorsqu'il y était invité.

On a cité souvent l'hirondelle qui, fécondée d'un grand nombre d'autres, claquemura un moineau dans le nid dont il s'était emparé; l'on a cité de même le pivert qui, se voyant pris dans un piège, appella tous les oiseaux de son espèce dont il put se faire entendre, qui accoururent & le délivrèrent.

Plutarque, dans la vie de Caton le Censeur, parle d'une mule qui, ayant été long-tems employée à des travaux publics fut mise en liberté, & qu'on laissait paître là où elle voulait. Mais cet animal, regrettant en quelque sorte d'être inutile, venait de lui-même, se présenter au travail, & marchait à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter & les encourager; ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ordonna que la mule serait nourrie aux dépens du public.

Il est fait mention, dans les papiers

Anglais, d'une éducation singulière donnée à des abeilles. M. Wildmann de Plymouth, s'est présenté à la société des arts avec trois essaims d'abeilles qu'il avait apportées avec lui, partie sur son visage, sur ses épaules, & partie dans ses poches. Il fit mettre les ruches de ces abeilles dans une salle voisine de l'assemblée, puis donna un coup de sifflet ; à ce signal, les mouches le quitterent toutes, & allerent dans leurs ruches ; à un autre coup de sifflet, elles revinrent prendre leur poste sur la personne & dans les poches de leur maître. Cet exercice fut réitéré plusieurs fois, sans qu'aucun des spectateurs ait reçu la moindre blessure. La société d'agriculture, qui n'accorde de prix qu'à des découvertes utiles, a cru devoir, pour la singularité de la chose, en donner un à M. Wildmann.

Nous avons cru faire plaisir, en rassemblant ces divers traits qui, en général, nous ont paru fort intéressans. Mais, cependant, nous avons eu regret quelquefois aux doutes que nous ne pouvions nous empêcher d'avoir sur le degré de confiance que plusieurs de ces citations méritaient, malgré que nous les ayons puisées dans les auteurs les plus éclairés, les moins crédules. Au moins avons-nous

toujours été très-éloignés de les attribuer à un degré de raisonnement auquel nous sommes très-convaincus que les animaux ne peuvent point parvenir.

C'est une des erreurs qui nous paraissent les plus étranges, que celle qui porte l'homme à ne voir qu'une légère nuance entre les bêtes & lui; à regarder même, ainsi que le font quelques-uns, comme un devoir, une humilité louable, de fermer les yeux sur l'immense distance qui l'en sépare.

Il n'est pas étonnant, dit M. de Buffon, que l'homme, qui se connaît si peu lui-même, qui confond si souvent ses sensations & ses idées, qui distingue si peu le produit de son ame de celui de son cerveau, se compare aux animaux, & n'admette entr'eux & lui qu'une nuance dépendante d'un peu plus ou d'un peu moins de perfection dans les organes. Il n'est pas étonnant qu'il les fasse raisonner, s'entendre & se déterminer comme lui, & qu'il leur attribue, non-seulement les qualités qu'il a, mais encore celles qui lui manquent. Mais que l'homme s'examine, s'analyse & s'approfondisse, il reconnaîtra bientôt la noblesse de son être, il sentira l'existence de son ame, il cessera de s'avilir, & verra d'un coup-d'œil, la distance

infinie que l'Etre Suprême a mise entre les bêtes & lui."

„ Les Philosophes, qui se tourmentent à définir l'instinct, ne songent pas, dit M. Bonnet, que pour y parvenir il faudrait passer quelque tems dans la tête d'un animal. Dire, en général, que l'instinct est le résultat de l'impression de certains objets sur la machine, de la machine sur l'ame, & de l'ame sur la machine, c'est substituer des termes un peu moins obscurs à un terme très-obscur ; mais l'idée ne sort point des ténèbres qui la couvrent. Nous savons bien ce que l'instinct n'est pas, & point du-tout ce qu'il est. Il n'est pas *l'intelligence, la raison*. La brute n'a ni nos notions, ni nos idées moyennes ; c'est qu'elle n'a pas nos signes."

On nous observera, peut-être, que nous avons dit ci-devant que les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent ; mais en nous exprimant de la sorte, nous ne croyons point avoir été en contradiction avec ce que nous venons d'avancer ici. Nous ne nous sommes servis de ces mots que parce que notre langue manque de termes propres à rendre l'idée des sensations, ou plutôt, des causes qui font agir les animaux. Il faut convenir, qu'il est pourtant des

gas où l'observateur peut être dupe de ses propres yeux, relativement au degré de raisonnement qu'il doit accorder aux bêtes. Nous en eûmes un exemple l'été passé.

Depuis bien des années, grand nombre d'hirondelles regardent comme leur propriété les poutres du plancher au haut de la salle du manège de cette ville; en conséquence, chaque année elles y fabriquent & y confient leurs nids. Un jour on aperçut de ces oiseaux pendus par le cou au-déhors de plusieurs de ces nids. Il paraissait que la colonie volatile venait de punir des coupables par ce genre de supplice. Le spectacle de ces pendus était réellement très-extraordinaire & excita la curiosité de plusieurs personnes de la ville, du nombre desquelles nous fûmes. Des gens dignes de foi assuraient, que l'on avait vu beaucoup de mouvement parmi les hirondelles, au moment où les malheureux suppliciés paraissaient avoir subi leur sentence. Malgré le trait cité par divers Naturalistes, & dont nous avons parlé, du moineau claqué-muré par des hirondelles dans le nid qu'il avait cherché à leur enlever, nous doutions, & avec quelque regret, de l'acte d'autorité sévère qu'on aimait à voir dans ce fait.

L'on détacha un de ces nids sans en séparer le pendu , & nous fûmes fort étonnés en voyant qu'il avait été étranglé par un crin qui faisait un parfait nœud coulant. Cependant , nous perdimes le plaisir de trouver du merveilleux à la chose , en conjecturant que le crin auquel ces oiseaux étaient suspendus avait fait partie des matériaux dont le nid était composé ; & que le hasard avait laissé , en dehors , ces nœux coulans dont les deux extrémités des bouts tenaient par un fort ciment , au corps du nid. — Nous croyons que l'on voit un de ces nids dans le charmant cabinet d'histoire-Naturelle de M. le Colonel des Ruines. Ce respectable amateur des curiosités de la Nature partagea nos doutes sur la cause que l'on devait assigner à cette prétendue exécution de coupables.



DES VÉGÉTAUX.

SELON Boerhaave , l'on entend par végétaux ou plantes un corps organisé, composé de vaisseaux & de liqueurs, qui a une racine ou une partie par laquelle il s'attache à un autre corps, & particulièrement à la terre, d'où il tire pour l'ordinaire, sa subsistance ou son accroissement.

Mais quelle est la nature de l'organisation des végétaux ? Écoutons sur ce sujet M. Bonnet, qu'on ne peut citer sans obtenir l'approbation de ses lecteurs.

Nous ne découvrons dans la plante, dit-il, aucun signe de sentiment. Tout nous y paraît purement mécanique. Sa vie nous semble moins une vie qu'une simple durée. Nous cultivons une plante ou nous la détruisons, sans éprouver rien de semblable à ce que nous éprouvons lorsque nous soignons un animal ou que nous le faisons périr. Nous voyons la plante naître, croître, fleurir & fructifier, comme nous voyons l'aiguille d'une horloge parcourir d'un mouvement insensible tous les points du cadran.

Non-seulement la plante nous paraît

inanimée , considérée extérieurement ou dans la suite de ses actions ; mais elle nous le paraît encore , considérée intérieurement ou dans sa structure. L'Anatomie la plus fine & la plus recherchée ne nous y découvre aucun organe qu'on puisse dire analogue à ceux qui sont le siege du sentiment dans l'animal.

Ce sont ces différentes considérations qui pourraient porter à regarder le sentiment ou l'organe du sentiment, comme un caractère propre à distinguer le végétal de l'animal. Mais il y a lieu encore de nous défier de la bonté de ce caractère. Nous l'avons observé ; tout est gradué ou nuancé dans la nature ; nous ne pouvons donc fixer le point précis où commence le sentiment ; il se pourrait qu'il s'étendit jusqu'aux plantes , du moins jusqu'à celles qui sont les plus voisines des animaux. Approfondissons ceci un peu plus.

Le sentiment est cette impression agréable ou désagréable que certains objets produisent sur un être organisé & animé, en vertu de laquelle il recherche les uns & fuit les autres. Nous jugeons de l'existence du sentiment dans un être organisé, soit par la conformité ou l'analogie de ses organes avec les nôtres, soit par la con-

formité ou l'analogie que nous remarquons entre les mouvemens qu'il se donne dans certaines circonstances, & ceux que nous nous donnerions si nous étions placés dans les mêmes circonstances. La première maniere de juger est assez sûre : il est très-probable qu'un être organisé qui a des yeux, des oreilles, un nez, est doué des mêmes sentimens que ces sens excitent chez nous. La seconde maniere de juger paraît moins sûre ou moins exempte d'équivoque, parce qu'il nous arrive souvent de transporter aux autres êtres des sentimens qui nous sont propres.

Cependant, lorsque nous voyons un corps organisé dont la structure n'a aucun rapport avec la nôtre, & dans lequel nous ne découvrons pas même les organes des sens, se contracter avec une extrême promptitude à l'attouchement de quelque corps, se diriger vers la lumière, étendre de longs bras pour saisir les insectes qui passent auprès de lui, porter ces insectes près d'une ouverture placée à sa partie antérieure ; lors, dis-je, que nous voyons tout cela, nous n'hésitons gueres à ranger ce corps au nombre des corps animés, & ce jugement est très-naturel.

Retranchons à ce corps ses longs bras ; réduisons-le à ne faire que se resserrer &

s'étendre : il n'en fera pas moins un animal ; mais les signes par lesquels il nous manifestera ce qu'il est seront moins nombreux & plus équivoques.

Otons-lui encore la faculté de se resserrer & de s'étendre , ou du moins ne lui laissons qu'un mouvement presque insensible ; le fond de son être n'en sera pas changé , mais il deviendra plus obscur pour nous. Tel est , à peu-près , l'état où se trouvent les plus petites portions d'un polype , avant qu'elles aient commencé à reprendre une tête. Quelqu'un qui les verrait alors méconnaîtrait , sans doute , leur véritable nature.

Ne ferait-ce point là le cas des plantes ? & ce philosophe qui les définissait des animaux enracinés , n'aurait-il point dit une chose très-raisonnable ? Nous l'avons déjà remarqué , l'expression du sentiment est relative aux organes qui la manifestent. Les plantes sont dans une entière impuissance de nous faire connaître leur sentiment ; ce sentiment est extrêmement faible , peut-être sans volonté & sans desir , puisque l'impuissance où elles sont de nous le manifester provient de leur organisation , & qu'il y a lieu de penser que le degré de perfection spirituelle répond au degré de perfection corporelle.

Quoi qu'il en soit, en privant les plantes de sentiment, nous faisons faire un saut à la nature, sans en assigner de raison; nous voyons le sentiment décroître de l'homme à l'ortie ou à la moule, & nous nous persuadons qu'il s'arrête-là, en regardant ces derniers animaux comme les moins parfaits. Mais il y a peut-être bien des degrés entre le sentiment de la moule & celui de la plante. Il y en a peut-être encore davantage entre la plante la plus sensible & celle qui l'est le moins. Les gradations que nous observons par-tout devraient nous persuader cette philosophie : le nouveau degré de beauté qu'elle paraît ajouter au système du monde & le plaisir qu'il y a à multiplier les êtres sentans devraient encore contribuer à nous la faire admettre. J'avouerais donc volontiers, que cette philosophie est fort de mon goût. J'aime à me persuader que ces fleurs qui parent nos campagnes & nos jardins d'un éclat toujours nouveau; ces arbres fruitiers dont les fruits affectent si agréablement nos yeux & notre palais; ces arbres majestueux qui composent ces vastes forêts que les tems semblent avoir respectées, sont autant d'êtres sentans qui goûtent à leur manière, les douceurs de l'existence.

M. Bonnet finit, au reste, par observer, qu'il n'a pas prétendu prouver que les plantes sont sensibles, mais qu'il a voulu montrer qu'il n'est pas prouvé qu'elles ne le sont point.

Nous allons passer à la citation de quelques-unes des plantes qui offrent des singularités à l'observateur.

Il est des fleurs qui ne s'ouvrent qu'à certaines heures du jour, d'autres ne s'ouvrent qu'à certaines heures de la nuit. Cela est assez constant dans chaque espèce. Les convolvulus s'ouvrent le matin & se ferment le soir : les mauves ne s'ouvrent que vers les dix à onze heures du matin. La belle-de-nuit, les *Geranium tristes*, &c. ne s'ouvrent que le soir. C'est ce qui a fait imaginer à Linnée son ingénieuse horloge botanique, qui consiste dans un assemblage de plantes, dont les fleurs s'ouvrent & se ferment à des heures à peu près réglées.

La plante qui paraît occuper l'échelon le plus bas des végétaux est le byssus, dans lequel on ne découvre ni racines, ni feuilles, ni fleurs, ni graines, & qui ne se montre que sous la forme de filets très-déliés, tantôt simples, tantôt ramifiés, & souvent articulés. La tremelle appartient à ce genre. Elle ne ressemble pas mal à un

gros fil. On voit de ces fils entrelacés les uns dans les autres , en maniere de groupe ou de pelotons. Ils sont gélatineux & par conséquent d'une flexibilité extrême. Quelle n'est point la surprise de l'observateur, lorsque contemplant ces fils, il les voit se donner les plus grands mouvemens, faire effort pour se désentrelacer, se plier & replier de mille manieres, vibrer comme une pendule, changer continuellement leurs apparences, se débarrasser enfin & s'échapper avec vitesse par différens côtés, s'arrêter ensuite, retrograder, puis reprendre leur course progressive.

Les Moisissures sont une des parties les plus intéressantes de la Botanique; vues au microscope, elles nous représentent une espece de prairie, d'où sortent des herbes & des fleurs, les unes seulement en bouton, d'autres toutes épanouies, & d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige, & toutes les autres parties qui sont propres aux plantes. M. Bradley a observé avec grand soin la moisissure qui se formait dans un melon. Il a trouvé que la végétation de ces petites plantes se faisait extrêmement vite. Chaque plante a une quantité de semences qui ne paraissent pas être trois heures à jeter racine; & dans six heures de plus, la plante est

dans son état de maturité, & les semences prêtes à en tomber.

Le Baobab est un arbre monstrueux qui croît au Sénégal. Selon Ray, on en a mesuré quē dix-sept hommes avaient bien de la peine à embrasser. Ses premieres branches s'étendent presqu'horizontalement, deviennent très-grosses, plient sous leur propre poids, touchent terre, y prennent racine. De sorte que d'un seul Baobab naît une forêt au bout de quelques siècles. Ses fleurs sont énormes. C'est l'arbre qui vit le plus long-tems. Selon le calcul de célèbres Naturalistes, un baobab qui a vingt-cinq pieds de diametre a déjà vécu trois mille sept cents cinquante ans, & doit vivre & grossir infiniment au-delà. On cite cependant des arbres d'une grosseur plus prodigieuse encore; mais en les regardant comme des monstres, & ne faisant point, comme le baobab, une espece particuliere. L'on dit qu'il y en a un au Brésil qui a cent vingt pieds de tour. Il est fait mention, dans les dernieres histoires de la Chine, d'un arbre qui s'appelle SIENNICH, c'est-à-dire, arbre de mille ans. Il est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la Province de Chékiang a près de quatre cents

pieds de circonférence. — L'on connaît le fameux châtaignier dont parlent Kircher dans sa *Chine Illustrée* & M. Brydone dans son voyage de Sicile à Naples. Cent cavaliers, dit-on, peuvent être à l'ombre sous son feuillage, & un troupeau de moutons être parqués dans l'intérieur de son écorce.

L'Histoire des polipes d'eau douce nous présente des phénomènes difficiles à croire. » Regardez, dit M. Bonnet, dans ce ruisseau, dont le fonds est couvert de débris de plantes ; prenez une loupe : que de couvrez-vous sur ces débris ? De très-jolis bouquets dont toutes les fleurs sont en cloche. Chaque cloche est portée par une petite tige qui s'implante dans une tige commune. . . . Voilà une cloche qui se détache d'elle-même du bouquet, & qui va en nageant, se fixer à quelque appui : suivez-la. Un court pédicule part de son extrémité, & c'est par le bout de ce pédicule qu'elle s'attache. Il se prolonge & devient une petite tige. . . . Eh bien, chaque cloche est un animal, c'est un polipe, c'est un de ces animaux étranges placés (comme le dit l'illustre Naturaliste que nous sommes flattés de citer souvent) sur les frontières d'un autre univers

vers qui aura un jour ses Colombs & ses Vespuces. (1)

Tout le monde connaît la propriété singulière de la sensitive dont les feuilles se flétrissent aussi-tôt qu'on les touche, & quelques momens après qu'on les a quittées reprennent leur première vigueur. Lorsque le soleil se couche, elle semble sur-tout se dessécher comme si elle était morte; au retour du soleil, elle reprend son état naturel. L'arrivée subite d'un gros nuage, un tems orageux, une éclipse de soleil la font tomber dans un état de recueillement que certains Botanistes ont regardé comme une espèce de sommeil.

(1) Les Naturalistes qui ont resté long-tems indécis si le polype devait être regardé comme une plante ou comme un animal, sont aujourd'hui assez d'accord pour le classer parmi les animaux. „ La fable était restée trop au-dessous
 „ de la réalité avec sa fameuse hydre de Lerne.
 „ Les têtes de cette hydre, séparées du tronc,
 „ ne reproduisaient pas autant d'hydres. Un Po-
 „ lype, refendu en six ou sept portions, de-
 „ vient une hydre à six ou sept têtes. Refendez
 „ chaque tête, vous aurez bientôt une hydre à
 „ quatorze têtes, qui se nourrira par quatorze
 „ bouches. Abattez toutes ces têtes, il en re-
 „ naîtra d'autres à leur place, & les têtes abat-
 „ tues produiront autant de polypes, dont vous
 „ ferez, si vous voulez, de nouvelles hydres.

Depuis quelques années , les Anglais ont reçu du fond des terres , en Transilvanie , une plante qui y croît sur le bord des eaux , & à laquelle ils ont donné le nom de TIPITIWICHE. Les Français l'appellent Attrape-mouche , parce que dès qu'une mouche vient à se poser sur une des feuilles de cette plante , la feuille s'agglomere & enferme si promptement le petit animal qu'il ne peut pas s'échapper ; que même parfois il y est écrasé.

Depuis quelques années , l'on a découvert , dit-on , une plante qui vit en l'air & périt lorsqu'elle est fixée sur quelque corps.

„ Mais voici ce que la Fable elle-même n'eut
 „ pas osé inventer : rapprochez de leur tronc les
 „ têtes abattues , elles s'y réuniront , & vous
 „ rendrez au polype sa tête ; vous pouvez en-
 „ core , si la fantaisie vous en prend , lui don-
 „ ner la tête d'un autre polype ; il s'en accom-
 „ modera comme de la sienne propre. Que di-
 „ rai-je encore ! Il n'est point de prodige qu'or-
 „ n'enfante avec le polype ; mais les merveil-
 „ les , à force de se multiplier , ne sont presque
 „ plus des merveilles. On peut introduire par
 „ sa queue , un polype dans le corps d'un autre
 „ polype. Les deux individus s'unissent , leur
 „ têtes se greffent , & ce polype , d'abord dou-
 „ ble , devient un polype unique , qui mange ,
 „ croît & multiplie. . . .”

DES MINÉRAUX.

ON se sert ordinairement de ce mot pour désigner en général toutes les substances qui se trouvent dans le sein de la terre, comme les pierres, les terres, les métaux, les sels, &c.

La science qui s'occupe de ces objets s'appelle Minéralogie, & le champ de ses études est très-vaste, ses branches très-étendues. Elle considère les différentes révolutions qui sont arrivées à notre globe; elle en suit les traces dans une antiquité souvent si reculée qu'aucun monument historique ne nous en a conservé le souvenir; elle examine quels ont pu être ces événemens surprenans par lesquels tant de corps appartenant originairement à la mer ont été transportés dans les entrailles de la terre; elle pèse les causes qui ont déplacé tant de corps du règne animal & du règne végétal pour les donner au règne minéral: elle médite sur la formation des montagnes, sur la génération des rochers, des métaux, &c. &c.

Par la grandeur & la multiplicité des objets qu'embrasse la Minéralogie on

sent qu'elle ne peut être que très-difficile à acquérir. C'est dans le grand livre de la nature que doit lire celui qui s'y livre : c'est en descendant dans les profondeurs de la terre pour épier ses travaux souterrains ; c'est en gravissant contre le sommet des montagnes escarpées ; c'est en parcourant différentes contrées qu'il parviendra à arracher à la nature quelques-uns des secrets qu'elle dérobe à nos regards. Mais pour atteindre à ces connaissances il faut des notions préliminaires, il faut des yeux faits pour voir avec précision ; il faut avoir recours aux analyses & aux expériences de la chimie qui seules peuvent guider dans ce labyrinthe. C'est particulièrement en Allemagne & en Suède que la Minéralogie a été cultivée avec le plus de soin.

Un des points les plus intéressans de cette science est la recherche de la génération des objets qui la concernent. Par exemple comment se forment les mines ? Quelques auteurs croient que les métaux & les mines qui sont dans les filons ont été créés dès le commencement du monde ; d'autres au contraire croient avec plus de raison que la nature forme encore journellement des métaux, ce qu'elle fait en unissant ensemble les parties élé-

mentaires qui doivent entrer dans leur composition. Ses deux plus grands agens, dans cette opération, sont la chaleur & l'eau. En effet, sans adopter les idées chimériques d'un feu placé au centre de notre globe, il est constant, d'après les observations des Minéralogistes, qu'il règne toujours un air chaud dans les lieux profonds de la terre, tels que sont les souterrains des mines.

L'état dans lequel les métaux se rencontrent le plus ordinairement est celui de mines, c'est-à-dire de combinaison, soit avec le soufre, soit avec l'arsenic, & souvent avec ces deux substances à la fois.

La dureté & la malléabilité des métaux sont assez différentes ; en voici l'ordre, 1°. le fer, 2°. le cuivre, 3°. l'argent, 4°. l'or, 5°. l'étain, 6°. le plomb.

Leur pesanteur spécifique n'est pas plus constante que leur dureté : par exemple, un pied cubique d'étain pèse 532 livres ; celui de fer 576, celui de cuivre 648, celui d'argent 744, celui de plomb 828, & enfin celui de l'or 1368 livres.

Les Alchimistes comptaient sept métaux & croyaient que chacun d'eux était sous l'influence d'une des planètes ; c'est ce qui les faisait appeler en

termes mystérieux, *l'or*, soleil ; *l'argent*, lune ; le *cuivre*, Venus ; le *fer*, Mars ; *l'étain*, Jupiter ; le *plomb*, Saturne ; le *vif-argent*, Mercure.

Plusieurs Auteurs anciens font mention dans leurs ouvrages de différentes mines que nous ne connaissons plus. Par exemple la France, où, de nos jours, elles seraient assurément de grand secours, en comptait jadis de très-riches. Vraisemblablement la plûpart de ces mines existent encore ; mais la fureur des guerres, la barbarie, & la révolution des tems en ont effacé jusqu'à la trace. Il serait digne d'un savant de s'occuper dans les Auteurs anciens de la recherche de tout ce qui peut être relatif aux mines des pays que nous connaissons ; il est à présumer qu'après une inspection étudiée des lieux on viendrait à bout de faire des découvertes heureuses qui procureraient d'immenses richesses à la nation chez laquelle elles auraient lieu.

Un objet encore qui mérite toute l'attention du Minéralogiste c'est la quantité prodigieuse de corps étrangers à la terre, organisés & devenus fossiles. Ce qu'il y a sur-tout de frappant c'est l'énorme quantité de coquilles & de corps marins dont on rencontre des couches & des

amas immenses dans toutes les parties du monde habité. Par quel événement, par quelle combinaison, par quel hasard se trouvent-elles réunies de la même espèce en une quantité si prodigieuse, ainsi que nos montagnes nous les présentent ?

On a remarqué que les fossiles marins qui se trouvent dans nos pays n'ont leur analogue vivant que dans les mers des Indes & des pays chauds. Quelques individus qui sont de tous les pays & que l'on trouve avec ces fossiles ne détruisent point cette observation générale. --- Que penser de tous ces corps marins renfermés en certains endroits dans la terre ? Il faut absolument convenir qu'autrefois ces lieux ont servi de lit à la mer.

Les vraies pétrifications sont les substances soit animales, soit végétales, qui ont été pénétrées & imbibées du suc pierreux qui est venu remplacer les principes dont ces corps étaient originairement composés, sans changer leur structure & leur tissu. L'on voit souvent dans les cabinets des curieux des pierres que l'on veut faire passer pour des pétrifications, & qui ne sont réellement redevables de leur figure qu'à des effets du hazard.

Quelques naturalistes ont été très-curieux de savoir combien la nature em-

ployait de tems à la pétrification. L'empereur François I fit tirer du Danube un pilotis qui avait servi à un pont que Trajan avait fait bâtir sur ce fleuve en Servie, & qu'il présumait devoir être pétrifié ; il s'est trouvé que la pétrification ne s'est avancée que de trois quarts de pouce dans l'espace de quinze cents ans.

Lorsqu'on fit la fouille des fondemens de la ville de Québec en Canada on trouva dans les derniers lits qu'on creusa un sauvage pétrifié. Quoique l'on n'ait eu aucune anecdote du temps où cet homme fut enseveli sous ces ruines, toujours est-il vrai que son carquois & ses flèches étaient encore bien conservés. — En 1695 on déterra près de Tonna en Turinge un squelette entier d'éléphant, avec quatre dents molaires & deux défenses, chacune de huit pieds de longueur ; quelque tems avant cette époque l'on avait trouvé dans les mines de ce pays le squelette pétrifié d'un crocodile.

Voici encore une autre anecdote également curieuse & arrivée au commencement de ce siècle : Jean Munta, Curé de Slægarb en Scanie & plusieurs de ses paroissiens, qui voulaient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux desséché, trouverent, à quelques pieds de profondeur,

dans la terre, un chariot entier avec les squelettes des chevaux & du châretier. On présumé qu'il y a eu autrefois un lac en ce même endroit, & que le châretier voulant y passer sur la glace y a probablement péri.

Il y a des exemples aussi frappans d'objets non dénaturés trouvés dans un état de pétrification à différentes profondeurs de la terre. L'on peut citer une forêt entière, découverte il y a environ un demi-siècle, dans les marais du Comté de Lancastre en Angleterre : les arbres s'y trouvent couchés l'un auprès de l'autre, & étendus sous une terre molle, spongieuse & noire, à la profondeur de trois pieds ou environ. Ces arbres sont la plupart entiers ou flétris de coups de hache; & ils sont aussi noirs & aussi durs que l'ébène. On est porté à croire que cette forêt souterraine a été ensevelie du tems que les Romains conquièrent l'Italie. En 1754, des gens du lieu fouillant parmi ces arbres, trouverent un cadavre humain très-bien conservé : ses habits, qui étaient aussi entiers que le corps, ont fait juger que c'était quelque voyageur qui, en passant par ce marais, y a été englouti; & l'on estime que l'accident est arrivé il y a un siècle & demi.

En 1768 , on découvrit , en creusant les fondations des nouveaux murs de Nanci , un chêne d'environ cinquante pieds de longueur sur cinq de diamètre : ce chêne était entièrement de couleur d'ébene , néanmoins très-sain , à l'exception de quelques nœuds qui se trouvaient changés en une espèce de charbon fossile.

Il y a deux ou trois années , l'on trouva une tortue pétrifiée , à la profondeur d'une quarantaine de pieds , au milieu d'une carrière de grès à bâtir , à Criffier , village à une lieue de Lausanne.



DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

ON entend par pierre philosophale le prétendu secret d'un élixir qui doit guérir de tous les maux, donner même l'immortalité, & enseigner à faire la poudre de projection, dont quelques grains changent en or une grande quantité de quelque métal que ce soit.

Nous sommes trop éclairés aujourd'hui, pour qu'il faille s'occuper à prouver l'absurdité d'une telle recherche. Mais il fut un tems où elle avait enchaîné la crédulité d'un grand nombre de personnes d'ailleurs de grand sens & très-instruites; il est encore, de nos jours, de ces amis du merveilleux qui s'efforcent à faire partager leurs opinions. Il est aussi encore des imposteurs qui s'occupent sans cesse à chercher des dupes. Il est donc de quelque utilité, dans une éducation soignée, de ne pas ignorer complètement l'histoire de cette erreur si ancienne & si célèbre; & il est toujours important de savoir se défier de l'adresse avec laquelle ces imposteurs exercent leur coupable tactique.

Nous observerons d'abord que les

Adeptes (1) s'étant toujours enveloppés d'expressions obscures, mystérieuses, que n'ayant eu pour guide & soutien dans leurs recherches que leur ignorance ou leur mauvaise foi, il ne faut point s'attendre à trouver dans la science de l'Alchimie (2) cette marche, ces lumières, ces progrès qui peuvent se remarquer dans

(1) C'est le nom qu'on donnait jadis à ceux qui s'occupaient de l'art de transformer les métaux en or, & de la recherche d'un remède universel.

(2) Les antiquaires ne conviennent pas entr'eux de l'origine ni de l'ancienneté de l'Alchimie. Si l'on en croit quelques histoires fabuleuses, elle était connue dès le tems de Noé. Elles font venir le mot Chymie de Chamie, terre de Cham.--- Il y en a même qui ont prétendu qu'Adam savait de l'Alchimie.

La toison d'or, qui occasionna le voyage des Argonautes, était, selon quelques-uns, un livre écrit sur des peaux, lequel enseignait l'art de faire de l'or.

L'Alchimiste est maltraité dans la plupart des livres de Chymie ; cependant, l'on doit ranger en deux classes ceux auxquels on donne ce nom ; en Alchimistes vrais & en Alchimistes faux. Les premiers sont ceux qui, ayant de profondes connaissances dans la Chymie, poussent plus loin leurs recherches, en travaillant, par principes & méthodiquement, à des combinaisons curieuses & utiles, par lesquelles on imite les

l'histoire des arts & des sciences, - qui ont eu un but réel, utile ou agréable. L'on doit donc renoncer à l'espoir d'obtenir une notion un peu claire de cette science chimérique.

Pour nous faire une idée du jargon des plus célèbres entre ces Alchymistes, jettons les yeux sur l'extrait suivant, pris dans les écrits de Riplée, un des Adeptes les plus fameux. „ Les philosophes, dit-il, se servent de divers noms; par-là ils cachent leur science à ceux qui en sont indignes. Notre pierre est une matiere unique. Il y a une substance qui porte le nom d'un des sept jours; elle paraît vile, mais on en retire une humeur vaporeuse qu'on nomme le sang du lion verd; de ce sang l'on forme l'eau appelée blanc d'œuf, eau de vie, la rosée de Mai. Cette eau donne une terre appelée soufre vif, chaux du corps du soleil, coque d'œuf, ceruse, arsenic. L'eau contient l'air, la terre renferme le feu; l'un & l'autre se pourrissent ensem-

ouvrages de la nature. Les seconds sont ceux qui, sans savoir bien la Chymie ordinaire, qui même sans en avoir de teinture, se jettent dans l'Alchymie sans méthode & sans principes, & ont pour but des recherches de choses surnaturelles, telles que la pierre philosophale.

ble, & l'on peut en séparer les élémens par la distillation & l'extraction. Mais pour former le grand élixir, il suffit de séparer l'eau de la terre, de calciner cette dernière, de rectifier l'eau en la faisant circuler, de la rejoindre ensuite à la terre.... Le dessein des philosophes est d'imiter la nature; ils ont voulu former en peu de tems ce qu'elle donne en plusieurs années. Pour faire l'or & l'argent, ils ont pris une terre rouge & une terre blanche; ils les joignent jusqu'à ce qu'elles soient fixes & fusibles. L'or n'est qu'une terre rouge, unie à un mercure rouge; l'argent est une terre blanche, incorporée à un mercure blanc. On doit fixer ces mercures dans leur terre, jusqu'à ce qu'ils soutiennent toutes sortes d'épreuves. Il faut qu'un peu de cette composition puisse teindre une grande quantité de quelque métal que ce soit. . . . Plusieurs s'imaginent que la matiere de la pierre est dans les excréments; ils se fondent sur les philosophes, qui disent qu'elle se présente sous une forme désagréable, qu'elle est en tous lieux, qu'elle prend naissance entre deux montagnes, qu'on la foule aux pieds, qu'elle vient de mâle, de femelle; mais ils se trompent. Les philosophes nous apprennent eux-mêmes, que c'est dans les

matieres fécales qu'il faut chercher la pierre". . . .

Voilà la maniere, & peut-être la plus simple, la plus claire dont s'expriment la plupart des auteurs qui ont écrit en faveur du grand œuvre, dont la science est déposée dans cinq ou six mille traités, desquels Borel & l'Abbé Lenglet Dufrenoy ont eu le courage assez mal employé de dresser la longue liste. (1)

On assura au fameux Homberg que de la matiere fécale on pouvait tirer une huile blanche, capable de convertir le mercure en argent. Cet habile homme loua les ventres de quatre porte-faix, les nourrit pendant quatre mois, pour avoir une matiere louable qu'on fit cuire & recuire pendant un an; il finit par ne trouver qu'une allumette philosophique, connue sous le nom de phosphore de Homberg. Il raconte lui-même son histoire dans les Mémoires de l'Académie des sciences, année 1711.

(1) Le premier auteur qui a parlé de faire de l'or est Zozime, qui vivait vers le commencement du cinquieme siecle. Il a écrit en grec, sous le titre : *de l'art divin de faire de l'or & de l'argent*. Ce manuscrit se voyait, il y a quelques années, dans la Bibliothèque du Roi à Paris.

La société des frères de la Rose-croix est imaginaire, mais elle n'en est pas moins célèbre par les fausses conjectures qu'elle a fait naître.

Ce fut en 1610 qu'on commença à entendre parler de cette société chimérique, dont on n'a découvert ni traces ni vestiges. Cependant, le nom de frère de la Rose-Croix est resté aux disciples de Paracelse, (2) aux Alchymistes & aux autres gens de cet ordre, qui ont formé un corps assez nombreux, & dont on a appelé le système *Théosophie*.

Les Théosophes, en général, étaient des gens qui se livraient au délire d'une

(2) Paracelse, né à Enfielden, dans le canton de Schveitz, a obtenu, par ses vraies connaissances en Médecine & son penchant extrême au merveilleux, une réputation dont il y a peu d'exemples. Malgré qu'il dise, quelque part dans ses ouvrages, qu'on ne peut obtenir que de Dieu la poudre de projection & le secret du remède universel; il répète cent autres fois, que lui-même a fait cette découverte, que d'autres peuvent la faire. Son amour-propre était excessif. Depuis la chaire, où il enseignait la médecine à Bâle, il s'écriait : Sachez, Médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos Académies.--- Grecs, Latins, Français, Italiens, je serai votre Roi.

philosophie exaltée. Ils regardaient en pitié la raison humaine ; ils se prétendaient éclairés par un principe intérieur, surnaturel & divin, qui brillait en eux & s'éteignait par intervalles, qui les élevait aux connaissances les plus sublimes lorsqu'il agissait, ou qui les laissait tomber dans l'état d'imbécillité naturelle, lorsqu'il cessait d'agir ; qui s'emparait violemment de leur imagination, qui les agitait, qu'ils ne maîtrisaient pas, mais dont ils étaient maîtrisés, & qui les conduisait aux découvertes les plus importantes & les plus cachées sur Dieu & sur la nature.

Dans le petit nombre de ceux qui, dans un très-court espace de tems ont fait de grandes fortunes dont le public a ignoré la cause, on cite particulièrement Flamel, écrivain de profession, à Paris, selon les uns, & Apothicaire selon les autres. Il vivait dans la plus grande obscurité, était né absolument sans biens, lorsqu'on le vit verser des sommes immenses pour le soulagement des malheureux, pour des fondations pieuses, &c. L'on n'a pas manqué de soutenir qu'il avait découvert le secret du grand œuvre. Il est fâcheux qu'on ait ignoré la cause de sa fortune : l'on aurait évité à plusieurs crédules de se ruiner en voulant marcher sur ses traces.

Si la passion des richesses, dit M. de Fontenelle, n'était pas aussi puissante, par conséquent aussi aveugle qu'elle l'est, il serait inconcevable qu'un homme qui prétend avoir le secret de faire de l'or, put tirer de l'argent d'un autre pour lui communiquer son moyen.

Un de ces impudens Rose-Croix demanda un jour à un Prince une récompense pour la découverte qu'il venait de faire de la pierre philosophale. Le Prince lui envoya de grandes bourses vides.

L'Empereur Rodolph II, ayant appris qu'il y avait en Franche-Comté, un Chymiste qui passait pour être un adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Cet homme n'épargna ni instances, ni promesses pour s'acquitter avec succès de sa commission ; mais le Franc-Comtois, homme d'esprit, fut inébranlable. « Ou je suis adepte, ou je ne le suis pas, disait-il. Si je le suis, je n'ai pas besoin de l'Empereur, & si je ne le suis pas, l'Empereur n'a que faire de moi.

Fin du Tome II.

BIBLIOTHÈQUE DU PÈRE DE FAMILLE.

O U

COURS COMPLET D'ÉDUCATION.

Ouvrage destiné non-seulement aux pères de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; & particulièrement aux personnes dont les études ont été négligées, & qui désireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

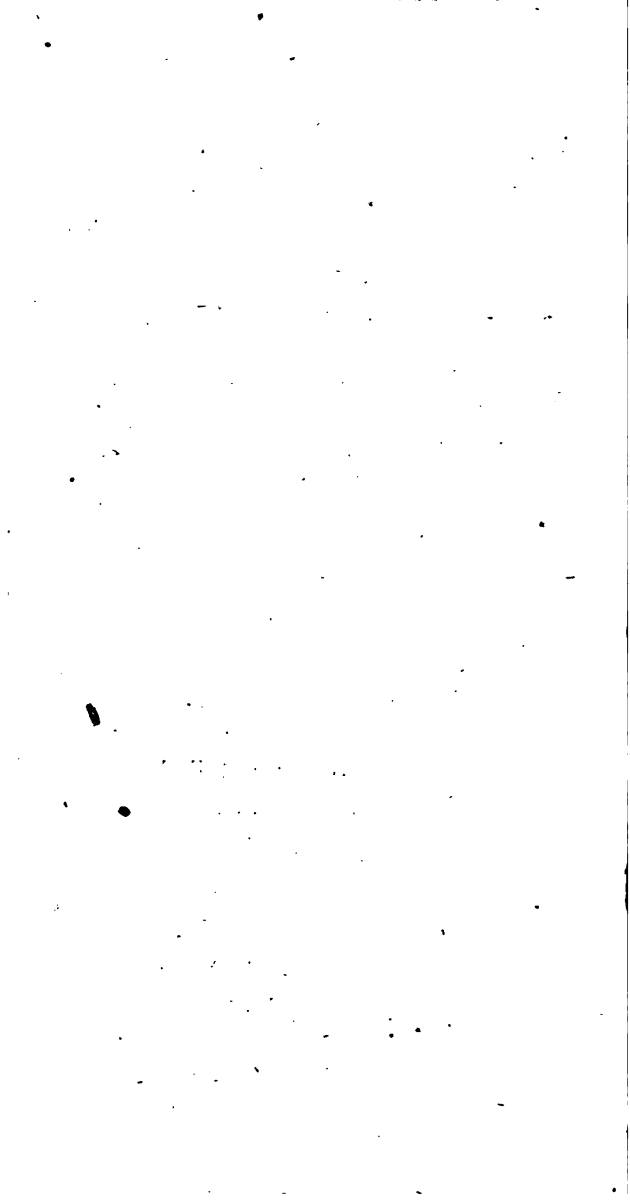
„ L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. ”

PAR MR. LANTÉIRES,
PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME III.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & Comp.

1795.



BIBLIOTHÈQUE
DU PÈRE DE FAMILLE.

De la Superstition.

Nous avons déjà dit un mot de cette erreur si funeste au repos de l'Univers, à la prospérité de l'homme, & sous quelque point de vue qu'on l'envisage.

L'on entend ordinairement par superstition tout excès dans la Religion, & toute facilité à croire qu'il est des moyens surnaturels pour opérer de certaines choses.

De nos jours, l'on a peu à combattre ce premier genre de superstition : & c'est un grand bonheur pour l'humanité.

„ Lorsqu'un mortel atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa Religion,
Son ame alors est endurcie,
Sa raison s'enfuit obscurcie,
Rien n'a plus sur lui de pouvoir;
Sa justice est folle & cruelle;
Il est dénaturé par zèle
Et sacrilège par devoir.”

la crédule e
grands flots , le
... Affreux tem
» Pardonne , ô Re
» je r'ouvre ici tès plaies
de tes larmes éternelles
Europe passe en Asie par un
inondé du sang des Juifs qu
gent de leurs propres mains , pou
pas tomber sous le fer de leurs en-
nemis. Cette épidémie dépeuple la
moitié du monde habité ; rois , por-
tifés , femmes , enfans & vieillards , tou-
» cède au vertige sacré qui fait égorger
» pendant deux siècles des nations in-
» nombrables sur le tombeau d'un DIEU
» DE PAIX ! C'est alors qu'on vit des
» Oracles menteurs , des hermites gue-
» riers , les monarques dans les chaire
» & les prélats dans les camps ; tous les
» états se perdre dans une populace in-
» sensée ; les monts & les mers fran-
» chies , de légitimes possessions aban-
» données pour voler à des conquêtes
» qui n'étaient plus la terre promise ; les
» mœurs , toujours plus saines dans leur
» climat naturel , se corrompre sous un
» ciel étranger ; des princes , après avoir
» dépouillé leurs royaumes pour rache-
» ter un pays qui ne leur avait jamais

« tenu , achever de le ruiner pour
 « son personnel ; des milliers de
 « marés sous plusieurs chefs , n'en
 « aucun , hâter leur défection ;
 « maladie ne finir que pour faire
 « une contagion encore plus
 « terrible. »

» Le même esprit de fanatisme entre-
 » nant la fureur des conquêtes éloignées,
 » à peine l'Europe avait réparé ses
 » pertes que la découverte d'un nouveau
 » monde hâta la ruine du nôtre. A ce
 » terrible mot : ALLEZ ET FORCEZ ,
 » l'Amérique fut désolée , & ses habitans
 » exterminés ; l'Afrique & l'Europe s'é-
 » puisèrent en vain pour la repeupler ; le
 » poison de l'or & du plaisir avait énervé
 » l'espèce, le monde se trouva désert. «

L'autre genre de superstition consiste
 en une confiance dans de vains présages
 qu'on tire de certains accidens qui sont
 purement gratuits, en une tendance, une
 facilité à croire au merveilleux ; sur-tout
 aux moyens d'obtenir ou du démon, ou
 par la force de mots vides de sens, de
 simagrées les plus absurdes, le pouvoir
 d'exécuter des choses au-dessus de la por-
 tée ordinaire de l'homme.

Les Etats ont changé ; la superstition ,
 Toujours ferme , a suivi la révolution.
 Par elle la vengeance inventa la magie ;
 L'ignorance entraîna la fausse Astrologie.

Par elle la terreur dans les retraites sombres
 Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des
 ombres.

Et , de fantômes vains peuplant l'air & les cieux,
 Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

Dans tous pays où l'on fait penser ,
 réfléchir & douter, le démon joue un petit
 rôle ; & , à dire le vrai, il faut y être
 effectivement un peu forcier pour persuader
 aux autres qu'avec des mots vides de
 tous sens , des gestes , des moyens les
 plus puériles , les plus extravagans , l'on
 viendra à bout de détourner le cours de
 la nature. Mais si nous sommes éclairés ,
 aujourd'hui, n'en tirons pas trop vanité, nos
 erreurs sur la forcellerie ne datent pas
 de si loin. Replions-nous , seulement, sur
 notre patrie , & même sur la ville que
 nous habitons : il n'y a pas beaucoup de
 siècles qu'on y était forcier à peu de frais
 & brûlé dévotement comme tel. N'a-
 guères encore , une affreuse cage, destinée
 à y enfermer , à y enchaîner de préten-
 dus forciers , subsistait en entier dans nos
 prisons. Sans doute l'on n'en faisait plus

d'usage ; mais pouvait-on la voir sans être saisi d'effroi en songeant aux victimes qu'elle a torturés ! — Les matériaux de ce monument des tems d'ignorance ont servi à faire les bancs d'une de nos promenades publiques. Jadis ils ont été témoins des pleurs & du désespoir de l'infortuné ; aujourd'hui , l'amant heureux , la jeunesse folâtre , fredonnent des chants de bonheur , assis gaîment dessus , & sans se douter de leur première destination ! . . .

Personne n'ignore l'histoire de l'esclave affranchi de l'ancienne Rome , qu'on accusait d'être forcier , & qui , par cette raison , fut appelé en Justice pour y être condamné par le peuple Romain. La fertilité d'un petit champ que son maître lui avait laissé & qu'il cultivait avec soin , avait attiré sur lui l'envie de ses voisins. Sûr de son innocence , sans être allarmé de la citation de l'Edile Curule , qui l'avait ajourné à l'assemblée du peuple , il s'y présenta accompagné de sa fille ; c'était une grosse paysanne bien nourrie & bien vêtue ; il avait avec lui ses bœufs gros & gras , une charrue bien équipée & bien entretenue , & tous ses instrumens de labour en fort bon état. Alors , se tournant vers ses Juges : Romains , dit-il , voilà mes fortilèges. Les suffrages ne

furèrent point partagés ; il fut absous d'une commune voix , & vengé de ses ennemis par les éloges qu'il reçut.

Le fait suivant , arrivé à Cerisier , près de Sens , il y a une dizaine d'années , mérite d'être plus connu qu'il ne l'est , parce qu'il prouve toujours plus le danger de l'ignorance & de la superstition , compagnes inséparables.

La femme du nommé Frodin languissait depuis longtems & n'avait point trouvé dans les secours de l'art de soulagement à ses maux. De l'inefficacité des remèdes , peut-être mal administrés , les voisins & les parens conclurent qu'elle était enforcélée & qu'il fallait pour la guérir avoir recours au devin ou contre-forcier. Le nommé Galicien jouissait dans le canton de la réputation du plus fameux maître en cette science , & l'on fut le chercher à Dixmons , sa résidence , village distant d'une lieue & demie de Cerisier. Le Magicien promet une guérison sûre. Il arrive chez Frodin , un samedi au soir , s'enferme dans une chambre avec la malade , son mari , son gendre & sa fille. Pour empêcher le démon d'entrer par quelque ouverture & de s'opposer à l'exécution du sortilège , ou afin que le prétendu forcier , contre lequel il allait

instrumenter ne fut pas à portée d'entendre ou de voir, il bouche complètement, avec deux bottes de foin & une planche, l'ouverture du tuyau de la cheminée, ferme avec la même exactitude toutes les issues de la chambre, & jusqu'au plus petit trou par lequel le Mâlin aurait pu avoir accès. Ce préliminaire rempli, il allume du charbon & y met griller un cœur de bœuf, percé de clous & d'aiguilles d'acier qu'il avait fait acheter à cet effet, *sans marchander*. Cette opération se continue pendant la nuit ; mais, le lendemain matin, la fille de Frodin, dont le mari était un des opérateurs ou témoins du sortilège, inquiète de ne pas voir la porte s'ouvrir, après y avoir frappé à plusieurs reprises, la fait enfoncer par un Serrurier ; une vapeur épaisse en sort aussitôt ; le Serrurier se sent frappé comme d'un coup de vent très-lourd qui exhale une puanteur détestable, & les premiers objets qui se présentent à la fille sont son père, sa mère, son mari & sa sœur renversés morts les uns sur le lit, les autres sur le plancher de la chambre. Le prétendu forçier Galicien était également mort & acerôupi contre la porte. A cet affreux spectacle cette femme infortunée tomba évanouie ; des voisins

accouvrent & la portent sur son lit; mais, soit l'effet de la vapeur méphitique qui l'avait saisie à l'entrée de la chambre, soit que la révolution opérée par la vue du désastre de sa famille eut attaqué en elle le principe de la vie, elle fut longtems malade & même pendant plusieurs semaines on désespéra de la sauver.

Les habitans du village, loin d'attribuer cette catastrophe funeste à la vapeur du charbon & du cœur de bœuf brûlé dans un endroit dépourvu d'air, ont crû que c'était l'effet du démon qui avait tordu le cou à toutes ces malheureuses victimes de leur crédulité, & que le contre-forcier, n'ayant pu remplir avec assez d'exactitude les formes des conjurations, avait attiré par cette irrégularité la vengeance du diable qui l'en avait puni lui & la famille Frodin.





DE QUELQUES MALADIES

Singulieres , rares , ou peu connues.

LA transition des erreurs de l'homme aux maladies auxquelles il est sujet, ne serait peut-être pas aussi brusque qu'elle pourrait le paraître au premier coup-d'œil. Notre esprit & notre corps ont chacun leur santé. Ainsi que pour corriger le premier il faudrait lui donner des nouvelles vues ; & , sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même & la tarir, de même pour affranchir notre corps des maladies dont il dépend, il faudrait lui faire une autre constitution. Mais, sans donner plus d'étendue aux réflexions que ce parallèle présente, nous passerons aux notices suivantes de maladies ou peu connues, ou sur lesquelles il peut être généralement de quelque intérêt, soit d'utilité, soit de curiosité, d'avoir au moins quelques légères notions.

MALADIE IMAGINAIRE.

CETTE maladie concerne une personne qui, attaquée de mélancolie, ou trop éprise du soin d'elle-même, & s'écoutant sans cesse, gouverne sa santé par poids & par mesure. (1) Au lieu de suivre le desir naturel de manger, de boire, de dormir ou de se promener, à l'exemple des gens sages, elle se règle sur des ordonnances de son cerveau, pour se priver des besoins & des plaisirs que demande la nature, & cela par la crainte chimérique d'attaquer sa santé, qu'elle s'imagine être des plus délicates.

Cette triste folie répand dans l'ame des inquiétudes perpétuelles, détruit insen-

(1) On fait que l'arme la plus sûre contre le ridicule est le ridicule même. Les Anglais, ces grands maîtres en caricatures, ont fait une estampe où l'on voit un de ces malades imaginaires qui, pour prendre son repas, s'est placé dans une balance, afin de pouvoir combiner avec la déperdition de sa transpiration & la nourriture qu'il prend, le poids qu'il croit devoir se prescrire.

siblement la force des organes du corps ; & ne tend qu'à affaiblir la machine & à en hâter la destruction. C'est bien pis , si cette personne , effrayée , se jette dans les drogues de la pharmacie ; elle court à pas redoublés au tombeau ; trop heureuse si , au bout de quelque tems , on peut lui adresser le propos que Béralde tient à Argan dans Moliere : „ Une preuve que vous n'avez pas besoin des remèdes d'apothicaire , c'est que vous avez encore un bon tempérament , & que vous n'êtes pas crevée de toutes les médecines que vous avez prises.”



DE L'ÉPILEPSIE.

CE mot vient du Grec , & signifie *surprise* : on le donne à l'épilepsie à cause que ce mal saisit tout-à-coup ceux qui y sont sujets.

Les symptômes de cette maladie sont si variés , si extraordinaires , si terribles , qu'on a cru anciennement ne pouvoir les attribuer qu'à des causes surnaturelles , comme au pouvoir des Dieux , des Démons , aux enchantemens , ou à l'influence des astres , ainsi qu'à celle de la lune , &c.

Les personnes sujettes à ses funestes

attaques sentent qu'elles sont sur le point d'en effuyer une par les signes suivans : elles éprouvent d'abord une chaleur extraordinaire ; la vue se trouble ; elles sentent des sursauts dans les tendons ; la mémoire est affaiblie. Des vertiges , des éblouissemens , du bruit dans les oreilles, des douleurs & des pesanteurs de tête, la pâleur du visage, un mouvement irrégulier dans la langue, une tristesse profonde, des ardeurs d'entrailles sont aussi les avant-coureurs de cette maladie. Lorsque l'accès commence, le malade est le plus souvent renversé tout-à-coup, ou s'il est couché, les extrémités inférieures se plient, & sont ramenées involontairement vers le tronc. Il fait d'abord de grands cris, & ensuite il respire avec peine & avec bruit, comme si on l'étranglait ; il grince des dents ; il rend de l'écume par la bouche ; il fait des grimaces horribles ; il est agité par des convulsions dans tout son corps, & il éprouve des secousses violentes qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher ; il perd ordinairement l'usage de tous ses sens ; il se vide involontairement des matieres fécales ; il ne peut percevoir rien de ce qui se présente autour de lui pendant l'accès, dont il puisse se rappeler le souvenir après qu'il est fini.

Quelquefois cependant , lorsque l'attaque n'est pas forte , il n'a pas toutes les parties du corps en convulsion , & il ne tombe pas ; il n'a que quelques parties agitées ; sa tête , par exemple , éprouve des secousses , ou les yeux lui tournent , ou il jette ses bras & ses jambes de côté & d'autre , ou il tient opiniâtrément les poings fermés , ou il marche en tournant , & court çà & là , sans parler toutefois , sans rien entendre & sans rien sentir ; en sorte qu'il ne se souvient nullement de l'état où l'a mis son attaque. On en a vu qui effuyaient leur accès , assis assez tranquillement sur leur chaise ; on en a vu d'autres qui le subissaient en courant. Mais ce sont des cas fort rares.

Ce mal affreux se guérit quelquefois ; & c'est être cruel , inhumain , que d'ôter l'espoir de leur délivrance aux infortunés qui y sont soumis.



SINGULARITÉS CARDILOGIQUES.

ON lit dans l'Encyclopédie, article *Cœur* : » Schenkius parle d'un homme qui n'avait point de cœur , ce que Molinet traite de fable ; il nie même qu'il puisse y avoir deux cœurs dans un même homme , quoi-

que cela soit fort ordinaire dans divers insectes, qui en ont naturellement plusieurs; témoins les vers-à-soie, qui ont une chaîne de *cœurs* qui s'étend depuis une extrémité de leur corps jusqu'à l'autre. Mais nous avons des preuves incontestables qu'on a trouvé deux *cœurs* dans la même personne; on a même trouvé des cœurs que des vers avaient rongés & dévorés."

" Muret a ouvert le cœur de quelques bandits, & l'a trouvé entièrement velu, ou du moins revêtu d'une espèce de duvet. Ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, c'est qu'on a vu des personnes dont le cœur était renversé ou tourné de haut en bas; témoin une femme qu'on pendit, il y a quelques années, en Saxe, & un homme qui souffrit le même supplice à Paris."

AMAUROSE OU GOUTTE SEREINE.

LE mot Amaurose, qui présente d'abord à l'esprit quelques souvenirs ou quelques idées agréables; est cependant une des plus funestes maladies dont les yeux puissent être attaqués. C'est une attaque de paralysie tombée sur l'œil, qui prive

de la vue sans qu'il paraisse, à celui qui l'examine, que cet organe ait subi la moindre altération.

Il y a des personnes qui sont sujettes à une sorte de goutte sereine périodique, qui leur ôte subitement la vue pendant quelques instans ou quelques heures, & même pendant plusieurs jours, & qui cesse ensuite aussi promptement.

DE LA PLIQUE POLONAISE.

ON appelle cette maladie singulière *polonaise*, parce qu'elle est endémique en Pologne; toutefois elle regne ailleurs encore.

Elle s'annonce par un abattement extraordinaire, par des douleurs vives dans tout le corps; il survient quelquefois des convulsions, les membres se contournent, le dos est recourbé, le malade devient bossu. Une partie des symptômes disparaît, toute la force du mal semble se porter à la tête; les cheveux grossissent, s'allongent rapidement; ils deviennent gras, onctueux, fétides; souvent alors ils sont infectés d'une quantité innombrable de poux. Ils se crépent ensuite, se replient en divers sens; de leurs pores suinte une humeur tenace & glutineuse; ils se col-

lent l'un à l'autre , se compliquent , s'entrelacent , & forment par ce moyen différens paquets , presque solides & si fortement tissus , que tout l'art du monde ferait vainement employé à les démêler & à les défaire. Lorsque la maladie vient à l'extrême degré de violence & d'intensité , les ongles , & sur-tout ceux qui sont aux doigts des pieds , croissent très-promptement , deviennent longs , raboteux & noirs , semblables en tout à ceux des boucs. On dit que le meilleur remède est de la mousse terrestre , employée à l'extérieur en fomentation , & prise intérieurement en décoction.

DE LA CARNIFICATION.

DANS cette maladie , la substance des os est entièrement changée : elle perd sa dureté ; l'on dirait que les os sont devenus chair , tant leur ramollissement est complet. MM. Petit & Morand , célèbres Anatomistes , constatent la certitude de cette maladie effrayante. Ismael Albufeda parle d'un homme sans os , qu'on portait sur une claie de branches de palmier. On a vu , à Sedan , en 1672 , le nommé Siger , âgé de 33 ans , dont les os

de tout le corps devinrent mous comme de la cire ; de sorte que dans trois ans de tems son corps se trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de cet âge, & il mourut en cet état.

Il est un autre cas étrange en Médecine, & que nous rapporterons ici, malgré qu'il n'ait proprement point de rapport à la carnification. On a vu, à l'hôtel Dieu de Paris, une pauvre femme, nommée Supiot, demander l'aumône dans son crâne, qui s'était détaché de sa tête : objet aussi touchant qu'extraordinaire pour l'humanité.

DE LA SUEUR ANGLAISE.

QUELQUES-uns l'appellent *Suette*, mais improprement. Elle parut pour la première fois en Angleterre, lorsqu'en 1484, Henri VII débarqua avec son armée, au havre de Milford. Elle se répandit de-là dans la ville de Londres, où elle fit un ravage extraordinaire. Elle y reparut plusieurs fois. En 1517 sur-tout, elle fut si violente qu'elle emportait les malades au bout de trois heures ; la moitié des habitans de plusieurs villes d'Angleterre furent la victime de sa fureur. Ses commença-

mens ne furent pas toujours les mêmes dans tous les malades ; elle était annoncée chez les uns par une douleur dans le cou, dans les épaules, dans les jambes ou dans les bras ; dans d'autres, par une espèce de vapeur chaude qui parcourait ces parties. Ces symptômes étaient tout-à-coup suivis d'une sueur copieuse dont on ne pouvait deviner la cause. Les parties internes commençaient par s'échauffer, & étaient aussi-tôt saisies d'une chaleur incroyable, qui se répandait jusqu'aux extrémités du corps. Une soif insupportable, des inquiétudes & une indisposition du cœur, du foie & de l'estomac faisaient place à un mal de tête excessif, & à un délire durant lequel les malades ne cessaient de parler, & qui était suivi d'une espèce d'assoupissement & d'une envie de dormir à laquelle il était impossible de résister.

DE LA CATALEPSIE.

C'EST une des maladies les plus extraordinaires dont les hommes soient affligés. Elle est une affection soporeuse avec une convulsion tonique de tout le corps, qui retient le malade dans la même

posture où le mal l'a surpris. Semblable à une statue, le cataleptique demeure les yeux ouverts, sans voir, sans sentir, sans entendre, sans faire aucun mouvement : mais quand on le pousse il se meut, fait un pas ou deux, & reste dans la situation où il se trouve. Si l'on remue ses bras, ses jambes, il les tient tendus dans l'attitude qu'on leur donne. Son regard est fixe ; sa respiration, quoique libre, est lente ; son pouls est plein. Cette maladie n'est pas fréquente : elle attaque principalement les mélancoliques.

DU COCHEMAR OU INCUBE.

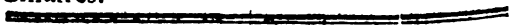
CETTE incommodité attaque particulièrement les personnes crapuleuses, & celles qui sont continuellement incommodées de crudités. Elle surprend pendant le sommeil. On sent un engourdissement & une pesanteur qui font craindre une suffocation. Les malades s'imaginent que quelqu'un saute sur eux, à dessein de leur ôter la vie & le sentiment, & les empêcher de crier ; ce qui fait qu'ils sautent de peur, & se plaignent d'une voix inarticulée. Quelques-uns sont affectés au point de s'imaginer qu'ils voyent ou en-

tendent le prétendu phantôme . . . & lorsqu'ils s'efforcent de le saisir par la main, il leur semble qu'il leur échappe. Lorsqu'ils s'éveillent, ils sentent leur visage, leurs yeux & leurs autres émonctoires humides ; ils ont le cou roide & une toux faible. Cette maladie n'attaque presque jamais ceux qui dorment sur le côté.



DE LA MALACIE.

ON entend par-là un appétit désordonné pour certains alimens usités, que l'on desire avec un empressement extraordinaire, & qu'on mange avec excès. C'est une maladie propre aux femmes grosses. Elle differe de la *Pica*, en ce que dans celle-ci, on desire des choses absurdes, comme du charbon, du plâtre, de la craie, de la chaux, même des araignées & autres choses extraordinaires.



DU DRAGONNEAU OU DRAGON.

LES dragons sont des vers qui ne se voyent point en Europe, mais en Ethiopie & dans les grandes Indes. Ils ressemblent en général, à de petits cordons

de foie torse, & naissent ordinairement aux jambes & aux cuisses. Ils sont d'une longueur extraordinaire, les uns ayant jusqu'à quatre aunes. Ces vers causent des douleurs de tête & des vomissemens ; mais quand une fois on en est délivré on se porte bien. Lorsqu'ils sont en état d'être tirés, on le connaît par une petite apostume qui se forme à l'endroit où aboutit une des extrémités du ver. On perce alors cette apostume ; puis on prend un petit morceau de bois rond, long de la moitié du doigt & fort menu, auquel on entortille d'abord ce qui se présente du ver. On tourne ensuite ce bois comme une bobine, & le corps de l'animal se roule à l'entour. Cette opération dure quelquefois plusieurs jours, lorsqu'on craint de rompre le ver.

DE LA LÈPRE.

ON croit que l'ancienne lépre des Hébreux, que Moïse a décrite, était la même que celle qui fut apportée autrefois de Syrie en Europe dans le onzième siècle, tems où les Européens eurent beaucoup de commerce avec les Orientaux, à raison des Croisades. Le tems auquel nous avons

cessé de l'observer est à peu-près l'époque de la première invasion du mal de Naples dans notre monde. Il y a, comme on le voit, une espèce de compensation; de façon que nous gagnons d'un côté ce que nous perdons de l'autre.

Cette maladie commence à se manifester par l'éruption de pustules rouges plus ou moins abondantes; à la base de ces premières pustules en naissent bientôt d'autres qui se multiplient & s'étendent extrêmement en forme de grappe; leur surface devient en peu de tems rude, blanchâtre, écailleuse. A mesure que la maladie, laissée à elle-même, fait des progrès, les pustules se répandent par tout le corps, elles deviennent livides, noirâtres, ulcérées. Le corps, ainsi couvert d'un ulcère universel, présente à l'œil le spectacle le plus affreux & exhale une odeur insupportable; une maigreur excessive achève de le défigurer: le visage, les lèvres & les extrémités inférieures & supérieures s'enflent prodigieusement, souvent au point qu'on ne peut appercevoir qu'à peine les doigts enfoncés & cachés sous la tumeur: survient enfin une fièvre lente, qui consume en peu de tems le malade.

On traitait anciennement les lépreux avec beaucoup de rigueur. Le Curé, avec son

son clergé, allait en procession avec son malade à la maison, qui l'attendait à la porte, couvert d'un voile noir ou d'une nape : (*le Ladre ou Lépreux devait avoir son visage couvert & embranché comme jour de trépassé.*) Après quelques prières, la procession retournait à l'Eglise, & le lépreux suivait le célébrant à quelque distance. Il allait se placer au milieu d'une chapelle ardente, préparée comme à un corps mort; on chantait une Messe de *Requiem*; & à l'issue de l'office, on faisait autour du lépreux des encensemens & des aspersions, & on entonnait le *Libera*. Il sortait pour lors de la chapelle ardente, & on le conduisait jusqu'au cimetière où le prêtre l'exhortait à la patience. Ensuite il lui défendait d'approcher de personne, de ne rien toucher de ce qu'il marchanderait pour acheter, avant que cela lui appartint; de se tenir toujours au-dessous du vent, quand quelqu'un lui parlerait; de sonner sa *tartevelle* quand il demanderait l'aumône; de ne point sortir de sa *borde* (1) sans être vêtu de la housse; de ne boire en aucune

(1) Maison isolée dans les champs.

fontaine ou ruisseau qu'en celui qui est devant la borde ; d'avoir devant une écuelle fichée sur un droit bâton ; de ne passer ni pont, ni planches sans gants ; de ne point sortir au loin sans congé ou licence du curé ou de l'official. Ensuite, le prêtre prenait une pellée de la terre du cimetière, par trois fois la lui mettait sur la tête, en disant : „c'est signe que tu es mort quant au monde ; & pour ce, ayes patience en toi." (*Ephem. Troyen. Ann. 1760.*)

DE LA PESTE.

PERSONNE n'a encore donné ni la cause ni le remède de ce terrible mal ; il est de tous les fléaux le plus cruel. Tout frémit au seul nom de cette maladie ; & cet effroi n'est que trop bien fondé ; plus funeste mille fois que la guerre, elle fait périr plus de monde que le fer & le feu.

„ Elle est née des bois empoisonnés de l'Ethiopie, des matières impures du grand Caire, & des champs empuantis par des armées de sauterelles entassées & putréfiées en nombre innombrable. Les animaux échappent à sa terrible rage, tandis que

l'homme seul lui sert de proie. Elle attire un nuage de mort sur sa coupable demeure, que des vents tempérés & bien-faisans ont abandonnée. Tout alors n'est que désastre. La sagesse majestueuse détourne son œil vigilant; l'épée & la balance tombent des mains de la Justice sans fonctions; le commerce ne porte plus ses séjours utiles; l'herbe croît dans les rues dépeuplées; les demeures des hommes se changent en des lieux pires que les déserts sauvages; personne ne se montre, si ce n'est quelque malheureux frappé de frénésie, qui brise ses liens, & qui s'échappe de la maison fatale, séjour funeste de l'horreur. La porte qui n'est pas encore infectée n'ose tourner sur ses gonds; elle craint la société, les amis, les parens, les enfans même de la maison. L'amour, éteint par le malheur, oublie le tendre lien & le doux engagement du cœur sensible; le firmament & l'air qui animent tout, sont infectés des traits de la mort: chacun en est frappé à son tour, sans recevoir ni soins ni derniers adieux, & sans que personne ordonne son cercueil: ainsi le noir désespoir étend son aîle funèbre sur les villes terrassées, tandis que pour achever la scène de désolation, les gardes inexorables, dispersés autour, refusent toute re-

traite & donnent une mort plus douce au malheureux qui le fuit."

Cette description ne peut être exagérée, d'après les désolations, les horreurs qu'a entraîné après lui cet affreux fléau dans différentes époques.

Les Annales de l'Histoire font mention de deux pestes à jamais mémorables par les ravages qu'elles firent par toute la terre, l'une 431 ans avant Jésus-Christ, & l'autre dans le quatorzième siècle de l'ère chrétienne. La première dépeupla l'Attique, fondit sur Athènes particulièrement. — Hyppocrate se voua noblement aux soins des malades; il se rendit à Athènes, & n'en sortit point que la peste n'eût cessé. Mais il eut la douleur de ne pouvoir sauver Périclès, qui mourut dans ses bras, attaqué de cette terrible maladie.

Mais quelque cruelle qu'ait été la peste dont nous venons de parler, elle le fut encore moins par sa violence que celle qui répandit un deuil général par toute la terre, l'an 1346 de Jésus-Christ. On ne peut, sans en frémir, lire la description qu'en font les Historiens contemporains.

Il y avait eu, l'an 543, une autre peste dite *peste d'Orient*, & qui avait régné pendant cinquante-deux ans sur la terre.

Elle dura quatre mois à Constantinople , d'abord avec assez de bénignité , mais ensuite avec tant de fureur que le nombre des morts monta jusqu'à dix mille en un seul jour. Au commencement, on les ensevelissait soigneusement ; mais à la fin, tout tomba dans la dernière confusion : les domestiques n'avaient pas de maîtres, & les personnes riches n'avaient point de domestique pour les servir. On ne voyait que maisons vides , que boutiques & magasins qu'on n'ouvrait plus.

La dernière peste qu'on ait vu en Europe est celle de Marseille en 1720 & 1721. Elle enleva dans cette ville cinquante mille personnes.

Toutes nos con naissances sur cette horrible maladie se bornent à savoir qu'elle se répand par contagion ; qu'elle est la plus aiguë des maladies inflammatoires ; qu'elle est accompagnée de symptômes très-différens & très-variés. -- Ce ne sont pas les livres qui manquent sur la peste ; on en a des milliers ; mais à peine, dit-on, en est-il douze qui méritent d'être recherchés.

Le malade est d'abord saisi d'un frisson suivi d'une ardeur d'entrailles. Souvent il n'est pas altéré , quoiqu'il sente une ardeur violente ; quelquefois la sueur est

faible & la soif extraordinaire. La fièvre est fort inégale, mais la langue est sèche & noire; l'urine est aussi fort différente; souvent elle n'est point changée. Quelquefois le malade est dans le délire, d'autres fois il est accablé d'une cruelle douleur de tête, accompagnée d'insomnie avec des yeux enflammés & le cœur fort resserré. Il est dans des inquiétudes & des agitations continuelles : on apperçoit dans les tendons des soubresauts & des mouvemens convulsifs; la vue est troublée, & le malade est tourmenté de tintemens & de sifflemens d'oreille; il y en a qui sont abattus au commencement de la maladie, d'autres conservent leurs forces jusqu'à la mort. Il y en a qui ont des dévoiemens qui résistent à tout remède; les déjections en sont quelquefois crues & fréquentes, elles sont comme de l'eau trouble; dans certains malades on y trouve des vers; d'autres ont des hémorragies par le nez & par la bouche, par les yeux, les oreilles, &c.; d'autres suent le sang pur; quelques-uns ont des vomissemens continuels. On en voit qui ont des taches de couleur pourprée ou violettes ou noires, tantôt en petit nombre, tantôt en grande quantité, tantôt petites, tantôt grandes, & presque exactement rondes; tantôt sur

une partie, tantôt sur une autre, souvent sur tout le corps. Il y en a beaucoup qui ont des charbons ou bubons en divers endroits ; & ce sont là des signes évidens & très-assurés de la peste.

Nous avons vu une personne arrivée il y a peu de tems de Smirne, qui a été attaquée elle-même de la peste, & a vécu quelques années, pour ainsi dire, presque au milieu des pestiférés. Elle nous a confirmé que ce mal n'est pas toujours aussi affreux qu'on le croit communément ; qu'à Constantinople on le regarde aujourd'hui comme une simple fièvre contagieuse ; que celui qui l'a eue une fois pour l'ordinaire n'en est plus atteint ; qu'il est frappant avec quelle facilité la reçoivent ceux que la crainte de l'avoir, effraye, & combien semblent l'éloigner d'eux ceux qui ne la craignent nullement.

Un Français, M. Ferrières de Sauvebeuf, étant à Constantinople, il y a quelques années, voulut s'habiller en Turc pour faire un voyage. Il va chez un fripier, choisit l'habit qui lui convient, le met dans la route, ne l'abandonne pas même pendant quatre à cinq semaines qu'il reste en voyage. A son retour, il apprend que la peste s'était manifestée, le même jour de son départ, dans

le magasin du marchand qui lui avait vendu son habit de Turc, & qu'il en était mort le même soir vers minuit. On pourrait conjecturer que si M. Ferrières avait eu la moindre crainte de ce fatal habillement, il lui aurait donné la peste. L'essentiel est donc de n'en avoir point peur; mais c'est être bien exigeant, ce semble. Toutefois le calme de l'esprit donne assurément des forces au corps; il chasse le sentiment de la crainte. Thalès de Crète passe pour avoir chassé une peste qui faisait d'horribles ravages à Lacédémone, en procurant de là distraction & de la joie à ses habitans.

D U C O M A.

IL est de deux sortes de coma; le *somnolentum* & le *vigil*. Le premier est un sommeil profond & contre nature, sans fièvre, dans lequel le malade parle quand on le réveille, répond aux questions qu'on lui fait & ouvre les yeux : mais il les referme aussi-tôt & retombe dans le même assoupissement. Le coma vigil est une espèce d'assoupissement ou une grande envie de dormir, accompagnée de délire & de fièvre continue, mais sans sommeil &

sans perte de mémoire ; ce qui distingue le coma de la Léthargie.

D U C A R U S.

C'EST un profond assoupissement avec étonnement & pesanteur de tête sans fièvre, joint à la perte du sentiment, du mouvement volontaire & de l'imagination, mais avec liberté de respirer & un pouls plein & fort. Ceux qui sont atteints de cette maladie tiennent les yeux fermés. Lorsqu'on leur parle à haute voix, qu'on les remue & qu'on les tourmente, ils les ouvrent sans voir, sans entendre, sans répondre aux questions qu'on leur fait ; ils retirent les membres & retombent aussi-tôt dans le même assoupissement.

DE LA LYCANTHROPIE.

C'EST une espèce de mélancolie dans laquelle les malades se croient transformés en loup, & en conséquence ils en imitent toutes les actions. Ils sortent à leur exemple de leur maison la nuit, ils vont roder autour des tombeaux ; ils s'y enferment, se mêlent & se battent avec les bêtes féroces, & risquent souvent leur

TÉMOIGNAGE DE M. LE BARON DE MENGEN.

Ventriloque de la première classe, actuellement vivant à Vienne en Autriche , où il fait sa résidence, (Mai 1770.)

JE venais de faire ma première observation sur le sieur Saint Gille, à Saint Germain en Laye, lorsqu'on me parla d'un autre ventriloque, actuellement existant à Vienne en Autriche. Le trait que je vais rapporter demandait des témoins aussi graves qu'il me parut étrange. M. le Baron de Gleichen, alors envoyé de Danemark en France (en 1770) & M. le Baron de Sickingen , actuellement Ministre de l'Electeur Palatin à la même Cour, m'en ont certifié la vérité , comme témoins oculaires & auriculaires.

Ils étaient à la Cour de Bareith (en 1757) avec feu le Prince de Deux-Pont, Général au service de la Reine d'Hongrie, & M. le Baron de Mengen, servant sous ses ordres en qualité de Lieutenant Colonel. " M. le Baron de Mengen, dit le Prince de Deux-Pont, on assure que

vous avez un talent bien singulier , —
Tout le monde le trouve tel , mon Prince ,
répondit le Baron : mais quelques gens
y ayant cru appercevoir l'ouvrage du
démon , en ont pris l'allarme. Des per-
sonnes respectables ont craint que cela ne
fit tourner quelques têtes , ou augmentât
le nombre des superstitieux , classe d'hom-
mes très-nombreuse , qu'il est nécessaire
de ménager , & elles m'ont fort recom-
mandé d'en user très-sobrement. — Je me
charge de l'évènement , repartit le Prince.

Alors M. le Baron de Mengen tira
 de sa poche une petite figure , une espèce
 de poupée , avec laquelle il se mit à con-
 verser assez vivement , à-peu-près en ces
 termes : *Mademoiselle , il me revient de*
vous des nouvelles très-peu satisfaisan-
tes. --- Monsieur , la calomnie est aisée. ---
Ne vous écartez pas du droit chemin ,
je vous y ferais rentrer par des
moyens désagréables. --- Monsieur , il est
aisé d'y rentrer quand on n'en sort pas. ---
Vous êtes une petite coquette , vous aga-
cez les hommes tant que vous pouvez. ---
 Monsieur , quand on a un grain de beauté ,
 on est exposée à l'envie & à la persécu-
 tion. --- *Vous faites la petite raisonneu-*
se. --- Monsieur , il n'est pas toujours
permis d'attaquer , il l'est toujours de se

défendre — *Taisez-vous.* Sur ces mots il l'enferme dans sa poche. Alors la poupée s'agite , murmure : “ voilà , entendait-on qu'elle disait , voilà comme les hommes sont faits , parce qu'ils sont les plus forts , ils s'imaginent que l'autorité est justice. Fi ! Fi , que cela est vilain !

Un Officier Irlandais qui se trouvait là , se persuada si bien que la poupée était un animal, dressé à ce manège par M. le Baron de Mengen , qu'il se jeta brusquement sur la poche où elle était, pour en découvrir la vérité. La petite figure se sentant poussée outre mesure , se mit à crier au secours , comme si on l'eût étouffée ; & elle ne cessa ses cris effrayans , qu'au moment qu'on eut lâché prise. Alors pour convaincre l'officier qu'il avait bien donné dans le panneau , M. le Baron de Mengen lui laissa tirer de sa poche une petite figure revêtue d'un manteau, sous lequel il n'y avait que du bois. Tous les yeux des Spectateurs étaient fixés sur le visage de M. le Baron de Mengen : néanmoins ces Messieurs m'ont protesté qu'ils n'y appercevaient aucun mouvement pendant les réponses de la poupée , & que la voix bien articulée paraissait uniquement procéder de la petite figure. »

DE LA RINOPTIE.

EN cherchant à plaire à nos lecteurs par la citation de maladies extraordinaires, nous aurions fort à craindre d'être accusés de trop de crédulité, si nous parlions de la Rinoptie comme d'un fait certain. Mais nous nous contenterons de rapporter ce que nous avons lû à ce sujet.

„ Un Rhinopte , dit M. Lavoisien dans son Dictionnaire de Médecine, est une personne qui en conséquence d'une maladie au grand angle de l'oeil, qui a ouvert un passage dans le nez, peut voir par les narines, singularité dont il se trouve un exemple dans *Rungius (de visûs Sympt.)*

M. Lavoisien, selon le *Mémorial d'un Moderne*, (tome second, page 22) aurait pu s'appuyer encore du témoignage suivant. „ Smetius, dans ses mélanges de médecine, & plusieurs de ses contemporains parlent d'un Acephale d'une espèce si singulière, qu'il me ferait presque croire aux terres Australes, si je n'étais convaincu que St. Augustin qui dit en avoir vu, a mal été interprété. Cet aveugle de Smetius était un jeune homme qui, par

une chute malheureuse, s'était poché l'œil droit en tombant sur un bois pointu qui lui fracassa le nez, & endommagea l'autre œil ».

“ Le Chirurgien qui le traitait, l'avait tellement négligé, que, désespérant de lui rétablir la vue, il travailla au contraire à lui fermer les yeux tout-à fait. Au bout d'un certain tems le même garçon aveugle couché sur un pré, s'aperçut qu'il voyait au travers du nez le jour & les fleurs. Il s'assura souvent du même phénomène avant d'en parler, il s'habitua tellement à voir tout ce qui était sous lui par les narines, qu'il réussissait, en renversant la tête, de lire un caractère assez menu dans la position dans laquelle nous lisons. ”

Il faut le répéter, nous nous gardons bien de garantir la vérité de ce que nous venons de dire de l'existence des Rhinoptes. Il nous en a même déjà coûté de ne point mettre au moins en doute l'existence des ventriloques.



DES MANGEURS D'OPIUM.

Ceux des Turcs qui se sont une fois abandonnés à un usage immodéré d'opium, dit M. de Tott, sont faciles à connaître par une sorte de rachitisme que ce poison produit à la longue.

Dévoués à n'exister agréablement que dans une espèce d'ivresse, ces hommes sont sur-tout curieux à voir, lorsqu'ils sont réunis dans un endroit de Constantinople qu'on nomme Teriaký Tcharchissý [le marché des mangeurs d'opium.]

C'est là que vers le soir on voit arriver par toutes les rues qui aboutissent à la Solimanie [1] ces amateurs dont les figures pâles & tristes ne pourraient inspirer que de la pitié, si des cous allongés, des têtes tournées à droite ou à gauche, l'épine du dos déviée, une épaule dans l'oreille & nombre d'autres attitudes bizarres qui résultent de leur maladie, ne présentaient le tableau le plus ridicule & le plus plaissant.

Une longue file de petites boutiques est adossée à un des murs qui servent

(1) La grande Mosquée de Constantinople.

d'enceinte à la place où est construite la mosquée. Ces boutiques sont ombragées par une treille qui communique de l'une à l'autre, & sous laquelle chaque marchand a soin de placer un petit sofa pour asseoir son monde sans gêner le passage. Les Chalandes arrivent & s'y placent successivement pour recevoir la dôte qui convient au degré d'habitude & de besoin qu'ils ont contracté. Bientôt les pilules sont distribuées ; les plus aguerris en avalent jusqu'à quatre plus grosses que des olives [1] & chacun buvant un grand verre d'eau fraîche par dessus, attend dans son attitude particulière une rêverie agréable qui, au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure au plus, ne manque jamais d'animer ces automates ; elle les fait gesticuler de cent manières différentes, mais toujours bisarres & toujours gaies. C'est le moment où la scène intéresse le plus ; tous les acteurs sont heureux ; chacun d'eux retourne à son logis dans un état de déraison totale ; mais aussi dans la

(1) Nous avons connu, à Nyon, dans le pays de Vaud, une Dame qui en avalait près du double, à la fois, & qui, quoique âgée, supportait avec délices cette quantité énorme de pbison.

pleine & entière jouissance d'un bonheur que la raison ne saurait procurer. Sourds aux huées des passans qu'ils rencontrent, & qui se plaisent à les faire déraisonner, chacun d'eux croit posséder ce qui lui plaît ; ils en ont l'air , ils en ont le sentiment ; nous devons si souvent beaucoup moins à la réalité.

DE LA MÉLANCOLIE.

IL est un genre de mélancolie qui, sans produire les mêmes effets que la superstition religieuse, ne laisse pas d'en faire naître qui nuisent directement au bonheur de l'homme. Nous voulons parler de cette tristesse née de la fausse idée que la Religion proscriit les plaisirs innocens , & qu'elle n'ordonne aux hommes pour les sauver , que le jeûne , les larmes & la contrition du cœur.

Cette tristesse est tout ensemble une maladie du corps & de l'esprit, qui procède du dérangement de la matière , de craintes chimériques & superstitieuses , de scrupules mal fondés & de fausses idées qu'on se fait de la religion.

Ceux qui sont attaqués de cette cruelle maladie regardent la gaité comme le par-

age des réprouvés , les plaisirs innocens comme des outrages faits à la Divinité , & les douceurs de la vie les plus légitimes , comme une pompe mondaine , diamétralement opposée au salut éternel.

L'on voit tant de personnes , néanmoins d'un mérite éminent , pénétrées de ces erreurs , qu'elles sont dignes de la plus grande compassion & du soin charitable que doivent prendre les gens également vertueux & éclairés pour les guérir d'opinions contraires à la vérité , à la raison , à l'état de l'homme , à sa nature & au bonheur de son existence.

La santé même qui nous est si chère , consiste à exécuter les fonctions pour lesquelles nous sommes faits , avec facilité , avec constance , & avec plaisir ; c'est détruire cette facilité , cette constance , cette alacrité , que d'exténuer son corps par une conduite qui le mine. La vertu ne doit pas être employée à extirper les affections , mais à les régler. La contemplation de l'Être Suprême & la pratique des devoirs dont nous sommes capables , conduisent si peu à bannir la joie de notre ame , qu'elles sont , au contraire , des sources intarissables de contentement & de sérénité. En un mot , ceux qui se forment de la religion une idée différente , ressemblent aux

espions que Moïse envoya pour découvrir la terre promise , & qui , par leur faux rapport , découragerent le peuple d'y entrer. Ceux , au contraire , qui nous font voir la joie & la tranquillité qui naissent de la vertu , ressemblent aux espions qui rapportèrent du fruit délicieux pour engager le peuple à venir habiter le pays charmant qui les produisait.

L'autre genre de mélancolie est un délire particulier , roulant sur un ou sur deux objets déterminément , sans fièvre ni fureur , en quoi elle diffère de la manie & de la phrénésie. (1) Ce délire est joint le plus souvent à une tristesse insurmontable , à une humeur sombre , à la mélancolie , à un penchant décidé pour la solitude. On peut en compter autant de sortes qu'il y a de personnes qui en sont atteintes ; les uns s'imaginent être des Rois , des Dieux ; les autres croient être métamorphosés en bêtes , en loups , en chiens , en chats , en lapins. On en a vu

(1) On entend par manie un délire continuél sans fièvre ; & par phrénésie un délire continuél & furieux , accompagné de fièvres aiguës , d'insomnies , & d'inflammation du cerveau & de ses membranes.

Horace nous a transmis l'histoire, qui étant seul au théâtre, croyait entendre chanter de beaux vers & jouer des tragédies superbes. Il fût très-peu gré à ceux qui en le guérissant, le priverent de ce plaisir.

Il faut, dans la curation de la mélancolie, commencer par guérir l'esprit & ensuite attaquer les vices du corps. Pour cela, il importe que le Médecin sache se concilier la confiance du malade; alors il peut obtenir du succès de remèdes singuliers; par exemple, lorsque le malade croit avoir quelque animal vivant dans le corps, en faisant semblant de l'en retirer.

Il fallut user d'une ruse pour engager celui dont nous avons parlé plus haut à uriner. On vint d'un air très-effrayé lui dire que la ville était toute en feu, qu'on n'avait plus d'espérance qu'en lui pour arrêter l'incendie. Il fut ému du malheur qui menaçait toute une ville, & il urina.

On doit avoir, vis-à-vis de ces malades, l'attention de ne rien dire qui soit relatif au sujet de leur délire; par-là ils l'oublient quelquefois eux-mêmes. Un de ces mélancoliques qui s'était figuré qu'il était lapin, raisonnait cependant en homme très-sensé dans un cercle; lorsque malheureusement

heureusement un chien entre dans la chambre; alors 'ce pauvre infortuné est saisi du plus grand effroi, se met à fuir, & à se cacher sous le lit pour éviter les poursuites du chien.

Il est à Burcott, dans le comté de Worcester, en Angleterre, un particulier qui a un genre de mélancolie très extraordinaire. Il était l'aîné de sa famille, & du vivant de son pere était chargé en cette qualité de l'administration de la ferme qu'il occupait. Ayant remarqué qu'on volait souvent leurs palissades, pendant la nuit, il résolut de faire sentinelle pour découvrir le voleur, & vit que c'était une vieille femme, qu'il reconnut. Elle avait formé un gros fagot & allait l'emporter lorsqu'il l'appella & lui ordonna de le laisser. Elle obéit sur le champ, & tombant à genoux, leva les mains au Ciel, priant Dieu qu'il ne ressent-il plus aucune chaleur, pas même celle du feu. Le pauvre crédule devint aussitôt transi; & il s'est trouvé, dit-il, chaque jour plus sensible au froid. L'imagination frappée, il commença à porter deux chemises, ensuite trois, & continua ainsi en doublant, triplant toujours le nombre de ses habits, de ses vestes & de ses culottes, jusqu'à ce qu'enfin il n'eut plus la force de por-

ter ses vêtemens , & fut contraint de rester couché sur son lit, où il s'opiniâtre à rester couché depuis vingt-huit ans. Il a actuellement au-delà de soixante & quatorze ans, & se porte bien malgré ce genre étrange de vie. Il porte sur le crâne un bonnet d'une aune de flanelle doublée & piquée, par dessus il met encore huit autres de la même étoffe, que forment neuf aunes de flanelle : il met encore deux bonnets de toile de la même dimension. Ensuite vient ce qu'il appelle la couronne, qui est composée de dix aunes de très-fine flanelle; cette couronne est couverte de dix bonnets de toile simple, & d'autant de flanelle. — Il a deux morceaux de liége taillés, pour boucher les narines en hyver. Quand on veut faire son lit l'on en approche un second, & il se roule dessus. Lorsqu'on lui demande la raison de sa singulière façon de vivre, il répond en soupirant : qu'il ne vivrait point ainsi s'il pouvait s'en dispenser.

(*Censeur Universel.*)

DU DUEL ET DU SUICIDE.

DE tous les travers, de tous les maux, de tous les excès dans lesquels l'homme est tombé, il n'en est point qui l'éloigne plus de la noblesse de son existence que la barbarie du duel & la faiblesse délirante du suicide. Tous deux, pour l'ordinaire, fruits funestes du préjugé, ne font, hélas ! que trop, partie de l'histoire de l'homme. Ils naissent de cette malheureuse pente de l'ame vers l'égarement qui le plonge dans l'erreur malgré sa résistance. „ Car l'esprit humain loin de ressembler à ce crystal fidèle, dont la surface égale reçoit les rayons & les transmet sans altération, est bien plutôt une espèce de miroir magique, qui défigure les objets, & ne présente que des ombres ou des monstres. “

Le duel n'est pas une institution d'honneur, comme le Militaire veut se le faire accroire, mais c'est un usage affreux & barbare qui a pris naissance dans la Scandinavie, partie de l'Europe qui comprenait le Danemark, la Suède & la Norvège. Les peuples de ces contrées étaient autrefois d'une férocité extrême : vivaient

sans loix, sans discipline, sans aucun esprit de société ; ils plaçaient toute leur vertu à la pointe de leur épée, & ne connaissaient point d'autre justice que la force. Ce n'était que par le fer qu'ils soutenaient leurs prétentions, & vidaient leurs querelles. Ils faisaient battre les contestans, & donnaient gain de cause à celui qui remportait la victoire. Ces peuples, s'étant précipités comme un torrent en Italie, en Espagne, & dans les Gaules, leur fureur naturelle les suivit, ils y apportèrent l'usage du Duel : la France l'adopta sous le règne des successeurs de Clovis ; du tems de Charlemagne on le regardait comme le moyen le plus sûr de distinguer l'innocent du coupable ; c'est ce qu'on appelait *l'épreuve du Duel*.

Le combat de Gui Chabot de Jarnac, & de François Vivonne de la Chataigneraye a été le dernier Duel autorisé. Ce combat se fit dans la cour du château de Saint Germain-en-Laye, le 10 Juillet 1547, sous le règne d'Henri II. Jarnac avait donné un démenti à la Chataigneraye. Celui-ci le défia au combat. Le Roi permit le combat & voulut en être spectateur ; il se flattait que la Chataigneraye, qu'il aimait, remporterait l'avantage : mais Jarnac, quoiqu'affaibli d'une fièvre lente qui le

consumait, le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret, & qu'on a appelé depuis *le coup de Jarnac*. On sépara les combattans ; mais la Chataigneraie, inconsolable d'avoir été vaincu en présence du Roi, ne voulut jamais que les Chirurgiens bandassent sa plaie ; il mourut quelques jours après. Henri fut si affligé de sa mort qu'il jura solennellement de ne plus permettre de semblables combats.

Le mode du duel a varié selon les peuples. L'épée, le pistolet, la massue, la lance &c. ont été employés. Il fut un tems qu'on ne pouvait se battre sans avoir chacun un second ; le nombre des seconds n'était pas même toujours fixe. On voyait des combats de dix, douze ou vingt contre vingt. --- Au Japon, celui qui a reçu une offense fait venir son ennemi sur le pré, là il s'ouvre le ventre avec un poignard, & si son adversaire n'en fait autant, ce dernier est deshonoré.

Gustave Adolphe, le conquérant du Nord, regardait les duels comme la honte de l'humanité. Dans le dessein d'abolir dans son armée une coutume aussi barbare, il avait prononcé la peine de mort contre tous ceux qui se battraient en duel. Quelque tems après que cette loi eut été

portée , deux officiers supérieurs , qui avaient eu quelque démêlé ensemble , demandèrent au Roi , la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la demande ; il l'accorda néanmoins , mais en ajoutant qu'il voulait être témoin du combat dont il assigna l'heure & le lieu. Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions. Ensuite , au moment où les deux combattans allaient venir aux prises , il appelle le bourreau de l'armée & lui dit : dès l'instant qu'un des deux aura été mis hors de combat , tu trancheras la tête au vainqueur. A ces mots , les deux Officiers restèrent immobiles d'effroi ; puis , reconnaissant bientôt la faute qu'ils avaient faite , ils se jetterent aux pieds du roi , lui demanderent pardon , & se jurèrent l'un à l'autre une amitié éternelle.

Qui , jouissant avec pleine liberté de toutes ses facultés intellectuelles , pourrait douter un instant que le SUICIDE ne soit absolument contre la loi de la Nature , comme il l'est contre les loix humaines chez tous les peuples policés , comme il l'est particulièrement contre tous les préceptes de la Religion chrétienne ?

L'on a demandé , & mal-à-propos , si un

foldat peut se tuer pour ne pas tomber entre les mains des ennemis ? Si un Capitaine de vaisseau peut mettre le feu à son navire pour le faire sauter en l'air, afin que l'ennemi ne s'en rende pas maître ?

Plaignons ceux qui , de bonne foi , ont cherché à justifier le Suicide , & classons leur erreur parmi celles qui prouvent combien l'ame peut porter de faux jugemens lorsque la passion , l'ignorance ou le préjugé font taire la raison.

Une Dame d'un certain âge , seule , riche & sans enfans , avait reçu dans sa maison un ouvrier qui y travaillait à la journée , & qui était chargé d'une femme & d'un jeune enfant. C'étaient d'honnêtes gens fort rangés & fort laborieux ; mais leur travail suffisait à peine à leur subsistance , ce qui altéra leur raison , ainsi qu'on verra. La femme alla , au bout de quelques jours , trouver cette Dame , pour la prier de laisser son enfant auprès d'elle pendant qu'elle sortirait pour une affaire très-pressée. La Dame y consentit. --- Mais , insista la pauvre femme , je vous le recommande bien : ne le laissez manquer de rien jusqu'à-ce que je revienne , je vous en conjure. La bonne Dame l'assura qu'elle en aurait soin ; & la mere sortit. On ne la revit pas de la journée , ni le

pere non plus. Trois jours se passent sans qu'on entende parler d'eux. Enfin, on découvrit qu'ils s'étaient noyés tous deux dans la Tamise. La Dame s'est regardée comme engagée par sa parole à prendre soin de l'enfant qu'on lui avait confié ; en conséquence elle s'est chargée de son éducation. (*Extr. des papiers Anglais.*)

Une Anglaise, à qui l'extrême misère avait aussi tourné la tête, ne voyait de même d'autre parti pour elle que de s'aller jeter dans la Tamise. Elle exécuta cet affreux projet ; mais un homme qui se trouva près de là l'arracha des bras de la mort. Il s'attendait à quelques remerciemens de la part de cette infortunée, lorsqu'elle lui dit : vous m'avez privée de la seule ressource qui me restait ; vous vous êtes par-là engagé à m'indemniser ; vous voulez que je vive, vous me nourrirez donc. L'honnête particulier n'en fut pas quitte pour cela ; il eut un assez long procès à soutenir avant qu'il eut pu prouver juridiquement le dérangement d'esprit de sa persécutrice. (*Journal Encyclopédique.*)

Un jeune homme allait se tuer : selon lui, la vie lui était un poids insupportable, personne n'était plus malheureux. Il

prend son épée, va se la passer à travers le corps. Son Gouverneur s'apperçoit de son délire, saute sur un pistolet, le dirige sur son élève, en le menaçant de lui faire sauter la cervelle s'il a l'infamie d'exécuter son horrible projet. Le jeune homme pâlit à la vue du pistolet, & la frayeur lui faisant tomber l'épée des mains, il ne se tue pas.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? dit Rousseau. La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose."

„ Il t'est permis de cesser de vivre ! Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'imposa-t-il point, avec la vie, une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems ?

SUR LE BONHEUR DES SOTS.

Nous croyons que le morceau suivant, (attribué assez généralement à M. Necker, malgré, nous assure-t-on, qu'il n'y ait eu aucune part,) ne laisse point que de présenter beaucoup d'utilité à qui voudra le lire avec réflexion, & ne pas le regarder simplement comme une plaisanterie. Il aurait pu entrer dans notre Histoire morale de l'homme, si nous avions donné plus d'étendue & une autre forme à cette partie de notre ouvrage. Mais notre but, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre préface, Tome I, étant de présenter comme une suite, comme une galerie de sujets de lectures qui puissent tendre à l'instruction des personnes de tout âge & de tout état, nous avons crû mieux faire en nous conformant à la marche que semblait nous prescrire le titre de *Bibliothèque*; c'est-à-dire en nous contentant de faire un recueil de divers morceaux, sans les faire dépendre les uns des autres.

Ce n'est pas que lorsque nous nous occuperons de l'*Histoire des sciences* &

des arts, nous ne nous proposons pas de suivre la méthode & la marche convenables pour éviter la confusion.

Pour être heureux il faut être un *Sot*. Cette vérité morale est une des plus anciennes du monde.

On lit dans la Genèse, „ lorsqu'A-
„ dam & Eve eurent mangé du fruit de
„ l'arbre de la science, leurs yeux s'ou-
„ vrirent, & ils connurent qu'ils étaient
„ nus : “ cela signifie qu'ils furent éclairés tout-à-coup sur la petitesse & la misère de l'homme : „ mais avant que de
„ les chasser du jardin d'Eden, Dieu
„ leur fit une robe de peau, & les en
„ revêtit “.

C'est un acte à jamais mémorable de la compassion envers les hommes. Ce précieux vêtement, cette robe de peau qui doit couvrir notre nudité, ce sont les erreurs agréables, c'est la douce confiance, c'est l'intrépide opinion de nous-mêmes : dons heureux auxquels notre corruption a donné le nom de sottise, & que notre ingratitude cherche à méconnaître, mais qui sont, n'en doutons point, l'unique sauve-garde de notre bonheur sur la terre.

Depuis que les hommes sont réunis en

société, il s'est établi entr'eux une comparaison continuelle, source de leurs peines & de leurs plaisirs.

Cette comparaison varie dans ses objets, & diffère dans son étendue : les uns se transportent aux extrémités de la terre & jusqu'aux siècles les plus reculés, pour s'y mesurer avec tous les grands hommes qui existent ou qui ont existé ; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs coteries ; d'autres enfin se contentent de prouver plus de bon sens que leurs femmes ou leurs enfans ; tous jouissent par un sentiment semblable.

Dans cette lutte générale du monde, quel est l'athlète le plus sûr de vaincre ? C'est l'homme encore armé de sa robe de peur, c'est le Sot, c'est mon héros.

Que lui importe que les autres l'élèvent ou le rabaisent ? Il porte avec lui son piédestal : oui, son opinion lui suffit ; c'est un duvet enchanté sur lequel il s'étend voluptueusement, & s'endort avec délices.

Ah ! comment pourrai-je assez bien peindre sa félicité ? Comment pourrai-je parler dignement de Clyton, de Chrysippe ou d'Alcindas ? Sans cesse occupés d'eux-mêmes, la satisfaction qu'ils en ont, éclate dans leurs yeux : l'un la manifeste étourdiment & de bonne foi ; l'autre la

développe avec méthode , il veut compter lentement ses trésors : l'autre enfin la contient sous un sérieux composé , afin d'ajouter encore à la jouissance de son mérite par le sentiment d'une modération héroïque.

L'aimable chose qu'un sot rempli de lui-même ! Il se déploie avec une bisarrerie charmante ; & , en effet , il doit être nécessairement original , puisqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais pensé.

Le Sot & l'homme de génie sont l'ornement du monde ; toutes les classes intermédiaires sont sans expression & sans vie : ce sont des plaines arides entre deux monts pittoresques.

Mais si le Sot & l'homme d'esprit figurent également sur la terre , leur bonheur est bien différent.

L'homme d'esprit , l'homme pénétrant , en saisissant tous les rapports , réunit mille objets divers sous quelques principes généraux : pour lui le tableau du monde se rétrécit , & ses couleurs se rapprochent : à peine au milieu de sa carrière , il s'aperçoit déjà que tout se ressemble , & rien n'excite plus sa curiosité.

Le Sot , à qui tous ces rapports échappent , au bout de deux cents ans de vie ,

& sans sortir de sa cité, trouverait encore à s'étonner. Comme il ne classe point les idées, comme il n'en généralise aucune, tout est détaché pour lui dans l'univers, tout est piquant, tout est phénomène : sa vie est une enfance prolongée ; la nature conserve pour lui sa fraîcheur.

Aux yeux de l'homme observateur, l'avenir n'est bientôt qu'une reproduction probable du passé, & il le regarde sans plaisir. Pour le Sot, c'est une création nouvelle, & le charme de l'espérance embellit tous ses jours.

L'homme qui réfléchit & dont la méditation embrasse mille combinaisons diverses, s'il doit choisir, s'il doit prendre un parti, un nombre infini de motifs différens & contraires se précipitent vers sa pensée, & toute l'activité de son esprit ne peut suffire à la multiplicité de ses perceptions ; il est indécis, il est tourmenté.

Le Sot choisit à l'instant, il n'a presque rien à comparer ; son œil est un verre officieux qui ne transmet jamais à sa pensée qu'un ou deux objets à la fois.

Un autre malheur des gens d'esprit, que les Sots ne connaissent point, c'est la difficulté qu'ils trouvent à se faire entendre ; leur raison est un sixième sens dont ils tâchent en vain d'expliquer les

effets. Trompés par la figure humaine, ils font des efforts incroyables pour transmettre aux autres leurs idées; & s'ils ne parvenaient pas enfin, par l'expérience, à ne voir dans la plupart des hommes qu'une image ou qu'un mannequin, ils passeraient leur vie dans les tourmens des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, si l'homme d'esprit se replie sur lui-même, le spectacle de ce qui lui manque vient le troubler sans cesse dans la jouissance de ce qu'il possède; il n'est jamais content.

Le Sot ne connaît point ces peines: s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore & le considère; toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection est une roche escarpée dont la cime se perd dans les nues. Pour les Sots, c'est un globe parfait qui tourne sans cesse sur lui-même; chacun d'eux s'y croit au sommet & s'imagine marcher sur la tête de ses semblables.

Non, rien ne saurait troubler la sérénité d'un Sot; il ne connaît ni l'envie ni la jalousie: comme il met sa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle.

A trente ans, si Damon devient Con-

seiller, il arrange ses cheveux pour aller juger; il juge en effet : & s'il réfléchit au respect qu'on doit avoir pour lui, il se revêt d'une gravité majestueuse, mais il a de la peine à la soutenir : une boucle qui s'ébranle dans la perruque de son confrere, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses aîles à la lumière, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité & l'excite à rire : s'il vient à parler, son sérieux court encore un nouveau danger, car il ne saurait franchir un pronom possessif; il ne saurait dire *je*, *moi* ou *mon*, sans que l'image d'une aussi charmante propriété ne vienne le chatouiller délicieusement; ses traits resserrés se dilatent malgré lui, & son visage cède à l'attrait du plaisir.

Voyez deux Sots s'entretenir ensemble; ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement; tandis que l'un parle, l'autre est dans un point de vue qui le ravit: c'est entre ce qu'il a dit & ce qu'il va dire. Ils se promettent en se quittant de revenir bientôt s'épanouir ensemble; & chacun d'eux croit bonnement avoir produit par ses faillies toute la joie de son ami.

C'est souvent avec une défiance timide que l'homme d'esprit dit des choses fines

& ingénieuses : la délicatesse de son goût le rend difficile ; il voudrait s'étonner lui-même : il a d'ailleurs observé les replis de l'amour-propre ; il a cru remarquer que la plupart des hommes ne se déterminent à trouver de l'esprit à un de leurs semblables qu'autant que, par sa modestie, il a l'air de l'admirer, & laisse à ses admirateurs les honneurs de la découverte pour consolation de son triomphe.

Le sot n'est jamais tyrannisé par ces ménagemens ; il distribue ses idées avec une confiance plénierie ; & s'il s'élance par fois jusqu'à quelque réflexion commune, il la publie à son de trompe ; il détache un air fin pour lui servir de cortège, & , tout rayonnant de sa gloire, il se transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre ; & dans cette douce occupation, troublé par une heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payé lui-même.

Enfin, l'homme d'esprit amoureux n'est presque jamais satisfait : la finesse de sa vue est un obstacle à son bonheur ; un mot qui échappe à sa maîtresse, un regard qu'il lui surprend, un son de voix qu'il interprète, mille nuances imperceptibles, tout suffit pour le troubler dans ses

espérances : & lorsqu'il jouit enfin du plus tendre amour, son esprit le poursuit encore ; il tourmente son cœur par les distinctions les plus subtiles ; il doute si c'est lui qu'on aime, ou si c'est soi qu'on aime en lui ; il craint d'être aimé parce qu'il aime, & non par le charme d'un ascendant invincible ; il analyse l'amour, & ses douceurs lui échappent.

Le Sot en jouit sans être aimé ; il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même : son crystallin, heureusement construit, rassemble dans son foyer tous les rayons divergens ; & lorsqu'à peine il est apperçu, il se croit l'objet des regards du monde : il se croit aimé parce qu'il est aimable ; il se croit aimable parce qu'il est un sot ; & sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. N'en soyons donc jamais en peine : le Sot fut amant heureux, le Sot est mari tranquille ; & , comme tout lui tourne en bien, s'il lui advient d'être trompé, comme il est possible, il l'est avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si vers l'aube du jour il voit sortir quelqu'un de l'appartement de sa femme, il court vers elle, ouvre son écrin, compte ses diamans, & rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas su les trouver.

Quel spectacle de bonheur ce tableau, tout faible qu'il est, ne présente-t-il pas à nos yeux ! Y ferez-vous insensibles , pères & mères ? & ne changerez-vous jamais de système d'éducation ? c'est pour caresser votre vanité, c'est pour agrandir votre pompe, que vous voulez que vos enfans brillent par l'esprit & par les lumieres, & que vous y travaillez avec tant d'ardeur : vous préparez les tréteaux sur lesquels vous voulez monter ; & dans votre orgueil impatient, les plus beaux momens de leur vie, leur enfance vous importune : ou, si vous êtes de bonne foi, quel est donc votre égarement ! Quoi ! parce que vous n'êtes heureux que par les suffrages des autres, vous vous croyez les bienfaiteurs de vos enfans quand vous leur inspirez ce sentiment & les aidez à le satisfaire ! . . . Cruels que vous êtes ! pourraient-ils vous dire ; vous auriez pu lier notre bonheur à notre opinion, & vous l'avez rendu dépendant de celle des autres ; vous auriez pu placer dans nos réservoirs l'eau qui eût étanché notre soif, & vous en avez ouvert la source dans le champ d'autrui ! . . .

Cessez donc de mériter ce reproche de la part de vos enfans : au lieu d'embellir leur personne, éblouissez leurs yeux ; don-

nez-leur, s'il se peut, une opinion d'eux-mêmes indestructible ; lancez-les dans le monde ainsi cuirassés : & s'ils y sont couverts de ridicules, ne vous en inquiétez point ; c'est leur bonheur qui vous est confié ; ce n'est pas leur gloire.

Vainement diriez-vous qu'il est de votre devoir de les faire avancer vers la perfection. La perfection de l'homme c'est le bonheur ; & si, par le don de la sagesse, chacun trouvait ce bonheur en lui-même, tant de vertus sociales auxquelles on donne aujourd'hui le nom de perfection, ne seraient plus que des sacrifices inutiles. C'est la finesse de nos perceptions, c'est la délicatesse de notre amour-propre qui rend cette perfection si pénible ; il faut la chercher avec effort dans une réunion de qualités agréables aux autres, dans l'étude de leurs goûts & dans leurs applaudissemens : mais une telle perfection est un esclavage ; elle dépend de l'Opinion, divinité altière & bisarre. Ah ! détournons à jamais de son culte tous ceux que nous aimons. Demandez à ceux qui l'ont suivi quelles larmes secrètes ce culte leur a fait répandre : mon héros n'en versa jamais. Aux autels de l'Opinion, l'homme d'esprit est sacrificateur & victime : le Sot, à ces mêmes autels, est l'adeur & le Dieu.

Aidez-moi donc, hommes d'esprit, à multiplier les Sots sur la terre : je peux bien sentir leur bonheur ; mais vous seuls avez le pouvoir de propager un nouveau système. Pourquoi vous y refuseriez-vous ? pourquoi cet air dédaigneux ? La distance qui vous sépare d'eux, & qui vous paraît infinie, échappe peut-être à des millions d'êtres au-dessus de vous. Qui sait si dans l'univers chacun n'est pas le sot d'un autre ? qui sait si vous n'êtes pas ceux des habitans de la lune, ou de quelques esprits aériens ? Est-ce parce que vous ne pouvez pas entendre pas rire à vos dépens, que vous n'en croyez rien ? Mais vos Sots ne vous entendent pas ; & c'est le caractère distinctif de la Sottise, que de ne point appercevoir, ou de prendre toujours les limites de sa vue pour les bornes de ce qui est.

Soyez donc plus timides & plus dédaigneux ; & loin de mépriser les Sots que vous rencontrez, admirez leur bonheur, & reconnaissez qu'il ne leur manque rien pour prétendre au titre d'hommes de génie, que d'avoir été sots par leur propre choix.

DE L'ÉDUCATION.

LE titre & sur-tout le but de cet ouvrage sembleraient demander que nous parlâssions avec une certaine étendue & de l'éducation & des moyens de la rendre aussi bonne & aussi facile qu'elle peut l'être. Mais il faudrait avoir de bien grands droits à la confiance de ses lecteurs pour espérer de leur voir suivre la règle qu'on leur prescrivait dans une route où tous les hommes, au moins presque tous, croient pouvoir marcher éclairés de leurs propres lumières. L'homme instruit en appelle à ses observations, à son expérience ; l'homme ignorant, par la seule raison qu'il est ignorant, fait le plus grand cas de sa propre opinion. Il importerait donc, pour donner avec succès des préceptes sur cette matière aussi délicate qu'elle est rebattue, avoir soi-même de vraies connaissances, & être doué du don rare de vaincre l'amour-propre des autres (1). Le

(1) Nous ne nous rappelons point où nous avons lu le parallèle suivant de quatre especes d'amour-propre „ L'amour-propre du sot le perd, celui de l'homme médiocre l'égare, celui de l'homme d'esprit le contient, & celui de l'homme supérieur l'éclaire.”

nombre des auteurs qui ont obtenu de tels succès est très-petit, ainsi que chacun le fait. Deux génies rares , deux auteurs célèbres se sont distingués d'une manière bien particulière par leurs préceptes dans la marche de l'éducation : ce sont Locke & Rousseau. Le premier a eu pour lui la logique pressante de la saine raison ; le second a eu de plus que le premier une éloquence dont peut-être encore aucun mortel n'a été doué au même degré (2) ; ce sont là , très-assurément , les meilleures sources où un pere de famille peut chercher des regles de conduite à l'égard de l'éducation de ses enfans. Mais qu'il ne se laisse point rebuter par la froideur de l'un ni séduire par l'éloquence de l'autre ; que pour les avoir lûs , les avoir médités tous deux , il ne se croie pas assez instruit , pour adopter un système & le suivre sans le modifier , d'après les circonstances qui se succèdent ; que ne

(2) On observait à M. de Buffon qu'il avait dit avant Rousseau tout ce que cet écrivain a prescrit de mieux sur l'éducation physique des enfans. „ Cela est vrai , repartit le célèbre Naturaliste , nous l'avions tous dit , nous l'avions tous répété cent fois , & toujours en vain ; mais il a suffi à Rousseau de le dire une seule pour se faire obéir.”

prenant pas sa cervelle pour la mesure de l'entendement humain, il n'aïlle pas s'imaginer qu'il peut discontinuer ses études sur un objet d'une aussi haute importance que celle de donner à l'état des membres qui contribuent à son bonheur, à sa prospérité, en raison de la place qu'ils y occupent, & qui jouissent de tout le bonheur dont ils peuvent eux-mêmes être susceptibles. Si nous ne nous trompons, ce doit être là le but de toute bonne éducation. Mais pour parvenir à la donner telle qu'elle fasse arriver à ces avantages, nous le répétons, il ne faut point se conduire d'après des demi-connaissances ; mieux vaudrait cent fois n'en avoir point du tout ; car l'obscurité trompe moins qu'une fausse lumière.

Depuis long-tems, on est convenu assez généralement d'une vérité qu'une longue expérience nous présente ici dans toute sa force ; c'est que l'on ne peut, c'est que l'on ne doit point adopter ni de plan, ni de système exclusif dans l'éducation.

On a répété souvent, qu'un jeune homme élevé précisément comme l'Emile de J. J. ne pourrait jamais devenir qu'un monstre dans la société. Sans nous arrêter à examiner si cette assertion est fondée,

dée, ce qu'elle pourrait fort bien ne pas être, au moins sommes-nous très convaincus que dans l'état actuel des choses, on ne doit point aspirer à former des Emiles; & que lorsqu'on ne peut donner le ton à la société il faut le recevoir d'elle. Ce que nous observons ici, nous l'avons déjà dit dans d'autres ouvrages. (1) La diversité des accessoires, l'état, le climat, les forces de la santé, une multitude d'autres circonstances toujours différentes, jamais les mêmes, doivent déterminer les moyens de former un plan d'éducation analogue à la situation de l'élève. Mais comment le former d'avance ce plan? Comment établir une table d'exceptions des modifications qu'il demande dans telle situation donnée? Connaissions-nous celles qui existent & celles qui ne peuvent exister? Bornons-nous donc à des principes qui, une fois établis, puissent être appliqués aux tems, aux circonstances diverses: c'est vers ce but seulement que nous devons tendre; & si nous n'espérons pas de l'atteindre, au moins nous pouvons nous flatter d'en approcher un peu.

(*) Particulièrement dans nos *Avis aux Institutrices*, publiés en 1788.

Ces principes , toutefois , ne laissent pas encore que d'être très-difficiles à établir ; & les circonstances de l'élève doivent indispensablement leur servir de base. Locke auquel , malgré sa froideur , sa sécheresse , nous donnons souvent la préférence sur l'éloquent Genevois dit : „ Quiconque prend soin de l'éducation des enfans devrait commencer par étudier leur naturel & leur capacité ; voir , par de fréquentes expériences , quelles sont leurs inclinations dominantes , quelle impression ils reçoivent plus aisément , ce qui leur sied le mieux ; observer quelle est l'étendue naturelle de leur esprit ; comment on peut l'augmenter , & à quoi elle peut être employée ; considérer ce qui leur manque , s'ils sont capables de l'acquérir à force d'application , & de se le rendre naturel par la pratique , & si la chose vaut la peine d'être tentée. Car , en bien des rencontres , tout ce que nous pouvons faire ou ce que nous devrions nous proposer , c'est de tirer le meilleur parti qu'il est possible de ce que la nature a mis dans les enfans ; de prévenir les vices & les défauts auxquels tel & tel tempérament est le plus enclin , & de lui procurer tous les avantages qu'il est capable de recevoir. ”

On ne saurait trop insister sur les inconvéniens qui résultent de s'arrêter aveuglément à un système dans l'éducation. Pour le prouver d'autant mieux, nous citerons ce que nous avons vu se passer sous nos propres yeux. — Un particulier de Lausanne, homme d'esprit & de bon sens même, mais trop enthousiaste de Rousseau, trop susceptible de se laisser séduire par sa logique pressante voulut, d'après l'assertion de ce grand écrivain, par laquelle il prétend que les enfans doivent être soumis à une totale inaction de l'esprit jusqu'à l'âge de douze ans, que son fils unique restât, jusqu'à cette époque-là, absolument abandonné à la marche de la nature. Qu'arriva-t-il ? Son enfant fut privé de la société des jeunes gens de son âge, parce que le pere le crut nécessaire pour ne point gâter son naturel. Le voilà condamné à une vie casaniere. M^{me}, avait un genre d'occupation qui l'attachait à son cabinet, & il exigea bientôt que son fils restât à ses côtés & observât un absolu silence, pour ne pas l'interrompre dans son travail. Cet enfant, le lecteur n'en doute point, ne tarda pas à perdre l'aimable vivacité de la première jeunesse, il devint sérieux, prit l'air distrait, pensif, quoique pour l'ordinaire, peut-être, ne songeait-il à rien. Il tomba, par gradations,

dans une espèce d'imbécilité , contracta l'extérieur & le ton d'un vrai Crétin ; puis, après avoir languï jusqu'à l'âge de treize ans , la mort termina sa triste carrière ; & il resta dans le cœur d'un pere honnête & sensible les regrets les plus amers d'avoir suivi trop littéralement la maniere prescrite par l'auteur qui lui avait inspiré une confiance si grande , qu'elle faisait taire même le sentiment de la raison.

On ne connaît jamais bien la joie des peres ni leurs chagrins, dit Bacon , parce qu'ils ne peuvent exprimer leurs plaisirs, & qu'ils n'osent parler de leurs peines. L'amour paternel leur rend les soins & les fatigues plus supportables ; mais il rend aussi les malheurs, les pertes , les regrets doublement plus amers. — „ Tu es pere, dit le Bramine inspiré , ton enfant est un dépôt que le ciel t'a confié ; c'est à toi d'en prendre soin. De sa bonne ou de sa mauvaise éducation dépendra le bonheur ou le malheur de tes jours. ”

Elle est donc bien grande la tâche que la Nature nous impose en nous revêtant du titre de pere ! & cependant, qu'il est petit le nombre de ceux qui en apperçoivent, qui en sentent toute l'étendue. Tous les jours on voit des peres , commandés par l'avarice ou l'ambition , sacri-

fier leurs enfans à ces deux folles passions ; tous les jours on en voit manifester une prédilection très-prononcée en faveur d'un de leurs enfans ; tous les jours on en voit, par l'exemple qu'ils donnent eux-mêmes, être en contradiction avec les maximes de morale, de sobriété, de prudence qu'ils prêchent à leur famille. Tous les jours aussi, observerons-nous avec douleur, on voit des enfans se refuser aux soins tendres & précieux de leurs parens : tous les jours on en voit leur manquer de respect, & sur-tout à leur mere, parce que, pour l'ordinaire, ils lui voient jouer un rôle fécondaire dans la maison. L'homme honnête & sensible a l'ame bien affligée de tels désordres. „ Si, dans quelque occasion que ce fut, dit Rousseau, un enfant était assez dénaturé pour manquer de respect à sa mere, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait qui, durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour.

Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, sans doute, elles ont tort ; mais moins de tort, peut-être, que vous qui les dépravez. La mere veut que son

enfant soit heureux , qu'il le soit dès-à-présent. En cela elle a raison ; quand elle se trompe sur les moyens il faut l'éclairer. L'ambition , l'avarice , la tyrannie , la fausse prévoyance des pères , leur négligence , leur dure insensibilité sont cent fois plus funestes aux enfans que l'aveugle tendresse des meres. Mais , aussi , la soumission , la tendresse , la reconnaissance sont des devoirs dont un enfant ne peut s'affranchir sans se retrancher des hommes sociables.

„ Mon fils ! dit le Bramine que nous avons déjà cité , mon fils , apprends à obéir ; l'obéissance est un bonheur. Sois modeste , on craindra de te faire rougir.”

„ Reconnaisant , la reconnaissance attirera le bienfait ; humain , tu recueilliras l'amour des hommes.”

„ Juste , on t'estimera ; sincère , tu seras crû ; sobre , la sobriété t'évitera la maladie ; prudent , la fortune te suivra.”

„ Cours au désert , mon fils ! observe la cicogne ; qu'elle parle à ton cœur ! elle porte sur ses aîles son pere âgé , elle lui cherche un asyle , elle fournit à ses besoins.”

„ La piété d'un enfant pour son pere est plus douce que l'encens de Perse offert au soleil , plus délicieuse que les

odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie."

" Ton pere t'a donné la vie , écoute ce qu'il te dit ; car il le dit pour ton bien ; prête l'oreille à ses instructions , car c'est l'amour qui les dicte."

" Tu fus le principal objet de ses soins & de sa tendresse , il ne s'est courbé sous le travail que pour t'appplanir le chemin de la vie : honore donc son âge & fais respecter ses cheveux blancs."

" Songe de combien de secours ton enfance a eu besoin , dans combien d'écart s'a précipité le feu de ta jeunesse , tu compatiras à ses infirmités , tu lui tendras la main dans le déclin de ses jours."

" Ainsi sa tête chauve entrera en paix dans le tombeau ; ainsi tes enfans à leur tour , marcheront sur les mêmes pas à ton égard."

Nous allons donner à nos Lecteurs le précis d'un petit traité sur l'éducation & que nous puisons dans une source qui n'est pas à la portée du plus grand nombre.

L'on entend par éducation , le soin que l'on prend de nourrir , d'élever & d'instruire les enfans ; ainsi l'éducation a

pour objets, 1^o. la santé & la bonne conformation du corps ; 2^o. ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit ; 3^o. les mœurs, c'est-à-dire la conduite de la vie & les qualités sociales.

Les enfans qui viennent au monde doivent former un jour la société dans laquelle ils auront à vivre ; leur éducation est donc l'objet le plus intéressant 1^o. pour eux-mêmes, que l'éducation doit rendre tels, qu'ils soient utiles à cette société, qu'ils en obtiennent l'estime, & qu'ils y trouvent leur bien-être ; 2^o. pour leurs familles, qu'ils doivent soutenir & décorer : 3^o. pour l'Etat même, qui doit recueillir les fruits de la bonne éducation que reçoivent les citoyens qui le composent.

Tous les enfans qui viennent au monde doivent donc être soumis aux soins de l'éducation, parce qu'il n'y en a point qui naisse tout instruit & tout formé. Mais chaque individu doit recevoir l'éducation qui lui est propre ; & si toutes étaient données avec lumière & avec persévérance, tout gouvernement se trouverait bien constitué, en conséquence à l'abri de l'insulte de ses voisins.

L'éducation est le plus grand bien que les peres puissent laisser à leurs enfans.

Ce bien est le seul qui ne soit pas périssable ; car l'on ne peut se défaire d'une bonne éducation , ni , par malheur , d'une mauvaise.

Il y a bien de l'analogie entre la culture des plantes & l'éducation des enfans ; en l'un & l'autre , la nature doit fournir le fonds. Le propriétaire d'un champ ne peut y faire travailler utilement que lorsque le terrain est propre à ce qu'il veut y faire produire ; de même un pere éclairé , & un maître qui a du discernement & de l'expérience , doivent observer leur élève ; & , après un certain tems d'observations , ils doivent démêler ses penchans , ses inclinations , son goût , son caractère , & connaître à quoi il est propre , & quelle partie , pour ainsi dire , il doit tenir dans le concert de la société.

Ne forcez point l'inclination de vos enfans , mais aussi ne leur permettez point légèrement d'embrasser un état auquel vous prévoyez qu'ils reconnaîtront dans la suite qu'ils n'étaient point propres. On doit , autant qu'on le peut , leur épargner de fausses démarches. Heureux les enfans qui ont des parens expérimentés , capables de les bien conduire dans le choix d'un état , choix d'où dépend la félicité ou le mal-aise du reste de la vie !

Il ne fera pas inutile de dire un mot de chacun des trois chefs qui font l'objet de toute éducation. On ne devrait préposer personne à l'éducation d'un enfant de l'un ou de l'autre sexe, à moins que cette personne n'eût fait de sérieuses réflexions sur ces trois points :

I. LA SANTÉ. (1) Il serait à souhaiter que, lorsque les jeunes gens sont parvenus à un certain âge, on leur donnât quelque connaissance de l'Anatomie & de l'économie animale ; qu'on leur apprît jusqu'à un certain point, ce qui regarde la poitrine, les poumons, le cœur, l'estomac, la circulation du sang, &c. non pour se conduire eux-mêmes quand ils seront malades, mais pour avoir sur ces points des lumières toujours utiles, & qui font une partie essentielle de la connaissance de nous-mêmes. Il est vrai que la Nature ne nous conduit que par instinct sur ce qui regarde notre conservation ; & j'avoue qu'une personne infirme qui connaîtrait, autant qu'il est possible, tous les ressorts de l'estomac &

(1) Nous reviendrons sur cet objet important ; ce que nous en disons ici n'est que des observations générales.

le jeu de ces ressorts, n'en obtiendrait pas pour cela une digestion meilleure que celle que ferait un ignorant sur cet objet, qui aurait une complexion robuste, & jouirait d'une bonne santé. Cependant, les connaissances dont je parle sont très-utiles, non-seulement parce qu'elles satisfont l'esprit, mais encore parce qu'elles nous donnent lieu de prévenir par nous-mêmes bien des maux, & nous mettent en état d'entendre ce qu'on dit sur ce point. „ Sans la santé, dit le sage Charon, la vie est à charge, & le mérite même s'évanouit. Quel secours apportera la sagesse au plus grand homme, s'il est frappé du haut-mal ou d'apoplexie ? La santé est un don de nature, mais elle se conserve par sobriété, par exercice modéré, par éloignement de tristesse ou de toute passion. ”

Le principal de ces conseils pour les jeunes gens, c'est la tempérance en tous genres. Le vice contraire fait périr un plus grand nombre de personnes que ne le fait la poudre à canon.

On commence communément par être prodigue de sa santé, & quand, dans la suite, on s'avise d'en devenir économe, l'on sent, avec d'amers regrets, que l'on s'en est avisé trop tard.

L'habitude a beaucoup de pouvoir sur nous ; mais on n'a pas d'idées bien précises sur cette matière. Tel est venu à bout de s'accoutumer à un sommeil de quelques heures , pendant que tel autre n'a pu se passer d'un sommeil plus long.

Je fais que parmi les Sauvages , & même dans nos campagnes , il y a des enfans nés avec une si bonne santé , qu'ils traversent les rivières à la nage , qu'ils endurent le froid , la faim , la soif , la privation du sommeil , & que , lorsqu'ils tombent malades , la seule nature les guérit , sans le secours des remèdes : de-là on conclut qu'il faut s'abandonner à la sage prévoyance de la Nature , & *s'accoutumer à tout*. Mais cette conclusion n'est pas juste , parce qu'elle est tirée d'un dénombrement imparfait. Ceux qui raisonnent ainsi n'ont aucun égard au nombre infini d'enfans qui succombent à ces fatigues , & qui sont la victime de ce préjugé , *qu'on peut s'accoutumer à tout*. D'ailleurs , n'est-il pas vraisemblable que ceux qui ont soutenu pendant plusieurs années les fatigues & les rudes épreuves dont nous avons parlé , auraient vécu bien plus long-temps s'ils n'avaient pu se ménager davantage ?

En un mot , point de mollesse , rien

d'effominé dans la maniere d'élever les enfans ; mais ne croyons pas que tout soit également bon pour tous , ni que Mithridate se soit accoutumé à un vrai poison. On ne s'accoutume pas plus à un véritable poison qu'à des coups de poignard. Le Czar Pierre I voulut , que ses matelots accoutumassent leurs enfans à ne boire que de l'eau de la mer ; ils moururent tous. La convenance & la disconvenance qu'il y a entre nos corps & les autres êtres ne va qu'à un certain point ; & ce point , l'expérience de chacun de nous doit nous l'apprendre.

Il se fait en nous une dissipation continue d'esprits & de sucs nécessaires pour la conservation de la vie & de la santé ; ces esprits & ces sucs doivent donc être réparés ; or , ils ne peuvent l'être que par des alimens analogues à la machine particulière de chaque individu.

Il serait à souhaiter que quelque habile physicien , qui joindrait l'expérience aux lumières & à la réflexion , nous donnât un traité sur le pouvoir & sur les bornes de l'habitude.

On l'a beaucoup répété ces derniers tems , & on ne saurait trop le répéter , rien n'est plus dangereux que de mettre la confiance dans des praticiens qui n'ont

pas fait les études convenables & dans les secrets qu'on dit infailibles &c. Il ferait utile que les jeunes gens fussent éclairés de bonne heure sur ce point. Je conviens qu'il arrive quelquefois des inconvénients en suivant les règles; mais où n'en arrive-t-il jamais? Il n'en arrive que trop souvent, par exemple, dans la construction des édifices; faut-il pour cela ne pas appeler d'architecte, & se livrer plutôt à un simple manœuvre?

II. Le second objet de l'éducation, c'est l'esprit qu'il s'agit d'éclairer, d'instruire, d'orner & de régler. On peut adoucir l'esprit le plus féroce, dit Horace, pourvu qu'il ait la docilité de se prêter à l'instruction. Mais cette docilité, cette vertu si rare, suppose un fonds heureux que la nature seule peut donner, & avec lequel un maître habile mène son élève bien loin. D'un autre côté, il faut que le maître ait le talent de cultiver l'esprit, & possède l'art de rendre son élève docile, sans qu'il s'apperceive qu'on travaille à le rendre tel, sans quoi il n'est point de succès à attendre. Un précepteur doit avoir l'esprit doux & fin, savoir saisir à propos le moment où la leçon produira son effet, sans avoir l'air de leçon. C'est pour cela que, lorsqu'il

est question d'en choisir un, on doit préférer au savant qui a l'esprit dur, toujours préoccupé des objets de ses méditations, le maître qui, malgré qu'il ait moins d'érudition, est liant & judicieux. L'érudition est un bien qu'on peut acquérir; au lieu que la raison, l'esprit insinuant & l'humeur douce sont un présent de la Nature. (1)

(1) » Je voudrais, dit Montaigne, qu'on fût
 » soigneux de choisir à un enfant de maison un
 » conducteur qui eut plutôt la tête bien faite
 » que pleine, & qu'on y requit tous les deux;
 » mais plus les mœurs & l'entendement que la
 » science. Je voudrais que de belle arrivée, se-
 » lon la portée de l'ame qu'il a en main, il
 » commençât à la mettre sur la montre, lui
 » faisant goûter les choses, les choisir & dis-
 » cerner d'elle même; quelquefois lui ouvrant
 » le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir.
 » Je ne veux pas qu'il invente & parle seul; je
 » veux qu'il écoute son disciple parler à son
 » tour. Il est bon qu'il le fasse trotter de-
 » vant lui, pour juger jusqu'à quel point il se
 » doit ravaler pour s'accommoder à sa force. . . .
 » Ceux qui, comme notre usage porte, entre-
 » prennent d'une même leçon & pareille me-
 » sure de conduite, régenter plusieurs esprits,
 » de si diverses mesures & formes, ce n'est pas
 » merveille; sur tout un peuple d'enfans ils en
 » rencontrent à peine deux ou trois qui rap-
 » portent quelque fruit de leur discipline. Qu'il

Les Romains choisissaient ordinairement entre leurs esclaves celui qui était le plus capable d'instruire un jeune enfant. Long-tems l'éducation a été, chez eux, très-soignée; mais la mauvaise éducation suivit de près le luxe. Les études

„ ne lui demande pas seulement compte des
 „ mots de sa leçon, mais du sens & de la substance; & qu'il juge du profit qu'il aura fait,
 „ non par le témoignage de sa mémoire, mais
 „ de sa vie. . . . Qu'il lui fasse tout passer par
 „ l'estamine, & ne loge rien en sa tête par
 „ simple autorité & à crédit.” . . .

„ Au demeurant, cette institution se doit conduire par une sévère douceur, non comme il
 „ se fait. Au lieu de convier les enfans aux
 „ Lettres, on ne leur présente, à la vérité,
 „ qu'horreurs & cruautés : ôtez-moi la violence
 „ & la force : il n'est rien, à mon avis, qui
 „ abatardisse & étourdisse si fort une nature bien
 „ née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte
 „ & le châtimement, ne l'y endurcissez pas.” . . .

„ . . . Que ce ne soit pas un beau garçon &
 „ dameret, mais un garçon vert & vigoureux.
 „ La police de la plupart de nos collèges m'a
 „ toujours déplu; combien leurs classes seraient
 „ plus décemment jonchées de fleurs & de feuilles,
 „ que de tronçons d'osiers sanglans ! J'y
 „ ferais pourtraire la joie, l'allégresse, & Flora
 „ & les Grâces. Où est leur profit que là fut
 „ aussi leur esbat; on doit ensucrer les viandes
 „ salubres à l'enfant & enfieller celles qui lui
 „ sont nuisibles.”

furent négligées & altérées, parce qu'elles ne conduisaient plus aux premiers postes de l'Etat. On voulait qu'un précepteur coûtât moins qu'un esclave. On fait, à ce sujet, le beau mot d'un philosophe. Comme il demandait mille drachmes pour instruire un jeune homme : c'est trop, répondit le pere, il n'en coûte pas plus pour acheter un esclave. Hé bien ! à ce prix, vous en aurez deux, reprit le philosophe, votre fils & l'esclave que vous achetez.

On raconte que Diogene étant exposé en vente dans l'isle de Crète, pria celui qui le publiait de déclarer qu'il était esclave, & qu'il savait fort bien enseigner les jeunes gens. Ce fut cette publication qui engagea Ceniades à l'acheter.

L'on est trop heureux de trouver un précepteur ami des Muses & de la vertu, qui veuille se charger de l'éducation d'un enfant, & prendre les sentimens d'un pere tendre : rien n'est plus rare qu'un maître de cette sorte. Il y a, sans doute, encore dans le monde des hommes qui seraient d'excellens précepteurs ; mais comme ils sont sensés, & qu'ils connaissent tout le prix de leur liberté, ils ne peuvent se résoudre à le sacrifier qu'on ne leur donne des dédommagemens capables de les ten-

ter; c'est-à-dire, un peu de fortune & beaucoup de considération. Le plus souvent ils ne trouvent ni l'un ni l'autre. On attache une espèce de mépris à leur profession. Mais ce mépris est-il bien fondé? Quoi! parce que l'enfance est un état de faiblesse, le soin de la perfectionner doit-il être un emploi qui n'ait pas de titres à la considération? Il est vrai, toutefois, qu'il est des précepteurs, & en trop grand nombre, qui sont des êtres vils, dangereux, des personnages ignorans, ou pédans, ou ridicules, & qu'il est peut-être impossible d'en trouver qui soient parfaits. — Une mère de famille donnait à une de ses amies, fille d'esprit, la commission de lui chercher un précepteur pour ses enfans, & elle faisait la longue énumération de toutes les qualités dont elle exigeait qu'il fut pourvu. Cette amie lui répondit: je chercherai un précepteur tel que vous le demandez, & dès que je l'aurai trouvé, je lui offrirai mon cœur & ma main.

Revenons à nos élèves. Il faut convenir qu'il y a des caractères qui n'entrent jamais dans la pensée des autres. Il y en a de gauches qui ne saisissent jamais ce qu'on leur dit dans le sens qui se présente naturellement, & que tous les

autres entendent. D'ailleurs, il y a de certains états où l'on ne peut se prêter à l'instruction, tel est l'état de la passion, l'état de dérangement dans les organes du cerveau, l'état de la maladie, &c. Or, quand il s'agit d'enseigner, on suppose toujours dans les élèves cet esprit de souplesse & de liberté qui met le disciple en état d'entendre tout ce qui est à sa portée, & qui lui est présenté avec ordre & en suivant la génération & la dépendance naturelle de connaissances.

Les premières années de l'enfance exigent, par rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément, en sorte qu'il est souvent bien difficile, dans la suite, d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues par les discours & les exemples des personnes peu sensées & peu éclairées qui étaient auprès de lui dans ses premières années.

Le grand secret de la Didactique, c'est-à-dire de l'art d'enseigner, c'est d'être en état de démêler la subordination des connaissances. Avant que de parler de dixaines, sachez si votre jeune homme a l'idée d'un; avant que de lui parler d'armée, montrez-lui un soldat, & apprenez-lui ce

que c'est qu'un capitaine ; & quand son imagination se représentera cet assemblage de soldats & d'officiers , parlez-lui du général.

Quand nous venons au monde nous vivons , mais nous ne sommes pas d'abord en état de faire cette réflexion , *je suis* , *je vis* , & encore moins celle-ci , *je sens* , donc *j'existe*. Nous n'avons pas encore vu assez d'êtres particuliers , pour avoir l'idée abstraite *d'exister* & *d'existence*.

Nous naissons avec la faculté de concevoir & de réfléchir ; mais on ne peut pas dire raisonnablement que nous ayons alors telle ou telle connaissance particulière , ni que nous fassions telle ou telle réflexion individuelle , & encore moins que nous ayons quelque connaissance générale ; puisqu'il est évident que les connaissances générales ne peuvent être que le résultat des connaissances particulières : je ne pourrais pas dire que *tout triangle a trois côtés* , si je ne savais pas ce que c'est qu'un triangle. Quand une fois , par la considération d'un ou de plusieurs triangles particuliers , j'ai acquis l'idée exemplaire de triangle , je juge que tout ce qui est conforme à cette idée est triangle , & que ce qui n'y est pas conforme n'est pas triangle.

Comment pourrais-je comprendre qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, si je ne savais pas encore ce que c'est que de rendre, ce que c'est qu'être dû, ni ce que c'est que chacun ? L'usage de la vie nous l'a appris, & ce n'est qu'alors que nous avons compris l'axiôme.

C'est ainsi qu'en venant au monde, nous avons les organes nécessaires pour parler & tous ceux qui nous serviront dans la suite pour marcher ; mais, dans les premiers jours de notre vie, nous ne parlons pas ni ne marchons pas encore : ce n'est qu'après que les organes du cerveau ont acquis une certaine consistance, & après que l'usage de la vie nous a donné certaines connaissances préliminaires ; ce n'est, dis-je, qu'alors que nous pouvons comprendre certains principes & certaines vérités dont les maîtres nous parlent ; ils les entendent, ces principes & ces vérités, & c'est pour cela que le plus grand nombre d'entr'eux s'imaginent que leurs élèves doivent aussi les entendre ; mais ces maîtres ont vécu, & les disciples ne font que de commencer à vivre.

Nous observerons en faveur des peres estimables, qui font à la fois les peres & les instituteurs de leurs enfans, que c'est d'après les principes que nous venons d'ex-

poser, qu'il est des maîtres très-instruits, persuadés que pour faire apprendre aux jeunes gens une langue morte, le Latin, par exemple, ou le Grec, il ne faut pas commencer par les déclinaisons latines ou grecques, parce que, les noms Français ne changeant point de terminaisons comme le font ces langues-là, les enfans ne savent plus où ils vont. Il est plus simple & plus conforme à la manière dont les connaissances se lient dans l'esprit, de leur faire étudier d'abord le Latin dans une version interlinéaire, où les mots latins sont expliqués en Français & rangés dans l'ordre de la construction simple qui seule donne l'intelligence du sens. Quand les enfans disent qu'ils ont retenu la signification de chaque mot, on leur présente ce même Latin dans le livre de répétition, où ils le retrouvent à la vérité dans le même ordre, mais sans Français sous les mots Latins. Les jeunes gens sont ravis de trouver eux-mêmes le mot Français qui convient au Latin, & que la version interlinéaire leur a montré. Cet exercice les anime, écarte le dégoût, leur fait connaître d'abord par sentiment & par pratique la destination des terminaisons, & l'usage que les anciens en faisaient. C'est ainsi que pour

faire connaître le goût d'un fruit, au-lieu de s'amuser à de vains discours, il est plus simple de montrer ce fruit & d'en faire goûter; autrement c'est faire deviner, c'est apprendre à dessiner sans modèle, c'est vouloir retirer d'un champ ce qu'on n'y a pas semé.

Revenons à puiser dans l'excellent traité d'où nous avons déjà extrait beaucoup de choses importantes aux succès de l'éducation. Ce serait une pratique très-utile, dit l'auteur, que de demander souvent à un jeune homme le motif de son jugement, dans des occasions même très-communes, sur-tout quand on s'aperçoit qu'il imagine, & que ce qu'il dit n'est pas fondé. Quand les jeunes gens sont en état d'entrer dans des études sérieuses, c'est encore une pratique très-utile, après qu'on leur a expliqué les différentes sortes de gouvernemens, de leur faire lire les gazettes avec des cartes de géographie, & des dictionnaires qui donnent la signification de certains mots que souvent le maître même n'entend pas. Cette pratique est d'abord désagréable aux jeunes gens; parce qu'ils ne sont encore au fait de rien, & que ce qu'ils lisent ne trouve pas à se lier dans leur esprit avec des idées acquises; mais peu

à peu cette lecture les intéresse , sur-tout parce que leur vanité ne tarde pas à trouver des occasions d'être flattée par surprise ou l'approbation des personnes avancées en âge, qui les voient instruire sur des objets aussi sérieux.

Il resterait à parler des mœurs & des qualités sociales, mais nous avons de bons livres qui en traitent, & nous ne proposons de faire tendre à cet objet d'haute importance divers morceaux qui y conduisent si directement, que nous croyons pouvoir y renvoyer le Lecteur.

Nous n'avons pas voulu mettre sous les yeux de nos Lecteurs cette foule de préceptes que l'on trouve par-tout, qui, répétés jusqu'à la satiété, semblent perdre par-là, malheureusement, une partie de leur prix.

Mais si, à l'égard de l'esprit, l'on trouve un si grand nombre de ressources concernant l'éducation des enfans, il en est peu concernant les soins que l'on doit prendre du corps pendant l'enfance : cependant, quoique l'esprit soit la partie plus précieuse de l'homme, & qu'on doit s'attacher principalement à le bien régler, il ne faut pas négliger le corps cause de l'étroite liaison qu'il y a entre eux. La disposition des organes a le p

de part à rendre l'homme vertueux ou vicieux, spirituel ou idiot. (1)

Il est donc du ressort de la médecine de prescrire la conduite que doivent tenir les personnes chargées d'élever les enfans, & de veiller à tout ce qui peut contribuer à la conservation & à la perfection de leur santé, à leur faire une constitution qui soit, le moins qu'il est possible, sujette aux maladies. C'est dans ce tems de la vie, où le tissu des fibres est le plus délicat, où les organes sont les plus tendres, que l'économie animale est la plus susceptible des changemens avantageux ou nuisibles, est la plus sensible au bon ou au mauvais effet des choses

(1) . . . Qui est celle qui, d'un pas léger & rempli de grâces, traverse cette plaine éloignée ? — La rose est peinte sur ses joues ; la rosée du matin est sur ses lèvres ; la joie mêlée d'innocence & de modestie brille dans ses yeux ; & la gaieté pure de son cœur fait qu'elle chante en marchant. — Elle se nomme la SANTÉ ; c'est la fille de l'Exercice & de la Tempérance. Leurs enfans sont courageux & actifs ; leurs nerfs, leurs os sont pleins de force & de vigueur ; leur sang est aussi pur que leur ame est sereine ; la volupté sollicite leurs hommages ; mais ils fuient ses attraites, & bouchent leurs oreilles à ses paroles enchanteresses.

nécessaires, dont l'usage ou les impressions sont inévitables ; ainsi, il est très-important de mettre de bonne heure à profit cette disposition, pour perfectionner ou fortifier le tempérament des enfans, selon qu'ils sont naturellement robustes ou faibles. Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, s'accordent à peu-près à proposer, dans cette vue, une méthode qui se réduit à ce peu de règles très-faciles à pratiquer : savoir : de ne nourrir les enfans que des viandes les plus communes ; de ne jamais leur en donner le soir ; de leur défendre l'usage du vin & de toutes les liqueurs fortes ; de ne leur donner des remèdes qu'avec une grande précaution, & sur-tout de ne pas les multiplier mal-à-propos ; de leur permettre de rester souvent au grand air ; de les laisser s'exposer eux-mêmes au soleil ou aux injures du tems ; de ne pas leur tenir la tête couverte ; d'accoutumer leurs pieds au froid & à l'humidité ; de leur faire prendre de l'exercice ; de les laisser bien dormir, sur-tout dans les premières années de leur vie ; de les faire cependant lever de bon matin ; de ne leur faire porter des habits ni trop chauds ni trop étroits ; de leur faire contracter l'habitude d'aller à la selle régulièrement ; de les empêcher

de se livrer à une trop forte contention d'esprit, de ne l'exercer d'abord que très-modérément, & de n'en augmenter l'application que par degrés. — Sans doute, il est un grand nombre d'exceptions nécessaires à ces règles générales, mais, cependant, elles nous présentent sommairement les préceptes les plus utiles de l'éducation physique des enfans. On trouvera dans l'article *Hygiène*, que nous avons emprunté presque en entier de l'Encyclopédie, les raisons sur lesquelles est fondée cette pratique.

Nous avons observé que les préceptes sont presque toujours soumis à des exceptions; & c'est ce qui peut justifier des manières d'agir bien différentes. Telle est, par exemple, l'habitude de ceux qui laissent manger les enfans jusqu'à la satiété, telle est l'opinion de ceux qui leur bornent leur portion de nourriture: tous peuvent avoir raison. Cependant, en général, il faut donner beaucoup à manger aux enfans, parce qu'ils sont naturellement voraces, qu'ils supportent difficilement la privation des alimens, le jeûne, qu'ils ont beaucoup de chaleur innée, & qu'ils consomment beaucoup de nourriture par l'accroissement & la dissipation.

Nous avons dit aussi qu'on pouvait don-

ner aux enfans de la viande, pourvu que ce fût avec sobriété & les autres précautions nécessaires. D'autres auteurs leur en refusent complètement, Rousseau surtout, voici ce qu'il dit à ce sujet : notre extrait, fut-il un peu long, n'en pourra avoir que plus de prix.

„ Une des preuves, dit-il, que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme, c'est l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits &c. Il importe surtout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère ; car de quelque manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels & féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux & de tous les tems : la barbarie anglaise est connue (*) ; les Gaures au contraire sont les plus doux des hommes (**) Tous les sauvages sont cruels

(*) Nous ne serions pas les seuls, vraisemblablement, à supposer de la prévention dans cette assertion.

(**) On entend par Gaures les sectateurs de

& leurs mœurs ne les portent point à l'être, leur cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre, même, les bouchers ne sont pas reçus en témoignage [*] non plus que les chirurgiens ; les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang, Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux ; & des Loto-phages [**] un peuple si aimable, qu'auf-

Zoroastre en Perse & aux Indes. En Arabe, le mot Gaure signifie infidèle ; & c'est sous cette acception qu'on le donne à ceux de cette secte. Ils s'abstiennent de manger de la chair ; mais non toutefois aussi sévèrement que les Banians, &c.

(*) Rousseau fait ici une méprise que les traducteurs Anglais se sont empressés de relever. Les bouchers & les chirurgiens sont assurément reçus en témoignage dans toute l'Angleterre.

(**) Les Lotophages étaient un peuple d'Afrique, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissaient du fruit du Lotus. Ulysse, dit Homère, ayant été jetté par la tempête sur la côte des Lotophages, envoya deux de ses compagnons pour la reconnaître. Les habitans, enchantés de l'abord de ces deux étrangers, ne songèrent qu'à les retenir auprès d'eux, en leur donnant à goûter de ce fruit délicieux, qui faisait oublier la patrie à tous ceux qui en mangeaient. C'est

sitôt qu'on avait essayé de leur commerce on oubliait jusqu'à son pays pour vivre avec eux. »

„ Tu me demandes , disait Plutarque , pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair des bêtes⁹ , mais moi je te demande , au contraire , quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie , qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante , qui fit servir devant lui des corps morts , des cadavres , & engloutit dans son estomac des membres qui , le moment d'au-paravant , bêlaient , mugissaient , marchaient & voyaient ? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? Comment put-il voir saigner , écorcher , démembrer un pauvre animal sans défense ? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur ? Comment ne fut-il pas dégoûté , repoussé , saisi d'horreur , quand il vint à manier l'ordure de

que , soit dit à la confusion de l'homme , il oublie facilement ses devoirs au milieu des plaisirs.

ces blessures , à nettoyer le sang noir & figé qui les couvrait ?

„ Les peaux rampaient sur la terre , écorchées ;
 „ Les chairs au feu mugissaient , embrochées ;
 „ L'homme ne put les manger sans frémir ,
 „ Et dans son sein les entendit gémir .”

„ Voilà ce qu'il dût imaginer & sentir la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas , la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie , qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore , & qu'il dit comme il fallait égorger , dépécer , cuire la brebis qui lui léchait les mains . C'est de ceux qui commencerent ces cruels festins , & non de ceux qui les quittent , qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourraient ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre , & dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux .”

„ Mortels bien-aimés des Dieux , nous diraient ces premiers hommes , comparez les tems ; voyez combien vous êtes heureux & combien nous étions misérables ! La terre nouvellement formée & l'air chargé de vapeurs étaient encore indociles à l'ordre des saisons ; le cours incertain des rivières dégradait leurs rives .

de toutes parts : des étangs, des lacs, de profonds marécages inondaient les trois quarts de la surface du monde, l'autre quart était couvert de bois & de forêts stériles. La terre ne produisait nul bon fruit, nous n'avions nuls instrumens de labourage, nous ignorions l'art de nous en servir, & le tems de la moisson ne venait jamais pour qui n'avait rien semé. Ainsi la faim ne nous quittait point. L'hiver, la mousse & l'écorce des arbres étaient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chiendent & de bruyere étaient pour nous un regal ; & quand les hommes avaient pu trouver des faines, des noix & du gland, ils en dansaient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de quelque chanson rustique, appelant la terre leur nourrice & leur mère ; c'était-là leur unique fête, c'étaient leurs uniques jeux : tout le reste de la vie humaine n'était que douleur, peine & misere.

„ Enfin, quand la terre dépouillée & nue ne nous offrit plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère, plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels ! qui vous force à verser du sang ? Voyez quelle

affluence de biens vous environne ! Combien de fruits vous produit la terre ! Que de richesses vous donnent les champs & les vignes ! Que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir , & leur toison pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de plus , & quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres , rassasiés de biens & regorgeant de vivres ? Pourquoi mentez-vous contre votre mère en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi péchez-vous contre Cérès , inventrice des saintes loix , & contre le gracieux Bacchus , consolateur des hommes , comme si leurs dons prodigués ne suffisaient pas à la conservation du genre humain ? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits des ossemens sur vos tables , & de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent ! Les panthères & les lions , que vous appelez bêtes féroces suivent leur instinct par force & tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous , cent fois plus féroces qu'elles , vous combattez l'instinct sans nécessité pour vous livrer à vos cruelles délices ; les animaux que vous mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres ; vous ne les mangez pas ces animaux carnaciers , vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes in-

nocentes & douces , qui ne font du mal à personne , qui s'attachent à vous , qui vous servent , & que vous dévorez pour prix de leurs services. „

„ O meurtrier contre nature , si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables , des êtres de chair & d'os , sensibles & vivans comme toi , étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même , je dis de tes propres mains , sans fen , sans coutelas , déchire-les avec tes ongles , comme font les lions & les ours ; mords ce bœuf & le mets en pièces , enfonce tes grifes dans la peau , mange cet agneau tout vif , dévore ces chairs toutes chaudes , bois son ame avec son sang. Tu frémis ! Tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante ! Homme pitoyable ! tu commences par tuer l'animal , & puis tu le manges comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez , la chair morte te repugne encore , tes entrailles ne peuvent la supporter , il la faut transformer par le feu , la bouillir , la rôtir , l'assaisonner de drogues qui la déguisent , il te faut des Chaircui-tiers , des Cuisiniers , des Rôtisseurs , des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre & t'habiller des corps morts , afin que le sens du goût trompé par ces déguisemens , ne

rejette point ce qui lui est étranger, & s'avoue avec plaisir des cadavres dont l'œil même eut peine à souffrir l'aspect. »

Avant que de terminer cet article, que nous avons consacré à jeter un coup d'œil sur les préceptes les plus généraux à suivre dans l'éducation, nous parlerons de la manière dont étaient regardés, dirigés & soignés les enfans chez les anciens.

Les Juifs désiraient une nombreuse famille; la stérilité était en opprobre parmi eux.— On mettait le nouveau né à terre; le père le levait; il était défendu d'enceler la naissance; on le lavait, on l'enveloppait dans des langes, si c'était un garçon le huitième jour il était circoncis. On faisait un grand repas le jour qu'on le sevrant. Lorsque son esprit commençait à se développer, on lui parlait de la loi; à cinq ans il entrait dans les écoles publiques: on le conduisait à douze ans aux fêtes de Jérusalem, on l'accoutumait au jeûne, on lui donnait un talent: à treize ans on l'assujettissait à la loi; il devenait ensuite majeur. Les filles apprenaient de leurs mères à remplir les devoirs d'un ménage; elles ne sortaient jamais seules; elles étaient toujours voilées, & n'étaient point

obligées à s'instruire de la loi. Les enfans étaient tenus sous une obéissance sévère. s'ils s'échappaient jusqu'à maudire leurs parens, ils étaient lapidés. L'enfant qui perdait son père pendant la minorité était mis en tutèle ; lorsqu'il était devenu majeur, il était tenu d'observer les 613 préceptes de Moïse : le père déclarait sa majorité en présence de dix témoins ; alors l'enfant devenait son propre maître : mais il ne pouvait contracter juridiquement avant l'âge de vingt ans. Tout le bien du père passait à ses enfans mâles. Les filles étaient dotées par leurs frères, pour qu'il y eût un si grand devoir qu'ils se privaient quelques fois du nécessaire pour le remplir : la dot était communément de la dixième partie du bien paternel. Au défaut d'enfans mâles, les filles étaient héritières ; *on comptait les hermaphrodites au nombre des filles.* Un père réduit à la dernière indigence pouvait vendre sa fille si elle était mineure, & qu'il y eût apparence de mariage entre elle & l'acheteur ou le fils de l'acheteur, alors l'acheteur ne l'abaissait à aucun service bas & vil ; ce n'était point un esclave, elle vivait libre, & on lui faisait des dons convenables.

Chez les Grecs un enfant était légitime & mis au nombre des citoyens, lorsqu'il

était né d'une citoyenne, excepté chez les Athéniens ; où le père & la mère devaient être citoyens & légitimes. On pouvait celer la naissance des filles, mais non celle des garçons. A Lacédémone on présentait les enfans aux anciens & aux magistrats qui faisaient jeter dans l'Apothèse ceux en qui ils remarquaient quelques défauts de conformation. Il était défendu, sous peine de mort, chez les Thébains de celer un enfant ; s'il arrivait qu'un père fut trop pauvre pour nourrir un enfant, il le portait au magistrat qui le faisait élever & dont il devenait l'esclave ou le domestique. Cependant la loi enjoignait à tous indistinctement de se marier : elle punissait à Sparte, & ceux qui gardaient trop longtems le célibat, & ceux qui le gardaient toujours. On honorait ceux qui avaient beaucoup d'enfans. Les mères nourrissaient, à moins qu'elles ne devinssent enceintes avant que de sevrer, ; alors on prenait deux nourrices. Lorsqu'un enfant mâle était né dans une maison, on mettait à la porte une couronne d'olivier ; on y attachait de la laine si c'était une fille. A Athènes, aussitôt que l'enfant était né, on l'allait déclarer au Magistrat & il était inscrit sur des registres destinés à cet usage ; le huitieme jour on

le promenait autour des foyers ; le dixième on le nommait & l'on regalait les conviés à cette cérémonie ; lorsqu'il avançait en âge on l'appliquait à quelque chose d'utile. On resserait les filles ; on les assujettissait à une diète austère ; on leur donnait des corps très étroits ; pour leur faire une taille mince & légère , on leur apprenait à filer & à chanter. Les garçons avaient des Pédagogues qui leur montraient les beaux arts , la morale , la musique , les exercices des armes , la danse , le dessin , la peinture &c. Il y avait un âge avant lequel ils ne pouvaient se marier ; il leur fallait alors le consentement de leurs parens ; ils en étaient les héritiers *ab intestat*.

Les Romains accordaient au pere trente jours pour déclarer la naissance de son enfant ; on l'annonçait de la province par des messagers. Dans les commencemens , on n'inscrivait sur les registres publics que les enfans des familles distinguées. L'usage de faire un présent au temple de Junon Laticline était très ancien ; les bonnes meres élevaient elles-mêmes leurs filles : on confiait les garçons à des Pédagogues qui les conduisaient aux écoles & les ramenaient à la maison ; ils passaient des écoles dans les gymnases , où ils se trouvaient dès le lever du soleil pour s'exercer à la course , à la

Tutte &c. Ils mangeaient à la table de leurs parens ; ils étaient seulement assis & non couchés ; ils se baignaient séparément. Il était honorable pour un pere d'avoir beaucoup d'enfans : celui qui en avait trois vivans dans Rome , & quatre vivans dans l'enceinte de l'Italie , & cinq dans les provinces était dispensé de tutelle. Il fallait le consentement des parens pour se marier , & les enfans n'en étaient dispensés que dans certains cas. Ils pouvaient être déshérités , & l'exhérédation ne dispensait point les enfans de porter le deuil. Si la conduite d'un enfant était mauvaise le pere était en droit , ou de le chasser de sa maison , ou de l'enfermer dans ses terres , ou de le vendre ou de le *tuer* ; ce qui , toute-fois , ne pouvait pas avoir lieu d'une maniere despotique.

Chez les Germains , à peine l'enfant était né , qu'on le portait à la riviere la plus voisine , on le lavait dans l'eau froide. La mere le nourrissait : quand on le sevrail , ce qui se faisait assez tard , on l'accoutumait à une diète dure & simple ; on le laissait en toute saison aller nud parmi les bestiaux ; il n'était aucunement distingué des domestiques : ni par conséquent eux de lui ; on ne l'en séparait que quand il commençait à s'avancer en âge ; l'éducation continuait toujours

d'être austère; on le nourrissait de fruits cruds, de fromage mou, d'animaux fraîchement tués &c. ; on l'exerçait à sauter nud parmi des épées & des javelots. Pendant tout le tems qu'il avait passé à garder les troupeaux, une chemise de lin était tout son vêtement, & du pain bis toute sa nourriture. Ces mœurs durèrent longtems. Charlemagne faisait monter ses enfans à cheval, ses fils chassaient & ses filles filaient. On attendait qu'ils eussent le tempérament formé & l'esprit mûr, avant que de les marier. Il était honteux d'avoir connu l'amour avant l'âge de vingt ans.--- On ne peut s'empêcher de trouver dans la comparaison de ces mœurs & des mœurs actuelles la différence de la constitution des hommes de ce tems, & des hommes d'aujourd'hui.



Sur l'âge auquel, dans le Pays-de-Vaud, une jeune personne est assez formée pour devenir mère, sans nuire à sa propre constitution, ni à celle des enfans qui en doivent naître.

Non-seulement l'âge de la puberté n'est point celui où il est sage de se marier : mais, sur-tout pour les femmes, l'âge où le cours de l'adolescence vient de finir ne l'est pas même encore ; puisqu'il reste au corps à se développer dans toutes ses dimensions, à acquérir de justes proportions dans les formes des membres & du tronc, c'est-à-dire à se mouler, à se fortifier. En général, dans le Pays-de-Vaud, la seizième ou dix-septième année est le terme de l'adolescence pour le sexe ; & il est rare qu'il ne lui faille encore deux ans, & peut-être le plus souvent trois, pour obtenir le complément de l'existence. La nature n'appelle donc nos jeunes filles au mariage, à la propagation de l'espèce, qu'à l'âge d'environ vingt ans.

Qu'on jette un coup d'œil sur les Cantons de la Suisse, où l'habitant de la campagne est le plus fort, le plus propre à suffire aux plus grandes fatigues, & que l'on cherche à en découvrir la cause heu-

reuse, on verra que les parens y éprouvent la plus grande répugnance à laisser contracter à leurs enfans des unions prématurées. Qu'on se rappelle que parmi les loix établies par Licurgue, celles qui tendaient à donner à Sparte des meres bien constituées, & des enfans sains & robustes, sont au nombre de ses loix qui ont été, & qui sont encore le plus généralement applaudies. Enfin, que l'on se prête au plus léger raisonnement, l'on sentira bientôt combien ne peut être que grande & funeste la diversion que doivent éprouver les forces de la vie, employées au développement de l'individu, lorsqu'il faut aussi soutenir les incommodités de la grossesse, le travail de l'enfantement, & les fatigues de l'allaitement maternel.

Nous finirons par observer que nos loix, qui déclarent valides les mariages contractés avant l'âge que nous venons d'indiquer, n'en sont pas moins très-sages, & n'en tendent pas moins au bonheur de la société, parce qu'elles ont été établies telles relativement aux effets civils, & que, vues sous ce rapport, elles doivent de deux maux, dont l'un ou l'autre est inévitable dans certains cas, soustraire la société à celui qui y produirait de plus funestes effets.

DES QUATRE DIVERS TEMPÉRAMENS
*qui s'observent chez l'homme , & des
manieres particulieres de soigner sa
santé , d'après ce que chacune de ces
différentes dispositions du corps doi-
vent nous prescrire.*

AUJOURD'HUI , l'on considère beau-
cup moins la différence des tempéramens
e ne le faisait la médecine ancienne.
pendant, l'on ne peut disconvenir qu'il
ait une foule de cas où il est essentiel
se conduire d'après des règles particu-
lières que prescrivent les diverses dispo-
sitions du corps & même de l'ame.

L'idée de tempérament vient de ce que
le sang qui coule dans les veines & les
arteres ne se conçoit pas comme une li-
queur simple, mais comme une sorte de
mixte imparfait, ou un assemblage de
plusieurs autres liquides : car il n'est pas
composé seulement des quatre qualités
simples ou primitives, mais encore de
quatre autres humeurs secondaires, qui
en sont aussi composées, & dans lesquel-
les on suppose qu'il peut se résoudre ;
sçavoir la bile, le phlegme, la mélancolie
& le sang. De-là, suivant que telle ou

celle humeur domine dans un sujet, & dit qu'il est d'un tempérament bilieux phlegmatique, mélancolique ou sanguin.

LE TEMPÉRAMENT BILIEUX, qui rend le système des solides fort tendu & susceptible de beaucoup d'irritabilité & de contraction, ce qui fait que les humeurs se meuvent ordinairement en mouvement & dans une grande agitation, & produisent beaucoup de chaleur animale, exige que l'on vit dans un air qui tende plus à être frais & humide qu'à être chaud & sec; que l'on use d'alimens humectans, rafraîchissans & d'une boisson abondante, tempérante; que l'on favorise l'excrétion des matieres fécales & la transpiration; que l'on évite l'usage des alimens échauffans, des viandes grasses, des mets fort assaisonnés, épicés & aromatiques, des liqueurs fortes, l'exces des liqueurs fermentées, le trop grand mouvement du corps & de l'esprit, les passions de l'ame, qui causent beaucoup d'agitation, comme l'ambition, la colère &c.

LE TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE, donnant de la roideur aux fibres, & rendant compacte la substance des solides, ce qui fait que les organes sont moins actifs, que le cours des humeurs est le plus paresseux, que le sang & tous les fluides

et disposés à l'épaississement ; qu'il s'éta-
 blisse une disposition dominante à ce qu'il
 forme une sorte d'embaras dans l'exer-
 ce des fonctions, tant du corps que de
 l'esprit, il convient, en conséquence, que
 ceux qui sont de ce tempérament évitent
 tout ce qui peut contribuer à épais-
 sir, engourdir les humeurs, comme l'excès
 de la chaleur ou du froid, les alimens
 épais, de difficile digestion, tels que
 les viandes dures, coriaces, les légumes
 farineux ; que l'on ne fasse point usage
 de liqueurs spiritueuses, coagulantes ; que
 l'on cherche à vivre dans un air tempéré,
 ni trop chaud & de l'humide,
 ni trop froid & du sec, pour opposer les
 contraires aux contraires ; que l'on vive
 modérément d'alimens légers, & que l'on
 use d'une boisson abondante d'eau pure
 ou mêlée à une petite quantité ferment-
 ée ou légèrement aromatisée ; que l'on se
 livre avec modération à l'exercice du corps,
 et tout, si faire se peut, par équitation ou
 par voyages, que l'on cherche aussi beau-
 coup à se procurer de la dissipation, par
 la variété des objets agréables, & en évi-
 tant toute contention, tout travail d'es-
 prit qui ne recréent pas & qui fatiguent.

LE TEMPÉRAMENT SANGUIN établis-
 se la disposition à former une plus grande

quantité de sang, tout étant égal, que dans les autres tempéramens, ceux qui sont ainsi constitués doivent éviter soigneusement tout ce qui peut contribuer à faire surabonder cette partie des humeurs; ils doivent s'abstenir de manger beaucoup de viande, & de tout aliment bien nourrissant; de faire un grand usage de vin, de liqueurs spiritueuses; de se livrer trop au repos, au sommeil. Il leur est très-utile & très-avantageux de vivre dans un air tempéré, parce que la chaleur & le froid leur sont également contraires; de vivre sobrement; de s'accoutumer de bonne heure à la tempérance, à un genre de vie dur, à des alimens grossiers; d'user d'une boisson légère, délayante & apéritive; de favoriser les hémorragies naturelles, & de se préserver de tout ce qui en peut causer la diminution, la suppression, & de fuir le chagrin, ainsi que toute affection de l'ame, qui peut ralentir le cours des humeurs.

LE TEMPÉRAMENT PHLEGMATIQUE exige de vivre dans un air humide & froid; de se nourrir d'alimens végétaux, qui n'ont point de saveur forte, tels que la plupart des fruits & le jardinage cru ou sans assaisonnement; les viandes rôties, sur-tout les viandes noires, sont pré-

féerables, ainsi que les mets épicés, aromatisés, la boisson du bon vin, ou d'autres liqueurs fermentées bien spiritueuses. Dans telle disposition, l'exercice est très nécessaire, pour dissiper les humidités surabondantes & favoriser à cet effet la transpiration & les autres excretions séreuses. On doit éviter très-soigneusement toute affection de l'ame, qui jette dans l'abattement, & rechercher, au contraire, ce qui peut exciter, fortifier le corps & l'esprit, & procurer de l'agilité à l'un & à l'autre, même en se livrant quelquefois à des passions vives, propres à causer de l'émotion, de l'agitation & des impressions fortes.

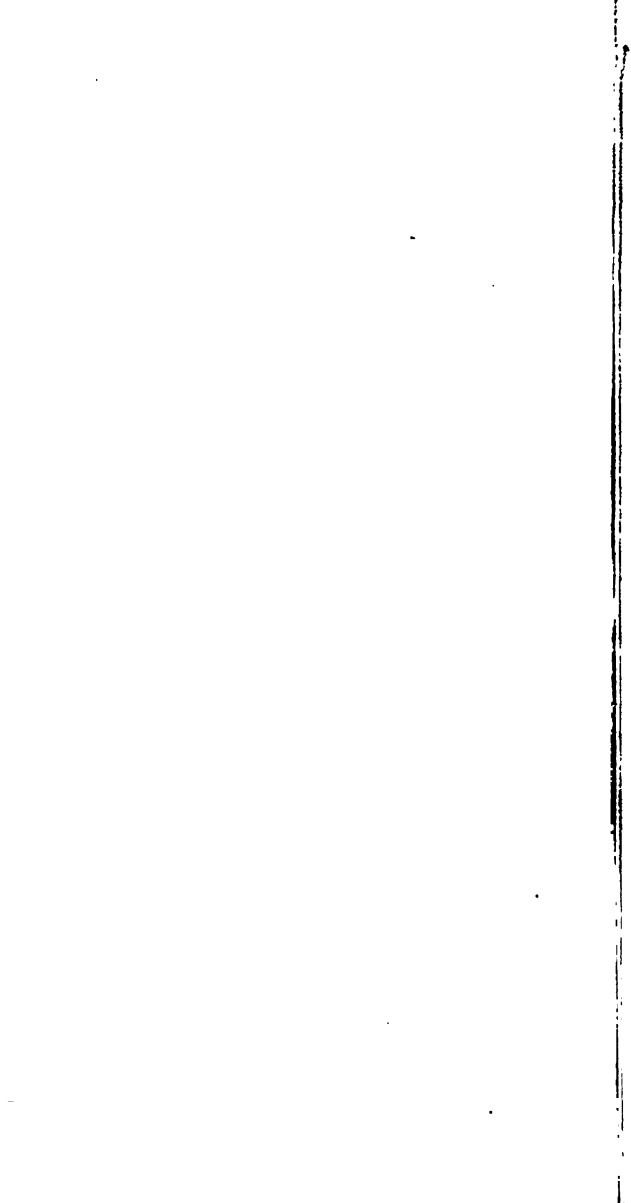
Malgré qu'ainsi que nous l'avons observé, la Médecine moderne attache moins d'importance à la différence des tempéramens que ne le faisaient les anciens, néanmoins nous venons d'indiquer des règles généralement utiles.

Dans le volume suivant, nous parlerons de l'Hygiène, c'est-à-dire, des moyens de conserver la santé actuellement existante. Ces connaissances étant liées à celles qui concernent la manière de se conduire d'après le tempérament que la nature nous a donné, pourront suppléer, en partie, à ce que les bornes étroites

où nous sommes resserrés dans cet ouvrage, nous contraignent de taire sur ce objet, qui doit mériter l'attention de tous ceux qui connaissent le prix de la santé; en conséquence, de tout homme qui fait réfléchir, observer, & se conduire d'après les indications de la saine raison.

Fin du Tome III.









JUL 14 1936



